



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

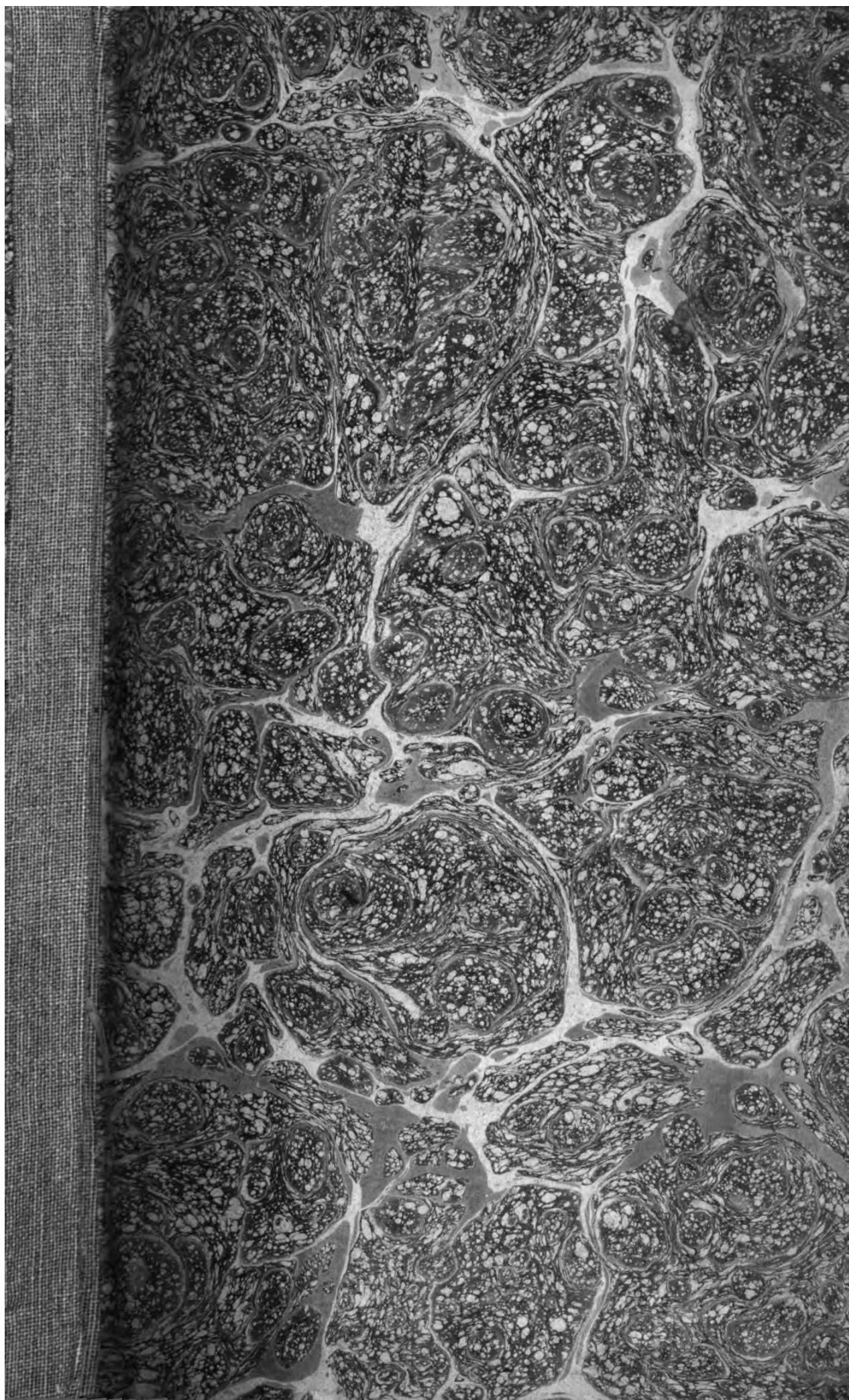


OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II B. 1487



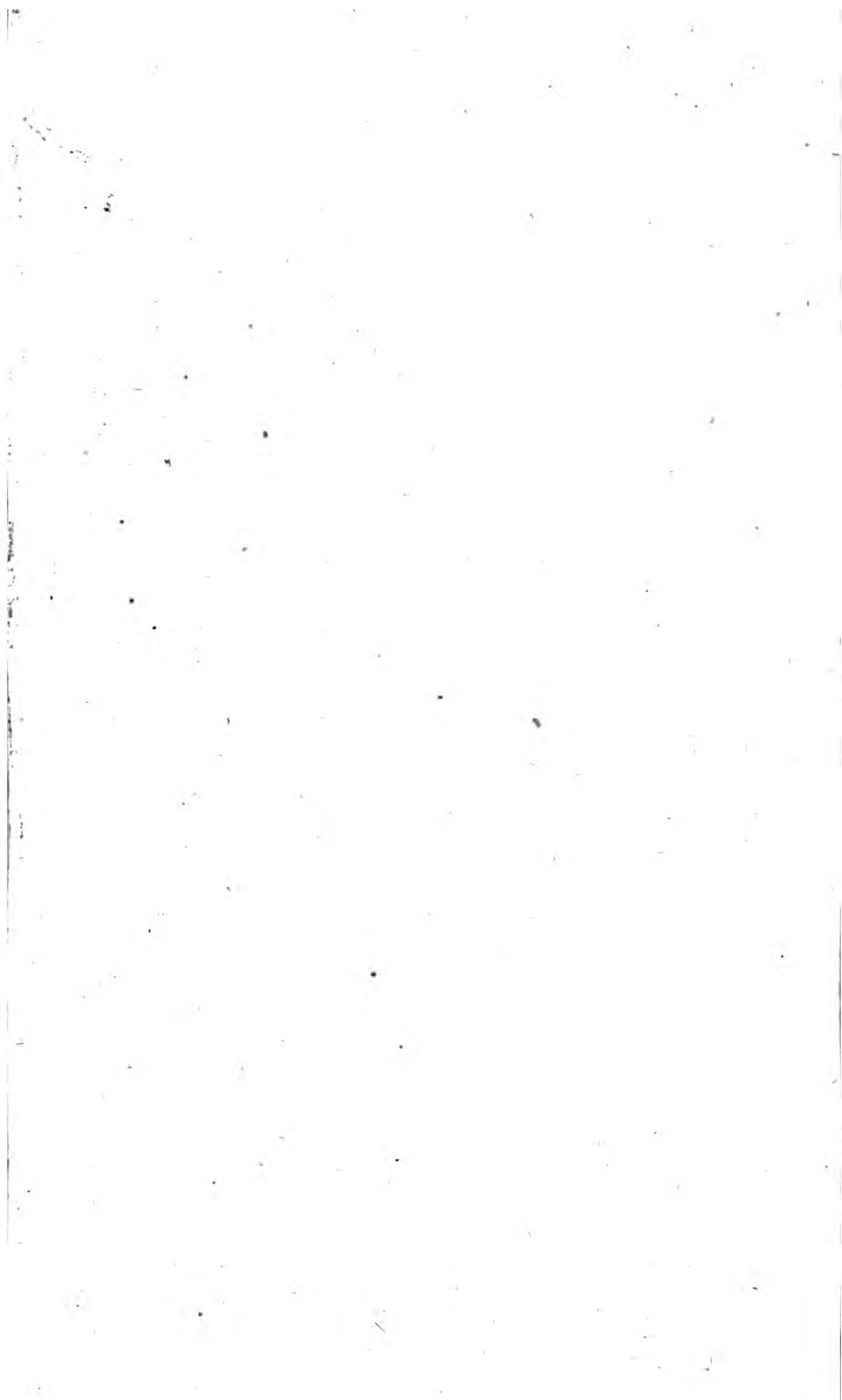
~~G 2~~ 147 206

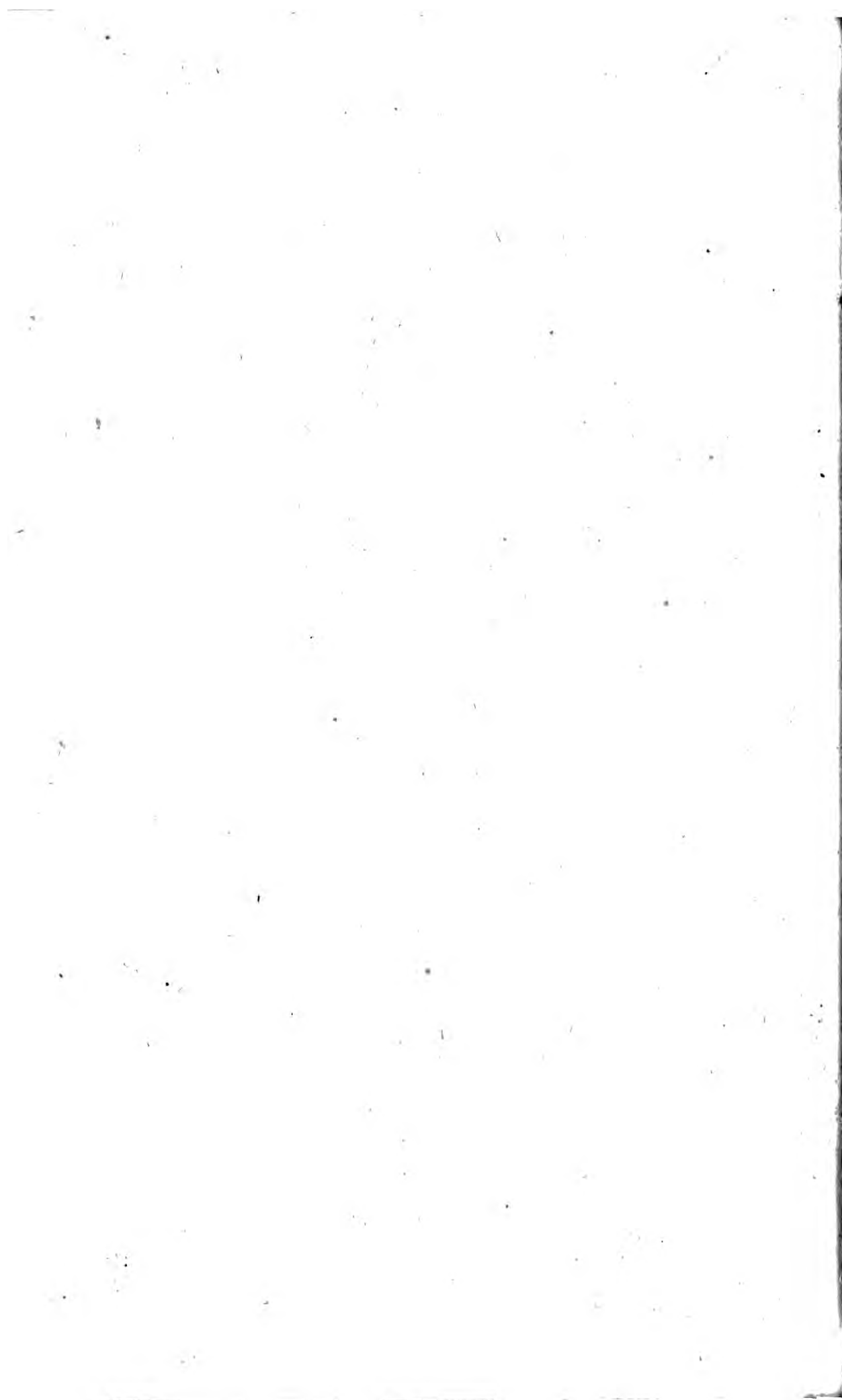
2nd
18

M. M. Sefton.

1802.

C. F. Courtney, A preliminary bibliography
of Isabelle de Charrière, 1980, 4.e





LETTRES

ÉCRITES

DE LAUSANNE.

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE,

Et se trouve

A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des
Augustins, à l'Immortalité.

1788.



A M A D A M E
LA MARQUISE DE S.....

*M*ADAME,

SI, au lieu d'un mélange de passion & de raison, de foiblesse & de vertu tel qu'on le trouve ordinairement dans la société, ces lettres ne peignoient que des vertus pures telles qu'on les voit en vous, l'Éditeur eût osé les parer de votre nom, & vous en faire hautement l'hommage.



LETTRES
ÉCRITES
DE LAUSANNE.

PREMIERE LETTRE.

Le 30 Novembre 1784.

COMBIEN vous avez tort de vous plaindre !
Un gendre d'un mérite médiocre , mais que
votre fille a épousé sans répugnance : un éta-
blissement que vous-même regardez comme
avantageux , mais sur lequel vous avez été à
peine consultée ! Qu'est-ce que cela fait ? que
vous importe ? Votre mari , ses parens & des
convenances de fortune ont tout fait. Tant
mieux. Si votre fille est heureuse , en ferez-
vous moins sensible à son bonheur ? si elle est
malheureuse , ne sera-ce pas un chagrin de
moins que de n'avoir pas fait son sort ? Que

vous êtes romanesque ! Votre gendre est médiocre ; mais votre fille est-elle d'un caractère ou d'un esprit si distingué ? On la sépare de vous ; aviez-vous tant de plaisir à l'avoir auprès de vous ? Elle vivra à Paris ; est-elle fâchée d'y vivre ? Malgré vos déclamations sur les dangers, sur les séductions , les illusions , le prestige , le délire , &c. seriez-vous fâchée d'y vivre vous-même ? Vous êtes encore belle , vous serez toujours aimable ; je suis bien trompée, ou vous iriez de grand cœur vous charger *des chaînes de la Cour* si elle vous étoient offertes. Je crois qu'elles vous feront offertes. A l'occasion de ce mariage on parlera de vous , & l'on sentira ce qu'il y auroit à gagner pour la Princesse qui attacheroit à son service une femme de votre mérite , sage sans pruderie , également sincère & polie , modeste quoique remplie de talens. Mais voyons si cela est bien vrai. J'ai toujours trouvé que cette sorte de mérite n'existe que sur le papier où les mots ne se battent jamais quelque contradiction qu'il y ait entr'eux. Sage & point prude ! Il est sûr que vous n'êtes point prude : je vous ai toujours vue fort sage ; mais vous ai-je toujours vue ? M'avez-vous fait l'histoire de tous les instans de votre vie ? Une femme

parfaitement sage feroit prude ; je le crois du moins. Mais passons là-dessus. Sincère & polie ! Vous n'êtes pas aussi sincère qu'il feroit possible de l'être , parce que vous êtes polie ; ni parfaitement polie , parce que vous êtes sincère ; & vous n'êtes l'un & l'autre à la fois , que parce que vous êtes médiocrement l'un & l'autre. En voilà assez ; ce n'est pas vous que j'épilogue : j'avois besoin de me dégonfler sur ce chapitre. Les tuteurs de ma fille me tourmentent quelquefois sur son éducation ; ils me disent & m'écrivent , qu'une jeune fille doit acquérir les connoissances qui plaisent dans le monde , sans se foucher d'y plaire. Et où diantre prendra-t-elle de la patience & de l'application pour ses leçons de claveffin si le succès lui en est indifférent ? On veut qu'elle soit à la fois franche & réservée. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'elle craigne le blâme sans désirer la louange ? On applaudit à toute ma tendresse pour elle ; mais on voudroit que je fusse moins continuellement occupée à lui éviter des peines & à lui procurer du plaisir. Voilà comme , avec des mots qui se laissent mettre à côté les uns des autres , on fabrique des caractères , des législations , des éducations & des bonheurs domestiques impos-

fibles. Avec cela on tourmente les femmes, les mères, les jeunes filles, tous les imbécilles qui se laissent moraliser. Revenons à vous, qui êtes aussi sincère & aussi polie qu'il est besoin de l'être ; à vous, qui êtes charmante ; à vous, que j'aime tendrement. Le Marquis de *** m'a dit l'autre jour qu'il étoit presque sûr qu'on vous tireroit de votre province. Eh bien ! laissez-vous placer à la Cour, sans vous plaindre de ce qu'exige de vous votre famille. Laissez-vous gouverner par les circonstances, & trouvez-vous heureuse qu'il y ait pour vous des circonstances qui gouvernent, des parens qui exigent, un père qui marie sa fille, une fille peu sensible & peu réfléchissante que se laisse marier. Que ne suis-je à votre place ! Combien, en voyant votre sort, ne suis-je pas tentée de blâmer le zèle religieux de mon grand-père ! Si, comme son frère, il avoit consenti à aller à la messe, je ne fais s'il s'en trouveroit aussi bien dans l'autre monde ; mais moi, il me semble que je m'en trouverois mieux dans celui-ci. Ma romanesque cousine se plaint ; il me semble qu'à sa place je ne me plaindrois pas. Aujourd'hui je me plains ; je me trouve quelquefois très à plaindre. Ma pauvre Cécile, que deviendra-t-elle ? Elle a dix-

Sept ans depuis le printems dernier. Il a bien fallu la mener dans le monde pour lui montrer le monde , la faire voir aux jeunes hommes qui pourroient penser à elle. Penser à elle ! Quelle ridicule expression dans cette occasion-ci ! Qui penseroit à une fille dont la mère est encore jeune , & qui pourra avoir après la mort de cette mère vingt-six mille francs de ce pays ! cela fait environ trente-huit mille livres de France. Nous avons de rente , ma fille & moi , quinze cens francs de France. Vous voyez bien que , si on l'épouse , ce ne sera pas pour avoir pensé , mais pour l'avoir vue. Il faut donc la montrer : il faut aussi la divertir , la laisser danser. Il ne faut pourtant pas la trop montrer , de peur que les yeux ne se lassent ; ni la trop divertir , de peur qu'elle ne puisse plus s'en passer , de peur aussi que ses tuteurs ne me grondent , de peur que les mères des autres ne disent , c'est bien mal entendu ! Elle est si peu riche ! Que de tems perdu à s'habiller , sans compter le tems où l'on est dans le monde ; & puis cette parure , toute modeste qu'elle est , ne laisse pas de coûter : les gazes , les rubans , &c. car rien n'est si exact , si long , si détaillé que la critique des femmes. Il ne faut

pas non plus la laisser trop danser ; la danse l'échauffe & ne lui sied pas bien : ses cheveux, médiocrement bien arrangés par elle & par moi, lui donnent en se dérangeant un air de rudesse ; elle est trop rouge, & le lendemain elle a mal à la tête ou un saignement de nez ; mais elle aime la danse avec passion : elle est assez grande, bien faite, agile, elle a l'oreille parfaite ; l'empêcher de danser seroit empêcher un daim de courir. Je viens de vous dire comment est ma fille pour la taille ; je vais vous dire ce qu'elle est pour le reste. Figurez-vous un joli front, un joli nez, des yeux noirs un peu enfoncés ou plutôt couverts, pas bien grands, mais brillans & doux ; les lèvres un peu grosses & très-vermeilles, les dents saines, une belle peau de brune, le tein très-animé, un cou qui grossit malgré tous les soins que je me donne, une gorge qui seroit belle si elle étoit plus blanche, le pied & la main passables ; voilà Cécile. Si vous connoissiez Madame R***, ou les belles paysannes du pays de Vaud, je pourrois vous en donner une idée plus juste. Voulez-vous savoir ce qu'annonce l'ensemble de cette figure ? Je vous dirai que c'est la santé, la bonté, la gaieté, la susceptibilité d'amour

& d'amitié, la simplicité de cœur & la droiture d'esprit, & non l'extrême élégance, délicatesse, finesse, noblesse. C'est une belle & bonne fille que ma fille. Adieu, vous m'allez demander mille choses sur son compte, & pourquoi j'ai dit *pauvre Cécile ! Que deviendra-t-elle ?* Eh bien ! demandez ; j'ai besoin d'en parler, & je n'ai personne ici à qui je puisse en parler.



S E C O N D E L E T T R E.

EN bien oui. Un joli jeune Savoyard habillé en fille. C'est assez cela. Mais n'oubliez pas , pour vous la figurer aussi jolie qu'elle l'est , une certaine transparence dans le teint , je ne fais quoi de fatiné , de brillant que lui donne souvent une légère transpiration : c'est le contraire du mat , du terne ; c'est le fatiné de la fleur rouge des pois odoriférans. Voilà bien à présent ma Cécile. Si vous ne la reconnoissiez pas en la rencontrant dans la rue , ce seroit votre faute. Pourquoi , dites-vous , un gros cou ? C'est une maladie de ce pays , un épaississement de la lymphe , un engorgement dans les glandes , dont on n'a pu rendre raison jusqu'ici. On l'a attribué long-tems aux eaux trop froides , ou chariant du tuf ; mais Cécile n'a jamais bu que de l'eau panée , ou des eaux minérales. Il faut que cela vienne de l'air ; peut-être du souffle froid de certains vents , qui font cesser quelquefois tout-à-coup la plus grande chaleur. On n'a point de gouëtres sur les montagnes ; mais à mesure que les vallées sont plus

étroites & plus profondes, on en voit davantage & de plus gros. Ils abondent sur-tout dans les endroits où l'on voit le plus d'imbécilles & d'écrouelleux. On y a trouvé des remèdes, mais point encore de préservatifs, & il ne me paroît pas décidé que les remèdes emportent entièrement le mal & soient sans inconvénient pour la santé. Je redoublerai de soin pour que Cécile soit toujours garantie du froid de l'air du soir, & je ne ferai pas autre chose ; mais je voudrois que le Souverain promît des prix à ceux qui découvreroient la nature de cette difformité, & qui indiqueroient les meilleurs moyens de s'en préserver. Vous me demandez comment il arrive qu'on se marie quand on n'a à mettre ensemble que trente-huit mille francs, & vous êtes étonnée qu'étant fille unique je ne sois pas plus riche. La question est étrange. On se marie, parce qu'on est un homme & une femme, & qu'on se plaît ; mais laissons cela, je vous ferai l'histoire de ma fortune. Mon grand-père, comme vous le savez, vint du Languedoc avec rien ; il vécut d'une pension que lui faisoit le vôtre, & d'une autre qu'il recevoit de la cour d'Angleterre. Toutes deux cessèrent à sa mort. Mon père fut Capitaine au

service d'Hollande. Il vivoit de sa paie & de la dot de ma mère, qui fut de six mille francs. Ma mère, pour le dire en passant, étoit d'une famille bourgeoise de cette ville, mais si jolie & si aimable, que mon père ne se trouva jamais pauvre ni mal assorti avec elle; & elle en fut si tendrement aimée, qu'elle mourut de chagrin de sa mort. C'est à elle, non à moi ni à son père, que Cécile ressemble. Puisse-t-elle avoir une vie aussi heureuse, mais plus longue! puisse même son sort être aussi heureux, dût sa carrière n'être pas plus longue! Les six mille francs de ma mère ont été tout mon bien. Mon mari avoit quatre frères. Son père donna à chacun d'eux dix mille francs quand ils eurent vingt-cinq ans: il en a laissé encore dix mille aux quatre cadets; le reste à l'aîné avec une terre estimée quatre-vingt mille francs. C'étoit un homme riche pour ce pays-ci, & qui l'auroit été dans votre province; mais quand on a cinq fils, & qu'ils ne peuvent devenir ni prêtres ni commerçans; c'est beaucoup de laisser à tous de quoi vivre. La rente de nos vingt-six ou trente-huit mille francs suffit pour nous donner toutes les jouissances que nous désirons; mais vous voyez qu'on n'épousera pas Cécile

pour sa fortune. Il n'a pourtant tenu qu'à moi de la marier.... Non, il n'a pas tenu à moi; je n'aurois pu m'y résoudre, & elle-même n'auroit pas voulu. Il s'agissoit d'un jeune ministre son parent du côté de ma mère, d'un petit homme pâle & maigre, choyé, chauffé, caressé par toute sa famille, On le croit, pour quelques mauvais vers, pour quelques froides déclamations, le premier littérateur, le premier génie, le premier orateur de l'Europe. Nous fûmes chez ses parens ma fille & moi, il y a environ six semaines. Un jeune Lord & son gouverneur, qui sont en pension dans cette maison, passèrent la soirée avec nous. Après le goûte, on fit des jeux d'esprit; ensuite on joua à colin-maillard, ensuite au lotto. Le jeune Anglois est en homme ce que ma fille est en femme; c'est un aussi joli villageois anglois que Cécile est une belle villageoise du Pays-de-Vaud. Il ne brilla pas aux jeux d'esprit, mais Cécile eut bien plus d'indulgence pour son mauvais françois que pour le fade bel esprit de son cousin, ou, pour mieux dire, elle ne prit point garde à celui-ci; elle s'étoit fait la gouvernante & l'interprète de l'autre. A colin-maillard vous jugez bien qu'il n'y

eût point de comparaison entre leur adresse ; au lotto , l'un étoit économe & attentif , l'autre distrait & magnifique. Quand il fut question de s'en aller : *Jeannot* , dit la mère , *tu ramèneras la Cécile ; mais il fait froid , mets ta redingotte , boutonne - la bien*. La tante lui apporta des galoches. Pendant qu'il se boutonnait comme un porte-manteau , & sembloit se préparer à un voyage de long cours , le jeune Anglois monta l'escalier quatre à quatre , revient comme un trait avec son chapeau , & offre la main à Cécile. Je ne pus pas m'empêcher de rire , & je dis au cousin qu'il pouvoit se désemmailloter. Si auparavant son sort auprès de Cécile eût été douteux , ce moment le décidait. Quoiqu'il soit fils unique de riches parents , & qu'il doive hériter de cinq ou six tantes , Cécile n'épousera pas son cousin le Ministre ; ce seroit Agnès & le corps mort : mais , au lieu de ressusciter , il pourroit devenir plus mort. Ce corps mort a un ami très-vivant , Ministre aussi , qui est devenu amoureux de Cécile pour l'avoir vue deux ou trois fois chez la mère de son ami. C'est un jeune homme de la vallée du lac de Joux , beau , blond , robuste , qui fait fort bien dix

lieues par jour, qui chasse plus qu'il n'étudie ; & qui va tous les dimanches prêcher à son annexe , à une lieue de chez lui ; en été sans parasol , & en hiver sans redingote ni galoches : il porteroit au besoin son pédant petit ami sur le bras, Si ce mari convenoit à ma fille, j'irois de grand cœur vivre avec eux dans une cure de montagne ; mais il n'a que sa paie de Ministre pour toute fortune , & ce n'est pas même la plus grande difficulté : je crains la finesse montagnarde , & Cécile s'en accommoderoit moins que toute autre femme ; d'ailleurs mes beaux-frères, ses tuteurs , ne consentiroient jamais à une pareille alliance ; & moi-même je n'y consentirois qu'avec peine. La noblesse , dans ce pays-ci , n'est bonne à rien du tout , ne donne aucun privilège , aucun droit , aucune exemption ; mais si cela la rend plus ridicule chez ceux qui ont de la disposition à l'être , cela la rend plus aimable & plus précieuse chez un petit nombre d'autres. J'avoue que j'ai ces autres dans la tête plutôt que je ne les connois. J' imagine des gens qui ne peuvent devenir ni Chanoines , ni Chevaliers de Malthe , & qui paient tous les impôts ; mais qui se sen-

tent plus obligés que d'autres à être braves ;
 désintéressés , fidèles à leur parole , qui ne
 voient point de possibilité pour eux à com-
 mettre une action lâche ; qui croient avoir
 reçu de leurs ancêtres , & devoir remettre à
 leurs enfans , une certaine fleur d'honneur qui
 est à la vertu ce qu'est l'élégance des mouve-
 mens , ce qu'est la grace ; à la force & à la
 beauté , qui conservent ce vernis avec d'au-
 tant plus de soin qu'il est moins définissable ,
 & qu'eux-mêmes ne savent pas bien ce qu'il
 pourroit supporter sans être détruit ou flétri.
 C'est ainsi que l'on conserve une fleur
 délicate , un vase précieux. C'est ainsi qu'un
 ami bien ami ne donne rien au hasard quand
 il s'agit de son ami , qu'une femme ou une
 maîtresse bien fidelle veille même sur ses pen-
 sées. Adieu , je vais m'amuser à rêver aux
 belles délicates choses que je viens de vous
 dire. Je souhaite qu'elles vous fassent aussi rêver
 agréablement.

P. S. Peut-être ce que j'ai dit est-il vieux
 comme le monde , & je le trouve même de
 nature à n'être pas neuf : mais n'importe ; j'y
 ai pris tant de plaisir , que j'ai peine à ne pas
 revenir

revenir sur la même idée , & à ne pas vous la détailler davantage. Ce privilège de la noblesse , qui ne consisteroit précisément que dans une obligation de plus , & plus stricte & plus intimement sentie ; qui parleroit au jeune homme plus haut que sa conscience , & le rendroit scrupuleux malgré sa fougue ; au vieillard , & lui donneroit du courage malgré sa foiblesse : ce privilège , dis-je , m'enchanté , m'attache & me séduit. Je ne puis souffrir que cette classe , idéale peut-être , de la société , soit négligée par le Souverain , qu'on la laisse oubliée dans l'oïveté & dans la misère ; car si elle s'enrichit par un mariage d'argent , par le commerce , par des spéculations de finance , ce n'est plus cela : la noblesse devient roturière , ou , pour parler plus juste , ma chimère s'évanouit.



TROISIÈME LETTRE.

SI j'étois Roi, je ne fais pas si je ferois juste, quoique je voulusse l'être ; mais voici assurément ce que je ferois. Je ferois un dénombrement bien exact de toute la noblesse chapitrale de mon pays. Je donnerois à ces nobles quelque distinction peu brillante, mais bien marquée, & je n'introduirois personne dans cette classe d'élite. Je me chargerois de leurs enfans quand ils en auroient plus de trois. J'assignerois une pension à tous les chefs de famille quand ils feroient tombés dans la misère, comme le Roi d'Angleterre en donne une aux Pairs *en décadence*. Je formerois une seconde classe des Officiers qui feroient parvenus à certains grades & de leurs enfans, de ceux qui auroient occupé certains emplois, &c. Dans chaque province cette classe seroit libre de s'aggréger tel ou tel homme qui se feroit distingué par quelque bonne action, un Gentilhomme étranger, un riche Négociant, l'Auteur de quelqu'invention utile.

Le Peuple se nommeroit des Représentans , & ce feroit un troisieme ordre dans la nation ; celui-ci ne feroit pas héréditaire. Chacun des trois auroit certaines distinctions & le soin de certaines choses , outre les charges qu'on donneroit aux individus indistinctement avec le reste de mes sujets. On choisiroit dans les trois classes des Députés qui , réunis , feroient le conseil de la nation : ils habiteroient la capitale. Je les consulteroïs sur tout. Ces Conseillers feroient à vie : ils auroient tous le pas devant le corps de la noblesse. Chacun d'eux se nommeroit un successeur , qui ne pourroit être un fils , un gendre , ni un neveu ; mais cette nomination auroit besoin d'être examinée & confirmée par le Souverain & par le conseil. Leurs enfans entreroient de droit dans la classe noble. Les familles qui viendroient à s'éteindre se trouveroient ainsi remplacées. Tout homme , en se mariant , entreroit dans la classe de sa femme , & ses enfans en feroient comme lui. Cette disposition auroit trois motifs. D'abord les enfans sont encore plus certainement de la femme que du mari. En second lieu , la première éducation , les préjugés , on les tient plus de sa

mère que de son père. En troisième lieu, je croirois, par cet arrangement, augmenter l'émulation chez les hommes, & faciliter le mariage pour les filles qu'on peut supposer les mieux élevées & les moins riches des filles épousables d'un pays. Vous voyez bien, que, dans ce superbe arrangement politique, ma Cécile n'est pas oubliée. Je suis partie d'elle; je reviens à elle. Je la suppose appartenant à la première classe: belle, bien élevée & bonne comme elle est; je vois à ses pieds tous les jeunes hommes de sa propre classe, qui ne voudroient pas déchoir, & ceux d'une classe inférieure, qui auroient l'ambition de s'élever. Réellement, il n'y auroit que cet anoblissement qui pût me plaire. Je hais tous les autres, parce qu'un Souverain ne peut donner avec des titres ce préjugé de noblesse, ce sentiment de noblesse qui me paroît être l'unique avantage de la noblesse. Supposé qu'ici l'homme ne l'acquiesce pas en se mariant, les enfans le prendroient de leur mère. Voilà bien assez de politique ou de rêverie.

Outre les deux hommes dont je vous ai parlé, Cécile a encore un amant dans la classe

bourgeoise ; mais il la feroit plutôt tomber avec lui , qu'il ne s'élèveroit avec elle. Il se bat , s'enivre & voit des filles comme les nobles Allemands , & quelques jeunes Seigneurs Anglois qu'il fréquente : il est d'ailleurs bien fait & assez aimable ; mais ses mœurs m'effraieroient. Son oisiveté ennuie Cécile ; & quoiqu'il ait du bien , à force d'imiter ceux qui en ont plus que lui , il pourra dans peu se trouver ruiné. Il y en a bien encore un autre. C'est un jeune homme sage , doux , aimable , qui a des talens & qui s'est voué au commerce. Ailleurs il pourroit y faire quelque chose , mais ici cela ne se peut pas. Si ma fille avoit de la prédilection pour lui , & que ses oncles n'y missent pas obstacle , je consentirois à aller vivre avec eux à Genève , à Lyon , à Paris , par-tout où ils voudroient ; mais le jeune homme n'aime peut-être pas assez Cécile pour quitter son sol natal , le plus agréable en effet qui existe , la vue de notre beau lac & de sa riante rive. Vous voyez , ma chère amie , que , dans ces quatre amans , il n'y a pas un mari. Ce n'en est pas un non plus que je puisse proposer à Cécile , qu'un certain cousin

fort noble , fort borné , qui habite un triste
château où l'on ne lit , de père en fils , que la
bible & la gazette. Et le jeune Lord ? direz-
vous. Que j'aurois de choses à vous répondre !
Je les garde pour une autre lettre. Ma fille me
pousse d'aller faire un tour de promenade avec
elle. Adieu.



QUATRIÈME LETTRE.

IL y a huit jours que ma cousine (la mère du petit Théologien) étant malade , nous allâmes lui tenir la compagnie ma fille & moi. Le jeune Lord l'ayant appris , renonça à un piquenique que faisoient ce jour-là tous les Anglois qui sont à Lausanne , & vint demander à être reçu chez ma cousine. Hors les heures des repas on ne l'y avoit pas vu depuis le soir des galoches. Il fut reçu d'abord un peu froidement ; mais il marcha si discrètement sur la pointe des pieds , parla si bas , fut officieux de si bonne grace ; il apporta si joliment sa grammaire françoise à Cécile pour qu'elle lui apprît à prononcer , à dire les mots précisément comme elle , que ma cousine & ses sœurs se radoucirent bientôt : mais tout cela déplut au fils de la maison à proportion de ce que cela plaisoit au reste de la compagnie , & il en a conservé une telle rancune , qu'à force de se plaindre du bruit que l'on faisoit sur sa tête & qui interrompoit tantôt ses études tantôt son sommeil , il a engagé sa bonne & sotte mère à prier

Milord & son Gouverneur de chercher un autre logement. Ils vinrent hier me le dire , & me demander si je voulois les prendre en pension. Je refusai bien nettement , sans attendre que Cécile eût pu avoir une idée ou former un souhait. Ensuite ils se retranchèrent à me demander un étage de ma maison qu'ils savoient être vuide ; je refusai encore. Mais seulement pour deux mois , dit le jeune homme , pour un mois , pour quinze jours , en attendant que nous ayons trouvé à nous loger ailleurs. Peut-être nous trouverez-vous si discrets qu'alors vous nous garderez. Je ne suis pas aussi bruyant que M. S. le dit ; mais quand je le serois naturellement , je suis sûr , Madame , que vous & Mademoiselle votre fille ne m'entendrez par marcher , & hors la faveur de venir quelquefois ici apprendre un peu de françois , je ne demanderai rien avec importunité. Je regardai Cécile ; elle avoit les yeux fixés sur moi. Je vis bien qu'il falloit refuser ; mais en vérité je souffris presque autant que je faisois souffrir. Le Gouverneur démêla mes motifs , & arrêta les instances du jeune homme qui est venu ce matin me dire que n'ayant pu m'engager à le recevoir chez moi , il s'étoit logé le plus près de nous qu'il

avait pu, & qu'il me demandoit la permission de nous venir voir quelquefois. Je l'ai accordée. Il s'en alloit. Après l'avoir conduit jusqu'à la porte, Cécile est venue m'embrasser. Vous me remerciez, lui ai-je dit ; elle a rougi : je l'ai tendrement embrassée. Des larmes ont coulé de mes yeux. Elles les a vues, & je suis sûre qu'elle y a lu une exhortation à être sage & prudente, plus persuasive que n'auroit été le plus éloquent discours. Voilà mon beau-frère & sa femme ; je suis forcée de m'interrompre.

Tout se dit, tout se fait ici en un instant. Mon beau-frère a appris que j'avois refusé de louer à un prix fort haut un appartement qui ne me sert à rien. C'est le tuteur de ma fille. Il loue à des étrangers des appartemens chez lui ; quelquefois même toute sa maison. Alors il va à la campagne, ou il y reste. Il m'a donc trouvé très-extraordinaire, & m'a beaucoup blâmée. J'ai dit pour toute raison que je n'avois pas jugé à propos de louer. Cette manière de répondre lui a paru d'une hauteur insupportable. Il commençoit tout de bon à se fâcher, quand Cécile a dit que j'avois sans doute des raisons

que je ne voulois pas dire ; qu'il falloit les croire bonnes , & ne me pas presser davantage. Je l'ai embrassée pour la remercier : les larmes lui sont venues aux yeux à son tour. Mon beau-frère & ma belle sœur se sont retirés sans savoir qu'imaginer de la mère ni de la fille. Je serai blâmée de toute la ville. Je n'aurai pour moi que Cécile , & peut-être le Gouverneur du jeune Lord. Vous ne comprenez rien sans-doute à ce louage , à ces étrangers , au chagrin que mon beau-frère m'a témoigné. Connoissez - vous Plombières , ou Bourbonne , ou Barège ? D'après ce que j'en ai entendu dire, Lausanne ressemble assez à tous ces endroits-là. La beauté de notre pays , notre académie & M. Tissot nous amènent des étrangers de tous les pays , de tous les âges , de tous les caractères , mais non de toutes les fortunes. Il n'y a guère que les gens riches qui puissent vivre hors de chez eux. Nous avons donc , sur-tout , des Seigneurs Anglois , des Financières Françoises , & des Princes Allemands qui apportent de l'argent à nos aubergistes , aux paysans de nos environs , à nos petits marchands & artisans , & à ceux de nous qui ont des maisons à louer en

ville ou à la campagne, & qui appauvrissent tout le reste en renchérissant les denrées & la main-d'œuvre, & en nous donnant le goût avec l'exemple d'un luxe peu fait pour nos fortunes & nos ressources. Les gens de Plombières, de Spa, de Barège ne vivent pas avec leurs hôtes, ne prennent pas leurs habitudes ni leurs mœurs. Mais nous, dont la société est plus aimable, dont la naissance ne le cède souvent pas à la leur, nous vivons avec eux, nous leur plaçons, quelquefois nous les formons, & ils nous gâtent. Ils font tourner la tête à nos jeunes filles, ils donnent à ceux de nos jeunes hommes qui conservent des mœurs simples un air gauche & plat ; aux autres le ridicule d'être des finges & de ruiner souvent leur bourse & plus souvent leur santé. Les ménages, les mariages n'en vont pas mieux non plus, pour avoir dans nos cotteries d'élégantes Françaises, de belles Angloises, de jolis Anglois, d'aimables roués François ; & supposé que cela ne gâte pourtant pas beaucoup de mariages, cela en empêche beaucoup. Les jeunes filles trouvent leurs compatriotes peu élégans. Les jeunes hommes trouvent les filles trop coquettes. Tous craignent l'économie à laquelle le mariage les obligerait & s'ils ont quelque disposition, les

uns à avoir des maîtresses , les autres à avoir des amans , rien n'est si naturel ni si raisonnable que cette appréhension d'une situation étroite & gênée. J'ai trouvé long-tems fort injuste qu'on jugeât plus sévèrement les mœurs d'une femme de marchand ou d'Avocat que celles de la femme d'un Fermier-Général ou d'un Duc. J'avois tort. Celle-là se corrompt davantage , & fait bien plus de mal que celle-ci à son mari. Elle le rend plus ridicule , parce qu'elle lui rend sa maison désagréable , & qu'à moins de le tromper bien complètement , elle l'en bannit. Or , s'il s'en laisse bannir , il passe pour un benêt ; s'il se laisse tromper , pour un sot : de manière ou d'autre il perd toute considération , & ne fait rien avec succès de ce qui en demande. Le public le plaint , & trouve sa femme odieuse parce qu'elle le rend à plaindre. Chez des gens riches , chez des grands , dans une maison vaste , personne n'est à plaindre. Le mari a des maîtresses s'il en veut avoir , & c'est presque toujours par lui que le désordre commence. On lui rend trop de respects pour qu'il paroisse ridicule. La femme ne paroît point odieuse , & ne l'est point. Joignez à cela qu'elle traite bien ses domestiques , qu'elle peut faire élever ses enfans , qu'elle est charitable , qu'on danse & mange chez

elle. Qui est-ce qui se plaint, & combien de gens n'ont pas à se louer ? En vérité, pour ce monde l'argent est bon à tout. Il achète jusqu'à la facilité de conserver des vertus dans le désordre, d'être vicieux avec le moins d'inconvéniens possibles. Un tems vient je l'avoue, où il n'achète plus rien de ce que l'on désire, & où des hommes & des femmes, gâtés long-tems par son enivrante possession, trouvent affreux qu'il ne puisse leur procurer un instant de santé ou de vie, ni la beauté, ni la jeunesse, ni le plaisir, ni la vigueur : mais combien de gens cessent de vivre avant que son insuffisance se fasse si cruellement sentir ? Voici une bien longue lettre. Je suis fatiguée d'écrire. Adieu ma chère amie.

Je m'apperçois que je n'ai parlé que des femmes infidèles riches ou pauvres ; j'aurois la même chose à dire des maris. S'ils ne sont pas riches, ils donnent à une maîtresse le nécessaire de leurs femmes ; s'ils sont riches, ce n'est que du superflu, & ils leur laissent mille amusemens, mille ressources, mille consolations. Pour laisser épouser à ma fille un homme sans fortune, je veux qu'ils s'aiment passionnément : s'il est question d'un grand Seigneur fort riche, j'y regarderai peut-être d'un peu moins près.

CINQUIÈME LETTRE.

VOTRE mari trouve donc ma législation bien absurde , & il s'est donné la peine de faire une liste des inconvéniens de mon projet. Que ne me remercie-t-il , l'ingrat , d'avoir arrêté sa pensée sur mille objets intéressans , de l'avoir fait réfléchir en huit jours plus qu'il n'avoit peut-être réfléchi en toute sa vie. Je vais répondre à quelques-unes de ses objections. « Les » jeunes hommes mettroient trop d'applica- » tion à plaire aux femmes qui pourroient les » élever à une classe supérieure. » Pas plus qu'ils n'en mettent aujourd'hui à séduire & à tromper les femmes de toutes les classes.

« Les maris , élevés par leurs femmes à une » classe supérieure , leur auroient trop d'obli- » gation ». Outre que je ne verrois pas un grand inconvénient à cette reconnoissance , le nombre des obligés seroit très-petit , & il n'y auroit pas plus de mal à devoir à sa femme sa noblesse que sa fortune ; obligation que nous voyons contracter tous les jours.

« Les filles feroient entrer dans la classe » noble, non les gens de plus de mérite, mais » les plus beaux ». Les filles dépendroient de leurs parens comme aujourd'hui ; & quand il arriveroit qu'elles ennoblissent de tems en tems un homme qui n'auroit de mérite que sa figure, quel grand mal y auroit-il ? Leurs enfans en feroient plus beaux, la noblesse se verroit embellie. Un Seigneur Espagnol dit un jour à mon père : si vous rencontrez à Madrid un homme bien laid, petit, foible, mal-sain, foyez sûr que c'est un Grand d'Espagne. Une plaisanterie & une exagération ne sont pas un argument, mais votre mari conviendra bien qu'il y a par tout pays quelque fondement au discours de l'Espagnol. Revenons à sa liste d'inconvéniens.

« Un gentilhomme aimeroit une fille de la » seconde classe, belle, vertueuse, & il ne » pourroit l'épouser ». Pardonnez-moi, il l'épouserait. « Mais il s'aviliroit ». Non, tout le monde applaudiroit au sacrifice. Et ne pourroit-il pas remonter au-dessus de même de sa propre classe, en se faisant nommer, à force de mérite, membre du conseil de la nation & du Roi ? Ne feroit-il pas rentrer par-là ses

enfans dans leur classe originaire ? Et ses fils
 d'ailleurs n'y pourroient-ils pas rentrer par des
 mariages ? « Et quelles feroient les fonctions
 » de ce conseil de la nation ? De quoi s'occu-
 » peroit-il ? Dans quelles affaires jugeroit-il ? »
 Ecoutez , mon cousin : la première fois qu'un
 Souverain me demandera l'explication de mon
 projet , dans l'intention d'en faire quelque
 chose , je l'expliquerai , & le détaillerai de mon
 mieux ; & s'il se trouve à l'examen aussi mal ima-
 giné & aussi impraticable que vous le croyez ,
 je l'abandonnerai courageusement. « Il est
 » bien d'une femme » , dites-vous : à la bonne
 heure , je suis une femme , & j'ai une fille.
 J'ai un préjugé pour l'ancienne noblesse ; j'ai
 du foible pour son sexe : il se peut que je
 ne sois que l'avocat de ma cause , au lieu
 d'être un juge équitable dans la cause générale
 de la société. Si cela est , ne me trouvez-vous
 pas bien excusable ? Ne permettez-vous pas
 aux Hollandois de sentir plus vivement les in-
 convéniens qu'auroit pour eux la navigation
 libre de l'Escaut , que les argumens de leur
 Adversaire en faveur du droit de toutes les
 nations sur toutes les rivières ? Vous me faites
 souvenir que cette Cécile , pour qui je vou-
 drois

drois créer une Monarchie d'une espèce toute nouvelle , ne seroit que de la seconde classe , si cette Monarchie avoit été créée avant nous , puisque mon père seroit devenu de la classe de sa femme , & mon mari de la mienne. Je vous remercie de m'avoir répondu si gravement. C'est plus d'honneur , je ne dirai pas que je ne mérite , mais que je n'espérois. Adieu, mon cousin. Je retourne à votre femme.

Vous êtes enchantée de Cécile & vous avez bien raison. Vous me demandez comment j'ai fait pour la rendre si robuste , pour la conserver si fraîche & si saine. Je l'ai toujours eue auprès de moi ; elle a toujours couché dans ma chambre , & , quand il faisoit froid , dans mon lit. Je l'aime uniquement : cela rend bien clairvoyante & bien attentive. Vous me demandez si elle n'a jamais été malade. Vous savez qu'elle a eu la petite vérole. Je voulois la faire inoculer , mais je fus prévenue par la maladie ; elle fut longue & violente. Cécile est sujette à de grands maux de tête : elle a eu tous les hivers des engelures aux pieds qui la forcent quelquefois à garder le lit. J'ai encore mieux aimé cela que de l'empêcher de courir dans la neige , & de se chauffer ensuite quand elle avoit bien

I. Partie.

C

froid. Pour ses mains, j'avois si peur de les voir devenir laides , que je suis venue à bout de les garantir. Vous demandez comment je l'ai élevée. Je n'ai jamais eu d'autre domestique qu'une fille élevée chez ma grand'mère , & qui a servi ma mère. C'est auprès d'elle , dans son village , chez sa nièce , que je la laissai quand je passai quinze jours avec vous à Lyon , & lorsque j'allai vous voir chez notre vieille tante. J'ai enseigné à lire & à écrire à ma fille dès qu'elle a pu prononcer & remuer les doigts ; pensant , comme l'Auteur de Séthos , que nous ne savons bien que ce que nous avons appris machinalement, Depuis l'âge de huit ans jusqu'à seize elle a pris tous les jours une leçon de latin & de religion de son cousin le père du pédant & jaloux petit amant , & une de musique d'un vieux Organiste fort habile. Je lui ai appris autant d'arithmétique qu'une femme à besoin d'en savoir. Je lui ai montré à coudre , à tricoter & à faire de la dentelle. J'ai laissé tout le reste au hasard. Elle a appris un peu de géographie en regardant des cartes qui pendent dans mon anti-chambre , elle a lu ce qu'elle a trouvé en son chemin quand cela l'amusoit , elle a écouté ce qu'on disoit

quand elle en a été curieuse, & que son attention n'importunoit pas. Je ne suis pas bien savante ; ma fille l'est encore moins. Je ne me suis pas attachée à l'occuper toujours : je l'ai laissée s'ennuyer quand je n'ai pas su l'amuser. Je ne lui ai point donné de maîtres chers. Elle ne joue point de la harpe. Elle ne fait ni l'italien, ni l'anglois. Elle n'a eu que trois mois de leçons de danse. Vous voyez bien qu'elle n'est pas très-merveilleuse ; mais en vérité, elle est si jolie, si bonne, si naturelle, que je ne pense pas que personne voulût y rien changer. Pourquoi, direz-vous, lui avez-vous fait apprendre le latin ? Pour qu'elle fût le françois sans que j'eusse la peine de la reprendre sans cesse, pour l'occuper, pour être débarrassée d'elle & me reposer une heure tous les jours ; & cela ne nous coûtoit rien. Mon cousin le Professeur avoit plus d'esprit que son fils & toute la simplicité qui lui manque. C'étoit un excellent homme. Il aimoit Cécile ; & jusqu'à sa mort, les leçons qu'il lui donnoit ont été aussi agréables pour lui que profitables pour elle. Elle l'a servi pendant sa dernière maladie, comme elle eût pu servir son père, & l'exemple de patience & de résignation qu'il lui a

donnée a été une dernière leçon plus importante que toutes les autres , & qui a rendu toutes les autres plus utiles. Quand elle a mal à la tête , quand ses engelures l'empêchent de faire ce qu'elle voudroit ; quand on lui parle d'une maladie épidémique qui menace Lausanne (nous y sommes sujets aux épidémies) ; elle songe à son cousin le professeur , & elle ne se permet ni plainte , ni impatience , ni terreur excessive.

Vous êtes bien bonne de me remercier de mes lettres. C'est à moi à vous remercier de vouloir bien me donner le plaisir de les écrire.



SIXIÈME LETTRE.

N'Y avoit-il pas d'inconvénient, me dites-vous, à laisser lire, à laisser écouter? N'auroit-il pas mieux valu, &c. J'abrège; je ne transcris pas toutes vos phrases, parce qu'elles m'ont fait de la peine. Peut-être auroit-il mieux valu faire apprendre plus ou moins, ou autre chose; peut-être y avoit-il de l'inconvénient, &c. Mais songez que ma fille & moi ne sommes pas un roman comme Adèle & sa mère, ni une leçon, ni un exemple à citer. J'aimois ma fille uniquement; rien, à ce qu'il me semble, n'a partagé mon attention, ni balancé dans mon cœur son intérêt. Supposé qu'avec cela j'aie mal fait ou n'aie pas fait assez, prenez-vous-en, si vous avez foi à l'éducation, prenez-vous-en, remontant d'enfans à pères & mères, à Noé ou Adam qui, élevant mal leurs enfans, ont transmis de père en enfant une mauvaise éducation à Cécile. Si vous avez plus de foi à la nature, remontez plus haut encore, & pensez, quelque système qu'il vous plaise d'adopter, que je n'ai pu faire

mieux que je n'ai fait. Après la réception de
 votre lettre , je me suis assise vis-à-vis de Cé-
 cile ; je l'ai vue travailler avec adresse , activité
 & gaieté. L'esprit rempli de ce que vous m'a-
 viez écrit , les larmes me sont venues aux
 yeux , elle s'est mise à jouer du claveffin pour
 m'égayer. Je l'ai envoyée à l'autre extrémité
 de la ville ; elle est allée & revenue sans
 souffrir , quoiqu'il fasse très-froid. Des visites
 ennuyeuses sont venues ; elle a été douce ,
 obligeante & gaie. Le petit Lord l'a prié d'ac-
 cepter un billet de concert ; son offre lui a fait
 plaisir , & , sur un regard de moi , elle a refusé
 de bonne grace. Je vais me coucher tranquille.
 Je ne croirai point l'avoir mal élevée. Je ne me
 ferai point de reproches. L'impression de votre
 lettre est presque effacée. Si ma fille est malheu-
 reuse , je serai malheureuse ; mais je n'accu-
 serai point le cœur tendre d'une mère dévouée
 à son enfant. Je n'accuserai point non plus
 ma fille ; j'accuserai la société , le sort ; ou
 bien je n'accuserai point , je ne me plaindrai
 point , je me soumettrai en silence avec pa-
 tience & courage. Ne me faites point d'excuses
 de votre lettre , oublions-la. Je fais bien que
 vous n'avez pas voulu me faire de la peine :

vous avez cru consulter un livre ou interroger un Auteur. Demain je reprendrai celle-ci avec un esprit plus tranquille.

Votre mari ne veut pas que je me plaigne des étrangers qu'il y a à Lausanne ; disant que le nombre des gens à qui ils font du bien est plus grand que celui des gens à qui ils nuisent. Cela se peut, & je ne me plains pas. Outre cette raison généreuse & réfléchie, l'habitude nous rend ce concours d'étrangers assez agréable. Cela est plus riant & plus gai. Il semble aussi que ce soit un hommage que l'Univers rende à notre charmant pays ; & , au lieu de lui, qui n'a point d'amour-propre , nous recevons cet hommage avec orgueil. D'ailleurs, qui fait si en secret toutes les filles ne voient pas un mari, toutes les mères un gendre dans chaque carrosse qui arrive ? Cécile a un nouvel adorateur qui n'est point venu de Paris ni de Londres. C'est le fils de notre Baillif, un beau jeune Bernois, couleur de rose & blanc, & le meilleur enfant du monde. Après nous avoir rencontrés deux ou trois fois, je ne sais où, il nous est venu voir avec assez d'assiduité, & ne m'a pas laissé ignorer que c'étoit en cachette ; tant il trouve évident que des parens Bernois de

vroient être fâchés de voir leur fils s'attacher à une Sujette du Pays-de-Vaud. Qu'il vienne seulement, le pauvre garçon, en cachette ou autrement ; il ne fera point de mal à Cécile, ni de tort à sa réputation, & M. le Baillif, ni Madame la Baillive n'auront point de séduction à nous reprocher. Le voilà qui vient avec le jeune Lord. Je vous quitte pour les recevoir. Voilà aussi le petit Ministre mort & le Ministre en vie. J'attends le jeune Faraud & le jeune Négociant, & bien d'autres. Cécile a aujourd'hui une journée. Il nous viendra de jeunes filles ; mais elles sont moins empressées aujourd'hui que les jeunes hommes. Cécile m'a priée de rester au logis, & de faire les honneurs de sa journée, tant parce qu'elle est plus à son aise quand je suis auprès d'elle, que parce qu'elle a trouvé l'air trop froid pour me laisser sortir.



SEPTIÈME LETTRE.

VOUS voudriez dans votre enchantement de Cécile & dans votre fierté pour vos parentes, que je bannisse de chez moi le fils du Baillif. Vous avez tort, vous êtes injuste. La fille la plus riche & la mieux née du Pays-de-Vaud est un mauvais parti pour un Bernois, qui en se mariant bien chez lui se donne plus que de la fortune ; car il se donne de l'appui, de la facilité à entrer dans le gouvernement. Il se met dans la voie de se distinguer, de rendre ses talens utiles à lui-même, à ses parens & à sa patrie. Je loue les pères & mères de sentir tout cela & de garder leurs fils des filets qu'on pourroit leur tendre ici. D'ailleurs une fille de Lausanne auroit beau devenir Baillive, & même Conseillère elle regretteroit à Berne le lac de Genève & ses rives charmantes. C'est comme si on menoit une fille de Paris être Princesse en Allemagne. Mais je voudrois que les Bernoises épousassent plus souvent des hommes du Pays-de-Vaud ; qu'il s'établît entre Berne & nous plus d'égalité, plus

d'honnêteté ; que nous cessassions de nous plaindre, quelquefois injustement, de la morgue bernoise , & que les Bernois cessassent de donner une ombre de raison à nos plaintes. On dit que les Rois de France ont été obligés , en bonne politique , de rendre les grands vassaux peu puissans , peu propres à donner de l'ombre. Ils ont bien fait sans doute ; il faut avant toute chose assurer la tranquillité d'un état : mais je sens que j'aurois été incapable de cette politique que j'approuve. J'aime si fort tout ce qui est beau , tout ce qui prospère , que je ne pourrois ébrancher un bel arbre , quand il n'appartiendrait à personne , pour donner plus de nourriture ou de soleil aux arbres que j'aurois plantés.

Tout va chez moi comme il alloit , en apparence ; mais je crains que le cœur de ma fille ne se blesse chaque jour plus profondément. Le jeune Anglois ne lui parle pas d'amour : je ne fais s'il en a , mais toutes ses attentions sont pour elle. Elle reçoit un beau bouquet les jours de bal. Il l'a menée en traîneau. C'est avec elle qu'il voudroit toujours danser : c'est à elle ou à moi qu'il offre le bras quand nous sortons d'une assemblée. Elle ne me dit rien ; mais je la vois

contente ou rêveuse, selon qu'elle le voit ou ne le voit pas, selon que ses préférences sont plus ou moins marquées. Notre vieux Organiste est mort. Elle m'a priée d'employer l'heure de cette leçon à lui enseigner l'anglois. J'y ai consenti. Elle le saura bien vite. Le jeune homme s'étonne de ses progrès, & ne pense pas que c'est à lui qu'ils sont dûs. On commençoit à les faire jouer ensemble par-tout où ils se rencontroient : je n'ai plus voulu qu'elle jouât. J'ai dit qu'une fille qui joue aussi mal que la mienne a tort de jouer, & que je serois bien fâchée que de si-tôt elle apprît à jouer bien. Là-dessus le jeune Anglois a fait faire le plus petit damier & les plus petites dames possibles, & les porte toujours dans sa poche. Le moyen d'empêcher ces enfans de jouer ! Quand les dames ennuieront Cécile, il aura, dit-il, de petits échecs. Il ne voit pas combien il est peu à craindre qu'elle s'ennuie. On parle tant des illusions de l'amour-propre, cependant il est bien rare, quand on est véritablement aimé, qu'on croie l'être autant qu'on l'est. Un enfant ne voit pas combien il occupe continuellement sa mère. Un amant ne voit pas que sa maîtresse ne voit & n'entend par-tout que lui. Une maîtresse



ne voit pas qu'elle ne dit pas un mot , qu'elle ne fait pas un geste qui ne fasse plaisir ou peine à son amant. Si on le savoit , combien on s'observeroit , par pitié , par générosité , par intérêt , pour ne pas perdre le bien estimable & incompensable d'être tendrement aimé !

Le Gouverneur du jeune Lord , ou celui que j'ai appelé son Gouverneur , est son parent d'une branche aînée , mais non-titrée. Voilà cc que m'a dit le jeune homme. L'autre n'a pas beaucoup d'années de plus , & il y a dans sa physionomie , dans tout son extérieur , je ne sais quel charme que je n'ai vu qu'à lui. Il ne se moqueroit pas , comme votre ami , de mes idées sur la noblesse. Peut-être les trouveroit-il triviales , mais il ne les trouveroit pas obscures. L'autre jour il disoit : *Un Roi n'est pas toujours un Gentilhomme* ; enfin , chimériques ou non , mes idées existent dans d'autres imaginations que la mienne.

Mon Dieu , que je suis occupée de ce qui se passe ici , & embarrassée de la conduite que je dois tenir ! Le parent de Milord (je l'appelle *Milord* par excellence , quoiqu'il y en ait bien d'autres , parce que je ne veux pas le nommer , & je ne veux pas le nommer , par la même

raison qui fait que je ne me signe pas & que je ne nomme personne ; les accidens qui peuvent arriver aux lettres me font toujours peur.) Le parent de Milord est triste. Je ne fais si c'est pour avoir éprouvé des malheurs , ou par une disposition naturelle. Il demeure à deux pas de chez moi : il se met à y venir tous les jours ; & , assis au coin du feu , carressant mon chien , lisant la gazette ou quelque journal , il me laisse régler mon ménage , écrire mes lettres , diriger l'ouvrage de Cécile. Il corrigera , dit-il , ses thèmes quand elle en pourra faire , & lui fera lire la gazette angloise pour l'accoutumer au langage vulgaire & familier. Faut-il le renvoyer ? Ne m'est-il pas permis , en lui laissant voir ce que font du matin au soir la fille & la mère , de l'engager à favoriser un établissement brillant & agréable pour ma fille , de l'obliger à dire du bien de nous au père & à la mère du jeune homme ? Faut-il que j'écarte ce qui pourroit donner à Cécile l'homme qui lui plaît ? je ne veux pas dire encore l'homme qu'elle aime. Elle aura bientôt dix-huit ans. La nature peut-être plus que le cœur... Dira-t-on de la première femme , vers

laquelle un jeune homme se sentira entraîné , qu'elle en soit aimée ?

Vous voudriez que je fisse apprendre la chymie à Cécile , parce qu'en France toutes les jeunes filles l'apprennent. Cette raison ne me paroît pas concluante ; mais Cécile , qui en entend parler autour d'elle assez souvent , lira là-dessus ce qu'elle voudra. Quant à moi , je n'aime pas la chymie. Je fais que nous devons aux Chymistes beaucoup de découvertes & d'inventions utiles , & beaucoup de choses agréables ; mais leurs opérations ne me font aucun plaisir. Je considère la nature en amant ; ils l'étudient en Anatomistes.



LETTRE HUITIÈME.

IL arriva l'autre jour une chose qui me donna beaucoup d'émotion & d'alarme. Je travaillois, & mon Anglois regardoit le feu sans rien dire, quand Cécile est revenue d'une visite qu'elle avoit faite, pâle comme la mort. J'ai été très-effrayée. Je lui ai demandé ce qu'elle avoit, ce qui lui étoit arrivé. L'Anglois, presque aussi effrayé que moi, presque aussi pâle qu'elle, l'a suppliée de parler. Elle ne nous répondoit pas un mot. Il a voulu sortir, disant que c'étoit lui sans doute qui l'empêchoit de parler : elle l'a retenu par son habit, & s'est mise à pleurer, à sangloter pour mieux dire. Je l'ai embrassée, je l'ai caressée, nous lui avons donné à boire : ses larmes couloient toujours. Notre silence à tous a duré plus d'une demi-heure. Pour la laisser plus en repos, j'avois repris mon ouvrage, & il s'étoit remis à caresser le chien. Elle nous a dit enfin : il me seroit bien difficile de vous expliquer ce qui m'a tant affectée, & mon chagrin me fait plus de peine que la chose même qui le cause. Je ne sais pourquoi je m'afflige, & je

fuis fâchée sur-tout de m'affliger. Qu'est-ce que cela veut dire , maman ? M'entendriez-vous quand je ne m'entends pas moi-même ? Je suis pourtant assez tranquille dans ce moment pour vous dire ce que c'est. Je le dirai devant Monsieur. Il s'est donné trop de peine pour moi ; il m'a montré trop de pitié pour que je puisse lui montrer de la défiance. Moquez-vous tous deux de moi si vous le voulez : je me moquerai peut-être de moi avec vous ; mais promettez-moi , Monsieur , de ne dire ce que je dirai à personne. Je vous le promets Mademoiselle , a-t-il dit — Répétez à *personne* — A *personne* — Et vous , vous maman , je vous prie de ne m'en parler à moi-même que quand j'en parlerai la première. J'ai vu Milord dans la boutique vis-à-vis d'ici. Il parloit à la femme-de-chambre de Madame de ***. Elle n'en a pas dit davantage. Nous ne lui avons rien répondu. Un instant après Milord est entré. Il lui a demandé si elle vouloit faire un tour en traîneau. Elle lui a dit , non pas aujourd'hui , mais demain , s'il y a encore de la neige. Alors , s'étant approché d'elle , il a remarqué qu'elle étoit pâle & qu'elle avoit les yeux gros. Il a demandé timidement ce qu'elle avoit. Son

parent

parent lui a répondu d'un ton ferme, qu'on ne pouvoit pas le lui dire. Il n'a pas insisté. Il est resté rêveur ; & , un quart d'heure après quelques femmes étant entrées , ils s'en sont allés tous deux. Cécile s'est assez bien remise. Nous n'avons reparlé de rien. Seulement en se couchant elle me dit : Maman , en vérité je ne fais pas si je souhaite que la neige se fonde, ou qu'elle reste. Je ne lui répondis pas. La neige se fondit ; mais on s'est revu depuis comme auparavant. Cécile m'a paru cependant un peu plus sérieuse & réservée. La femme-de-chambre est jolie , & sa maîtresse aussi. Je ne fais laquelle des deux l'a inquiétée ; mais, depuis ce moment-là , je crains que tout ceci ne devienne bien sérieux. Je n'ai pas le tems d'en dire davantage aujourd'hui ; mais je vous écrirai bientôt.

Votre homme m'a donc enfin entendue , puisqu'il a dit : *Si un Roi peut n'être pas un Gentilhomme , un manan pourra donc en être un.* Soit ; mais je suppose, en faveur des nobles de naissance , que la noblesse de sentiment se trouvera plus souvent parmi eux qu'ailleurs. Il veut que , dans mon royaume , le Roi ennoblisse les Héros ; un de Ruter , un Tromp , un Fabert : à la bonne heure.

Partie I.

D

NEUVIÈME LETTRE.

CE latin vous tient bien au cœur, & vous vous en souvenez long-tems. Savez-vous le latin? dites-vous. Non; mais mon père m'a dit cent fois qu'il étoit fâché de ne me l'avoir pas fait apprendre. Il parloit très-bien françois. Lui & mon grand-père ne m'ont pas laissé parler très-mal, & voilà ce qui me rend plus difficile qu'une autre. Pour ma fille, on voit, quand elle écrit, qu'elle fait sa langue; mais elle parle fort incorrectement. Je la laisse dire. J'aime ses négligences, ou parce qu'elles sont d'elle, ou parce qu'en effet elles sont agréables. Elle est plus sévère: si elle me voit faire une faute d'orthographe, elle me reprend. Son style est beaucoup plus correct que le mien; aussi n'écrit-elle que le moins qu'elle peut: c'est trop de peine. Tant mieux. On ne fera pas aisément sortir un billet de ses mains. Vous demandez si ce latin ne la rend pas orgueilleuse. Mon Dieu non. Ce que l'on apprend jeune ne nous paroît pas plus étrange, pas plus beau à savoir, que respirer & marcher.

Vous demandez comment il se fait que je fâche l'anglois. Ne vous souvient-il pas que nous avions, vous & moi, une tante qui s'étoit retirée en Angleterre pour cause de religion ? Sa fille, ma tante à la mode de Bretagne, a passé trois ans chez mon père dans ma jeunesse, peu après mon voyage en Languedoc. C'étoit une personne d'esprit & de mérite. Je lui dois presque tout ce que je fais, & l'habitude de de penser & de lire. Revenons à mon chapitre favori & à mes détails ordinaires.

La semaine dernière nous étions dans une assemblée où M. Tiffot amena une Françoise d'une figure charmante, les plus beaux yeux qu'on puisse voir, toute la grace que peut donner la hardiesse jointe à l'usage du monde. Elle étoit vêtue dans l'excès de la mode, sans être pour cela ridicule. Un immense cadogan descendoit plus bas que ses épaules, & de grosses boucles flottoient sur sa gorge. Le petit Anglois & le Bernois étoient sans cesse autour d'elle, plutôt encore dans l'étonnement que dans l'admiration; du moins l'Anglois, que j'observois beaucoup. Tant de gens s'empresèrent autour de Cécile, que, si elle fut affectée de cette désertion, elle n'eut pas le tems de

le laisser voir. Seulement, quand Milord voulut faire sa partie de dames, elle lui dit, qu'ayant un peu mal à la tête, elle aimoit mieux ne pas jouer. Tout le soir elle resta assise auprès de moi, & fit des découpures pour l'enfant de la maison. Je ne fais si le petit Lord sentit ce qui se passoit en elle; mais, ne sachant que dire à sa Parisienne, il s'en alla. Comme nous sortions de la salle, il se trouva à la porte parmi les domestiques. Je ne fais si Cécile aura un moment aussi agréable dans tout le reste de sa vie. Deux jours après il passoit la soirée chez moi avec son parent, le Bernois & deux ou trois jeunes parentes de Cécile; on se mit à parler de la dame Françoise. Les deux jeunes gens louèrent sans miséricorde ses yeux, sa taille, sa démarche, son habillement. Cécile ne disoit rien; je disois peu de chose. Enfin, ils louèrent sa forêt de cheveux. Ils sont faux, dit Cécile. Ha, ha, Mademoiselle Cécile, dit le Bernois, les jeunes dames sont toujours jalouses les unes des autres! Avouez la dette! N'est-il pas vrai que c'est par envie? Il me sembloit que Milord fourioit. Je m'en fâchai tout de bon. Ma fille ne fait ce que c'est que l'envie, leur dis-je. Elle loua hier, comme vous, les cheveux de

l'étrangère chez une femme de ma connoissance que l'on étoit occupé à coëffer. Son coëffeur, qui sortoit de chez la dame Parisienne, nous dit que ce gros cadogan & ces grosses boucles étoient fausses. Si ma fille avoit quelques années de plus, elle se seroit tue ; à son âge, & quand on a sur sa tête une véritable forêt, il est assez naturel de parler. Ne nous soutîntes-vous pas hier avec vivacité, continuai-je en m'adressant au Bernois, que vous aviez le plus grand chien du pays ? & vous, Milord, nous avez-vous permis de douter que votre cheval ne fût plus beau que celui de Monsieur un tel & de Milord un tel ? Cécile, embarrassée, sourioit & pleuroit en même tems. Vous êtes bien bonne, maman, a-t-elle dit, de prendre si vivement mon parti. Mais dans le fonds j'ai eu tort ; il eût mieux valu me taire. J'étois encore de mauvaise humeur. Monsieur, ai-je dit au Bernois, toutes les fois qu'une femme paroîtra jalouse des louanges que vous donnerez à une autre ; loin de le lui reprocher, remerciez-là dans votre cœur, & soyez bien flatté. Je ne fais, a dit le parent de Milord, s'il y auroit lieu de l'être. Les femmes veulent plaire aux hommes, les hommes aux femmes, la nature l'a ainsi or-

donné. Qu'on veuille profiter des dons qu'on en a reçus, & n'en pas laisser jouir à ses dépens un usurpateur, me paroît encore si naturel, que je ne vois pas comment on peut le trouver mauvais. Si on louoit un autre auprès de ces Dames d'une chose que j'aurois faite, assurément je dirois, c'est moi. Et puis, il y a un certain esprit de vérité qui, dans le premier instant, ne consulte ni les inconvéniens, ni les avantages. Supposé que Mademoiselle eût de faux cheveux, & qu'on les eût admirés; je suis sûr qu'elle auroit aussi dit, ils sont faux. Sans doute, Monsieur, a dit Cécile, mais je vois bien pourtant qu'il ne sied pas de le dire de ceux d'une autre. Dans le moment, le hasard nous a amené une jeune femme, son mari & son frère. Cécile s'est mise à son claveffin; elle leur a joué des allemandes & des contre-danses, & on a dansé. Bon soir ma mère & ma protectrice, m'a dit Cécile en se couchant; bon soir mon Don Quichotte. J'ai ri. Cécile se forme, & devient tous les jours plus aimable. Puisse-t-elle n'acheter pas ses agrémens trop chers !



DIXIÈME LETTRE.

JE crains bien que Cécile n'ait fait une nouvelle conquête ; & si cela est , je me consolerais , je pense , de sa prédilection pour son Lord. Si ce n'est même qu'une prédilection , elle pourroit bien n'être pas une sauve-garde suffisante. L'homme en question est très-aimable. C'est un Gentilhomme de ce pays , Capitaine au service de France , qui vient de se marier , ou plutôt de se laisser marier le plus mal du monde. Il n'avoit point de fortune. Une parente éloignée du même nom , héritière d'une belle terre qui est depuis long-tems dans cette famille , a dit qu'elle l'épouserait plus volontiers qu'un autre. Ses parens ont trouvé cela admirable , & cru la fille charmante , parce qu'elle est vive , hardie , qu'elle parle beaucoup & vite , & qu'elle passoit pour une petite espiègle. Il étoit à sa garnison. On lui a écrit. Il a répondu , qu'il avoit compté ne se pas marier , mais qu'il feroit ce qu'on voudroit ; & on a si bien arrangé les choses , qu'arrivé ici le premier Octobre , il s'est trouvé marié le 20. Je crois que le

30 il auroit déjà voulu ne le plus être. La femme est coquette, jalouse, altière. Ce qu'elle a d'esprit n'est qu'une sottise vive & à prétention. J'étois allée sans ma fille les féliciter il y a deux mois. Ils sont en ville depuis quinze jours. Madame voudroit être de tout, briller, plaire, jouer un rôle. Elle se trouve assez riche, assez aimable & assez jolie pour cela. Le mari, honteux & ennuyé, fuit sa maison ; & , comme nous sommes un peu parens , c'est dans la mienne qu'il a cherché un refuge. La première fois qu'il y vint , il fut frappé de Cécile qu'il n'avoit vue qu'enfant , & me trouvant presque toujours seule avec elle , ou n'ayant que l'Anglois avec nous , il s'est accoutumé à venir tous les jours. Ces deux hommes se conviennent & se plaisent. Tous deux sont instruits , tous deux ont de la délicatesse dans l'esprit , du discernement & du goût , de la politesse & de la douceur. Mon parent est indolent, paresseux : il n'est plus si triste d'être marié , parce qu'il oublie qu'il le soit. L'autre est doucement triste & rêveur. Dès le premier jour ils ont été ensemble comme s'ils s'étoient toujours vus ; mais mon parent me semble chaque jour plus occupé de Cécile. Hier pendant qu'ils par-

loient de l'Amérique, de la guerre, Cécile me dit tout bas : Maman, l'un de ces hommes est amoureux de vous ; & l'autre de vous, lui ai-je répondu. Là dessus elle s'est mise à le considérer en souriant. Il est d'une figure si noble & si élégante, que sans le petit Lord je serois bien fâchée d'avoir dit vrai. Je devrois ne pas laisser d'en être fâchée à présent ; mais on ne sauroit prendre vivement à cœur tant de choses. Mon parent & sa femme s'en tireront comme ils pourront. Il n'a pas remarqué le jeune Lord qui n'est pas établi ici comme son parent, tant s'en faut ; mais qui au retour de son collège & de ses leçons, quand il ne le trouve pas chez lui, vient le chercher chez moi. C'est ce qu'il fit avant-hier ; & sachant que nous devions aller le soir chez cette parente chez qui il étoit en pension, il me supplia de l'y mener, disant qu'il ne pouvoit souffrir, après les bontés qu'on avoit eues pour lui dans cette maison, l'air à demi-brouillé qu'il y avoit entr'eux. Je dis que je le voulois bien. Les deux piliers de ma cheminée vinrent aussi avec nous. Ma cousine la Professeuse, persuadée que dans les jeux d'esprit son fils brilloit toujours par-dessus tout le monde, a voulu qu'on remplît

des bouts rimés, qu'on fit des discours sur huit mots, que chacun écrivît une question sur une carte. On mêle les cartes, chacun en tire une au hasard, & écrit une réponse sous la question. On remêle, on écrit jusqu'à ce que les cartes soient remplies. Ce fut moi qu'on chargea de lire. Il y avoit des choses fort plates, & d'autres fort jolies. Il faut vous dire qu'on barbouille & griffonne de manière à rendre l'écriture méconnoissable. Sur une des cartes on avoit écrit : *A qui doit-on sa première éducation ?* *A sa nourrice*, étoit la réponse. Sous la réponse on avoit écrit : *& la seconde ?* Réponse. *Au hasard.* *Et la troisième ?* *A l'amour.* C'est vous qui avez écrit cela, me dit quelqu'un de la compagnie. Je consens, dis-je, qu'on le croie, car cela est joli. M. de *** regarda Cécile. Celle qui l'a écrit, dit-il, doit déjà beaucoup à sa troisième éducation. Cécile rougit comme jamais elle n'avoit rougi. Je voudrois savoir qui c'est, dit le petit Lord. Ne seroit-ce point vous-même ? lui dis-je. Pourquoi veut-on que ce soit une femme ? Les hommes n'ont-ils pas besoin de cette éducation tout comme nous ? C'est peut-être mon cousin le Ministre. Dis donc Jeannot, dit sa mère : je le croirois

assez puisque cela est si joli. Oh non , dit Jean-
not , j'ai fini mon éducation à Basle. Cela fit
rire, & le jeu en resta-là. En rentrant chez moi
Cécile me dit : ce n'est pas moi , maman , qui
ai écrit la réponse. Et pourquoi donc tant rou-
gir ? lui dis-je. Parce que je pensois — parce
que , maman , parce que. . . . Je n'en appris,
ou du moins elle ne m'en dit pas davantage.



ONZIÈME LETTRE.

Vous voulez savoir si Cécile a deviné juste sur le compte de mon ami l'Anglois. Je ne le fais pas, je n'y pense pas, je n'ai pas le tems d'y prendre garde.

Nous fûmes hier dans une grande assemblée au château. Un neveu du Baillif, arrivé la veille, fut présenté par lui aux femmes qu'on vouloit distinguer. Je n'ai jamais vu un homme de meilleure mine. Il sert dans le même régiment que mon parent. Ils sont amis; & le voyant causer avec Cécile & moi, il se joignit à la conversation. En vérité j'en fus extrêmement contente. On ne sauroit être plus poli, parler mieux, avoir un meilleur accent ni un meilleur air, ni des manières plus nobles. Cette fois le petit Lord pouvoit être en peine à son tour. Il ne paroissoit plus qu'un joli enfant sans conséquence. Je ne fais s'il fut en peine, mais il se tenoit bien près de nous. Dès qu'il fut question de se mettre au jeu, il me demanda s'il seroit convenable de jouer aux dames chez M. le Baillif comme ailleurs, & me supplia, supposé que je ne le trou-

vaîsse pas bon , de faire en sorte qu'il pût jouer au reversis avec Cécile. Il prétendit ne connoître qu'elle parmi tout ce monde , & jouer si mal qu'il ne feroit qu'ennuyer mortellement les femmes avec qui on le mettroit. A mesure que les deux hommes les plus remarquables de l'assemblée paroïssent plus occupés de sa fille , il paroïssoit plus ravi de sa liaison avec elle. Il faisoit réellement plus de cas d'elle. Il me sembla qu'elle s'en appercevoit ; mais au lieu de se moquer de lui , comme il l'auroit mérité , elle m'en parut bien aise. Heureuse de faire une impression favorable sur son amant , elle en aimoit la cause quelle qu'elle fût.

Vous êtes étonnée que Cécile sorte seule , & puisse recevoir sans moi de jeunes hommes & de jeunes femmes ; je vois même que vous me blâmez à cet égard , mais vous avez tort. Pourquoi ne la pas laisser jouir d'une liberté que nos usages autorisent , & dont elle est si peu tentée d'abuser ? car les circonstances l'ayant séparée des compagnes qu'elle eut dans son enfance , Cécile n'a d'amie intime que sa mère , & la quitte le moins qu'elle peut. Nous avons des mères qui , par prudence ou par vanité , élèvent leurs filles comme on élève

les filles de qualité à Paris ; mais je ne vois pas ce qu'elles y gagnent , & haïssant les entraves inutiles , haïssant l'orgueil , je n'ai garde de les imiter. Cécile est parente des parens de ma mère , aussi bien que des parens de mon mari , elle a des cousins & des cousines dans tous les quartiers de notre Ville , & je trouve bon qu'elle vive avec tous , à la manière de tous , & qu'elle soit chère à tous. En France , je ferois comme on fait en France : ici , vous feriez comme moi. Ah ! mon Dieu , qu'une petite personne fière & dédaigneuse qui mesure son abord , son ton , sa révérence sur le relief qui accompagne les gens qu'elle rencontre , me paroît odieuse & ridicule ! Cette humble vanité , qui consiste à avoir si grande peur de se compromettre , qu'il semble qu'on avoue qu'un rien suffiroit pour nous faire déchoir de notre rang , n'est pas rare dans nos petites Villes ; & j'en ai assez vu , pour m'en bien dégoûter (1).

(1) Quelques personnes ont trouvé mauvais que ces Lettres ne donnassent pas une idée exacte des mœurs des gens les plus distingués de Lausanne ; mais outre que Madame de *** n'étoit pas une Etran-

gere qui dût regarder ces mœurs comme un objet d'observation, en quoi pouvoient-elles intéresser sa cousine ? Les gens de la première classe se ressemblent par-tout ; & si elle eût dit quelque chose qui fût particulier à ceux de Lausanne , nous pardonneroit-on de le publier ? Quand on ne loue qu'autant qu'on le doit , on flatte peu , & même souvent on offense.



DOUZIÈME LETTRE.

SI vous ne me pressiez pas avec tant de bonté & d'instance de continuer mes lettres, j'hésiterois beaucoup aujourd'hui. Jusqu'ici j'avois du plaisir, & je me reposois en les écrivant. Aujourd'hui je crains que ce ne soit le contraire. D'ailleurs, pour faire une narration bien exacte il faudroit une lettre que je ne pourrois écrire de tête. . . . Ah ! la voilà dans un coin de mon secrétaire. Cécile, qui est sortie, aura eu peur sans doute qu'elle ne tombât de ses poches. Je pourrai la copier, car je n'oserois vous l'envoyer. Peut-être voudra-t-elle un jour la relire. Cette fois-ci vous pourrez me remercier. Je m'impose une assez pénible tâche.

Depuis le moment de jalousie que je vous ai raconté, soit qu'elle eût de l'humeur quelquefois, & qu'elle eût conservé des soupçons, soit qu'ayant vu plus clair dans son cœur elle se fût condamnée à plus de réserve, Cécile ne vouloit plus jouer aux dames en compagnie. Elle travailloit ou me regardoit jouer. Mais chez moi, une fois ou deux, on y avoit joué,
&

& le jeune homme s'étoit mis à lui apprendre la marche des échecs l'autre soir après souper pendant que son parent & le mien, j'entends l'Officier de ***, jouoient ensemble au piquet. Assise entre les deux tables, je travaillois & regardois jouer, tantôt les deux hommes, tantôt ces deux enfans, qui ce soir-là avoient l'air d'enfans beaucoup plus qu'à l'ordinaire; car ma fille se méprenant sans cesse sur le nom & la marche des échecs, cela donnoit lieu à des plaisanteries aussi gaies que peu spirituelles. Une fois le petit Lord s'impatientait de son inattention, & Cécile se fâcha de son impatience. Je tournai la tête. Je vis qu'ils boudoient l'un & l'autre. Je haussai les épaules. Un instant après, ne les entendant pas parler, je les regarde. La main de Cécile étoit immobile sur l'échiquier. Sa tête étoit penchée en avant & baissée. Le jeune homme, aussi baissé vers elle, sembloit la dévorer des yeux. C'étoit l'oubli de tout, l'extase, l'abandon. Cécile, lui dis-je doucement, car je ne voulois pourtant pas l'effrayer, Cécile, à quoi pensez-vous? A rien, dit-elle en cachant son visage avec ses mains, & reculant brusquement sa chaise. Je crois que ces misérables échecs me fatiguent. Depuis quelques mo-

mens, Milord, je les distingue encore moins qu'auparavant, & vous auriez toujours plus de sujet de vous plaindre de votre écolière ; ainsi quittons-les. Elle se leva en effet, sortit, & ne rentra que quand je fus seule. Elle se mit à genoux, appuya sa tête sur moi, & prenant mes deux mains, elle les mouilla de larmes. Qu'est-ce, ma Cécile, lui dis-je, qu'est-ce ? C'est moi qui vous le demande, maman, me dit-elle. Qu'est-ce qui se passe en moi ? Qu'est-ce que j'ai éprouvé ? De quoi suis-je honteuse ? De quoi est-ce que je pleure ? S'est-il aperçu de votre trouble ? lui dis-je. Je ne le crois pas, maman, me répondit-elle. Fâché peut-être de son impatience, il a ferré & baissé la main avec laquelle je voulois relever un pion tombé. J'ai retiré ma main ; mais je me suis sentie si contente de ce que notre bouderie ne duroit plus ! ses yeux m'ont paru si tendres ! j'ai été si émue ! Dans ce même moment vous avez dit doucement, Cécile, Cécile ! Il aura peut-être cru que je boudois encore, car je ne le regardois pas. Je le souhaite, lui dis-je. Je le souhaite aussi, dit-elle. Mais, maman, pourquoi le souhaitez-vous ? Ignorez-vous, ma chère Cécile, lui dis-je, combien les hommes

sont enclins à mal penser & à mal parler des femmes ? Mais, dit Cécile, s'il y a ici de quoi penser & dire du mal, il ne pourroit m'accuser sans s'accuser encore plus lui-même. N'a-t-il pas baisé ma main, & n'a-t-il pas été aussi troublé que moi ? — Peut-être, Cécile ; mais il ne se souviendra pas de son impression comme de la vôtre. Il verra dans la vôtre une espèce de sensibilité ou de foiblesse qui peut vous entraîner fort loin, & faire votre sort. La sienne ne lui est pas nouvelle sans doute, & n'est pas d'une si grande conséquence pour lui. Rempli encore de votre image, s'il a rencontré dans la rue une fille facile — Ah maman ! — Oui, Cécile, il ne faut pas vous faire illusion : un homme cherche à inspirer, pour lui seul, à chaque femme un sentiment qu'il n'a le plus souvent que pour l'espèce. Trouvant par-tout à satisfaire son penchant, ce qui est trop souvent la grande affaire de notre vie, n'est presque rien pour lui. — La grande affaire de notre vie ! Quoi, il arrive à des femmes de s'occuper beaucoup d'un homme qui s'occupe peu d'elles ! — Oui, cela arrive. Il arrive aussi à quelques femmes de s'occuper malgré elles des hommes en général. Soit qu'elles

s'abandonnent ; soit qu'elles résistent à leur penchant, c'est aussi la grande , la seule affaire de ces malheureuses femmes-là. Cécile , dans vos leçons de religion on vous a dit qu'il falloit être chaste & pure. Aviez-vous attaché quelque sens à ces mots ? --- Non , maman. --- Eh bien ! le moment est venu de pratiquer une vertu , de vous abstenir d'un vice dont vous ne pouviez avoir aucune idée. Si cette vertu vient à vous paroître difficile , pensez aussi que c'est la seule que vous ayez à vous prescrire rigoureusement , à pratiquer avec vigilance , avec une attention scrupuleuse sur vous - même. --- La seule ! --- Examinez - vous , & lisez le Décalogue. Aurez - vous besoin de veiller sur vous pour ne pas tuer , pour ne pas dérober , pour ne pas calomnier ? Vous ne vous êtes sûrement jamais souvenue que tout cela vous fut défendu. Vous n'aurez pas besoin de vous en souvenir ; & si vous avez jamais du penchant à convoiter quelque chose , ce sera aussi l'amant ou le mari d'une autre femme , ou bien les avantages qui peuvent donner à une autre le mari ou l'amant que vous désireriez pour vous. Ce qu'on appelle *vertu* chez les femmes sera presque la seule que vous puissiez ne pas avoir ,

la seule que vous pratiquiez en tant que vertu , & la seule dont vous puissiez dire en la pratiquant , j'obéis aux préceptes qu'on m'a dit être les loix de Dieu , & que j'ai reçues comme telles. — Mais , maman , les hommes n'ont-ils pas reçu les mêmes loix ; pourquoi se permettent-ils d'y manquer , & de nous en rendre l'observation difficile ? — Je ne saurois trop , Cécile , que vous répondre ; mais cela ne nous regarde pas. Je n'ai point de fils. Je ne fais ce que je dirois à mon fils. Je n'ai pensé qu'à la fille que j'ai , & que j'aime par-dessus toute chose. Ce que je puis vous dire , c'est que la société , qui dispense les hommes & ne dispense pas les femmes d'une loi que la religion paroît avoir donnée également à tous , impose aux hommes d'autres loix qui ne sont peut-être pas d'une observation plus facile. Elle exige d'eux , dans le désordre même , de la retenue , de la délicatesse , de la discrétion , du courage ; & s'ils oublient ces loix , ils sont déshonorés , on les fuit , on craint leur approche , ils trouvent par-tout un accueil qui leur dit : *On vous avoit donné assez de privilèges , vous ne vous en êtes pas contentés ; la société effraiera , par votre exemple , ceux qui seroient tentés de vous imiter ,*

& qui, en vous imitant, troubleroient tout, renverféroient tout, ôteroient du monde toute fécurité, toute confiance. Et ces hommes, punis plus rigoureufement que ne le font jamais les femmes, n'ont été coupables bien fouvent que d'imprudence, de foibleffe ou d'un moment de frénésie ; car les vicieux déterminés, les véritables méchans font auffi rares que les hommes parfaits & les femmes parfaites. On ne voit guère tout cela que dans des fictions mal imaginées. Je ne trouve pas, je le répète, que la condition des hommes foit, même à cet égard, fi extrêmement différente de celle des femmes. Et puis, combien d'autres obligations pénibles la fociété ne leur impofe-t-elle pas ! Croyez-vous, par exemple, que, fi la guerre fe déclare, il foit bien agréable à votre coufin de nous quitter au mois de Mars pour aller s'ex-
 pofier à être tué ou eftropié, à prendre, couché fur la terre humide & vivant parmi des prifonniers malades, les germes d'une maladie dont il ne guérira peut-être jamais ? — Mais, maman, c'eft fon devoir, c'eft fa profeflion ; il fe l'eft choifie. Il eft payé pour tout ce que vous venez de dire ; &, s'il fe diftingue, il acquiert de l'honneur, de la gloire même. Il fera

avancé, on l'honorera par-tout où il ira : en Hollande, en France, en Suisse & chez les ennemis même qu'il aura combattus. — Eh bien ! Cécile, c'est le devoir, c'est la profession de toute femme que d'être sage. Elle ne se l'est pas choisie, mais la plupart des hommes n'ont pas choisi la leur. Leurs parens, les circonstances ont fait ce choix pour eux avant qu'ils fussent en âge de connoître & de choisir. Une femme aussi est payée de cela seul qu'elle est femme. Ne nous dispense-t-on pas presque par-tout des travaux pénibles ? N'est-ce pas nous que les hommes garantissent du chaud, du froid, de la fatigue ? En est-il d'assez peu honnêtes pour ne vous pas céder le meilleur pavé, le sentier le moins raboteux, la place la plus commode ? Si une femme ne laisse porter aucune atteinte à ses mœurs ni à sa réputation, il faudroit qu'elle fût à d'autres égards bien odieuse, bien désagréable, pour ne pas trouver par-tout des égards ; & puis n'est-ce rien, après s'être attaché un honnête homme, de le fixer, de pouvoir être choisie par lui & par ses parens pour être sa compagne ? Les filles peu sages plaisent encore plus que les autres ; mais il est rare que le délire aille jusqu'à les épouser :

encore plus rare , qu'après les avoir épousées un repentir humiliant ne les punisse pas d'avoir été trop séduisantes. Ma chère Cécile , un moment de cette sensibilité , à laquelle je voudrois que vous ne cédassiez plus , a souvent fait manquer à des filles aimables , & qui n'étoient pas vicieuses , un établissement avantageux , la main de l'homme qu'elles aimoient , & qui les aimoit. — Quoi ! cette sensibilité qu'ils inspirent , qu'ils cherchent à inspirer , les éloigne ? — Elle les effraie. Cécile , jusqu'au moment où il sera question du mariage , on voudra que sa maîtresse soit sensible , on se plaindra si elle ne l'est pas assez. Mais quand il est question de l'épouser , supposé que la tête n'ait pas tourné entièrement , on juge déjà comme si on étoit mari , & un mari est une chose si différente d'un amant , que l'un ne juge de rien comme en avoit jugé l'autre. On se rappelle les refus avec plaisir ; on se rappelle les faveurs avec inquiétude. La confiance qu'a témoignée une fille trop tendre , ne paroît plus qu'une imprudence qu'elle peut avoir vis-à-vis de tous ceux qui l'y inviteront. L'impression trop vive qu'elle aura reçue des marques d'amour de son amant ne paroît plus qu'une disposition à aimer tous les hommes. Jugez du

déplaisir , de la jalousie , du chagrin de son mari ; car le desir d'une propriété exclusive est le sentiment le plus vif qui lui reste. Il se consolera d'être peu aimé , pourvu que personne ne puisse l'être. Il est jaloux encore lorsqu'il n'aime plus , & , son inquiétude n'est pas aussi absurde , aussi injuste que vous pourriez à présent vous l'imaginer. Je trouve souvent les hommes odieux dans ce qu'ils exigent , & dans leur manière d'exiger des femmes ; mais je ne trouve pas qu'ils se trompent si fort de craindre ce qu'ils craignent. Une fille imprudente est rarement une femme prudente & sage. Celle qui n'a pas résisté à son amant avant le mariage lui est rarement fidelle après. Souvent elle ne voit plus son amant dans son mari. L'un est aussi négligent que l'autre étoit empressé. L'un trouvoit tout bien , l'autre trouve presque tout mal. A peine se croit-elle obligée de tenir au second ce qu'elle avoit juré au premier. Son imagination aussi lui promettoit des plaisirs qu'elle n'a pas trouvés , ou qu'elle ne trouve plus. Elle espère les trouver ailleurs que dans le mariage ; & si elle n'a pas résisté à ses penchans étant fille , elle ne leur résistera pas étant femme. L'habitude de la foiblesse sera prise ,

le devoir & la pudeur sont déjà accoutumés à céder. Ce que je dis est si vrai, qu'on admire autant dans le monde la sagesse d'une belle femme courtisée par beaucoup d'hommes, que la retenue d'une fille qui est dans le même cas. On reconnoît que la tentation est à-peu-près la même & la résistance aussi difficile. J'ai vu des femmes se marier avec la plus violente passion, & avoir un amant deux ans après leur mariage; ensuite un autre, & puis encore un autre, jusqu'à ce que méprisées, avilies.... Ah maman! s'écria Cécile en se levant, ai-je mérité tout cela? Vous voulez dire, ai-je besoin de tout cela, lui dis-je en l'asseyant sur mes genoux & en essuyant avec mon visage les larmes qui couloient sur le sien. Non, Cécile, je ne crois pas que vous eussiez besoin d'un aussi effrayant tableau, & quand vous en auriez besoin, en seriez-vous plus coupable, en seriez-vous moins estimable, moins aimable, m'en seriez-vous moins chère ou moins précieuse? Mais allez-vous coucher, ma fille; allez, songez que je ne vous ai blâmée de rien, & qu'il falloit bien vous avertir. Cette seule fois je vous aurai avertie. Allez, & elle s'en alla. Je m'approchai de mon bureau, &

j'écrivis. « Ma Cécile, ma chère fille, je vous
» l'ai promis, cette seule fois vous aurez été
» tourmentée par la sollicitude d'une mère qui
» vous aime plus que sa vie : ensuite, sachant
» sur ce sujet tout ce que je fais, tout ce que
» j'ai jamais pensé, ma fille jugera pour elle-
» même. Je pourrai lui rappeler, quelque-
» fois ce que je lui aurai dit aujourd'hui ;
» mais je ne le lui répéterai jamais. Permettez
» donc que j'achève, Cécile, & soyez atten-
» tive jusqu'au bout. Je ne vous dirai pas ce
» que je dirois à tant d'autres ; que, si vous
» manquez de sagesse, vous renoncerez à toutes
» les vertus ; que, jalouse, dissimulée, co-
» quette, inconstante, n'aimant bientôt que
» vous, vous ne serez plus ni fille, ni amie,
» ni amante. Je vous dirai au contraire que les
» qualités précieuses qui sont en vous, & que
» vous ne sauriez perdre, rendront la perte
» de celle-ci plus fâcheuse, en augmenteront
» le malheur & les inconvéniens. Il est des
» femmes dont les défauts réparent en quel-
» que sorte & couvrent les vices. Elles con-
» servent dans le désordre un extérieur dé-
» cent & imposant. Leur hypocrisie les sauve
» d'un mépris qui auroit rejailli sur leurs alen-

» tours. Impérieuses & fières , elles font peser
 » sur les autres un joug qu'elles ont secoué.
 » Elles établissent & maintiennent la règle ;
 » elles font trembler celles qui les imitent. A
 » les entendre juger & médire , on ne peut se
 » persuader qu'elles ne soient pas des Lucrèces.
 » Leurs maris , pour peu que le hasard les ait
 » servies , les croient des Lucrèces ; & leurs
 » enfans , loin de rougir d'elles , les citent
 » comme des exemples d'austérité. Mais vous,
 » qu'oseriez-vous dire à vos enfans ? Comment
 » oseriez-vous réprimer vos domestiques ? Qui
 » oseriez-vous blâmer ? Hésitant , vous inter-
 » rompant , rougissant à chaque mot , votre
 » indulgence pour les fautes d'autrui décélèroit
 » les vôtres. Sincère , humble , équitable , vous
 » n'en déshonoreriez que plus sûrement ceux
 » dont l'honneur dépendroit de votre vertu.
 » Le désordre s'établirait autour de vous. Si
 » votre mari avoit une maîtresse , vous vous
 » trouveriez heureuse de partager avec elle
 » une maison sur laquelle vous ne vous croiriez
 » plus de droits , & peut-être laisseriez-vous
 » partager à ses enfans le patrimoine des vôtres.
 » Soyez sage , ma Cécile , pour que vous puis-
 » siez jouir de vos aimables qualités. Soyez

» sage ; vous vous exposeriez , en ne l'étant
 » pas , à devenir trop malheureuse. Je ne vous
 » dis pas tout ce que je pourrois dire. Je ne
 » vous peins pas le regret d'avoir trop aimé ce
 » qui méritoit peu de l'être , le désespoir
 » de rougir de son amant encore plus que de
 » ses foibleffes , de s'étonner en le voyant de
 » sang - froid qu'on ait pu devenir coupable
 » pour lui. Mais j'en ai dit assez. J'ai fini ,
 » Cécile. Profitez , s'il est possible , de mes
 » conseils ; mais , si vous ne les suivez pas , ne
 » vous cachez jamais d'une mère qui vous ado-
 » re. Que craindriez-vous ? Des reproches ? —
 » Je ne vous en ferai point ; ils m'affligeroient
 » plus que vous. — La perte de mon attache-
 » ment ? — Je ne vous en aimerois peut-être
 » que plus , quand vous seriez à plaindre , &
 » que vous courriez risque d'être abandonnée
 » de tout le monde. — De me faire mourir de
 » chagrin ? — Non , je vivrois , je tâcherois de
 » vivre , de prolonger ma vie pour adoucir les
 » malheurs de la vôtre , & pour vous obliger
 » à vous estimer vous-même malgré des foi-
 » bleffes qui vous laisseroient mille vertus &
 » à mes yeux mille charmes ».

Cécile en s'éveillant lut ce que j'avois écrit.

Je fis venir des ouvrières dont nous avions besoin. Je tâchai d'occuper & de distraire Cécile & moi, & j'y réussis. Mais après le dîner, comme nous travaillions ensemble & avec les ouvrières, elle interrompit le silence général. Un mot, maman. Si les maris sont comme vous les avez peints, si le mariage sert à si peu de chose, feroit-ce une grande perte?... Oui, Cécile ; vous voyez combien il est doux d'être mère. D'ailleurs il y a des exceptions, & chaque fille croyant que son amant & elle auroient été une exception, regrettera de n'avoir pu l'épouser comme si c'étoit un grand malheur, quand même ce n'en seroit pas un. Un mot, ma fille, à mon tour. Il y a une heure que je pense à ce que je vais vous dire. Vous avez entendu louer, & peut-être avoit-on tort de les louer en votre présence, des femmes connues par leurs mauvaises mœurs ; mais c'étoient des femmes qui n'auroient pu faire ce qu'on admire en elles si elles avoient été sages. La Le Couvreur n'auroit pu envoyer au Maréchal de Saxe le prix de ses diamans si on ne les lui avoit donnés, & elle n'auroit eu aucune relation avec lui si elle n'avoit été sa maîtresse. Agnès Sorel n'auroit pas sauvé la France, si elle

n'avoit été celle de Charles VII. Mais ne ferions-nous pas fâchées d'apprendre que la mère des Gracques, Octavie, femme d'Antoine, ou Porcie, fille de Caton, ait eu des amans ? Mon érudition fit rire Cécile. On voit bien, maman, dit-elle, que vous avez pensé d'avance à ce que vous venez de dire, & il vous a fallu remonter bien haut. . . . Il est vrai, interrompis-je, que je n'ai rien trouvé dans l'histoire moderne ; mais nous mettrons, si vous voulez, à la place de ces Romaines Madame Tr., Mlle. des M. & Mlles. de S.

Le jeune Lord nous vint voir de meilleure heure que de coutume. Cécile leva à peine les yeux de dessus son ouvrage. Elle lui fit des excuses de son inattention de la veille, trouva fort naturel qu'il s'en fût impatienté, & se blâma d'avoir montré de l'humeur. Elle le pria, après m'en avoir demandé la permission, de revenir le lendemain lui donner une leçon dont elle profiteroit sûrement beaucoup mieux. Quoi ! c'est de cela que vous vous souvenez ! lui dit-il en s'approchant d'elle & faisant semblant de regarder son ouvrage. Oui, dit-elle, c'est de cela. Je me flatte, dit-il, que vous n'avez pas été en colère contre moi. Point en colère du

tout , lui répondit-elle. Il sortit désabusé , c'est
 à-dire , abusé. Cécile écrivit sur une carte :
 » Je l'ai trompé , cela n'est pourtant pas bien
 » agréable à faire. » J'écrivis : « Non , mais
 » cela étoit nécessaire & vous avez bien fait.
 » Je suis intéressée , Cécile. Je voudrois qu'il
 » ne tint qu'à vous d'épouser ce petit Lord.
 » Ses parens ne le trouveroient pas trop bon ,
 » mais comme ils auroient tort , peu m'im-
 » porte. Pour cela il faut tâcher de le tromper.
 » Si vous réussissez à le tromper , il pourra
 » dire : c'est une fille aimable , bonne , peu
 » sensible de cette sensibilité à craindre pour
 » un mari ; elle sera sage , je l'aime , je l'épou-
 » serai. Si vous ne réussissez pas , s'il voit à
 » travers de votre réserve ; il peut dire , elle
 » fait se vaincre , elle est sage , je l'aime , je
 » l'estime , je l'épouserai ». Cécile me rendit
 les deux cartes en souriant. J'écrivis sur une
 troisième : « Au reste je ne dis *tromper* que
 » pour avoir plutôt fait. Si je suis curieuse de
 » lire une lettre qui m'est confiée , au point
 » d'être tentée quelquefois de l'ouvrir , est-ce
 » tromper que de ne l'ouvrir pas & de ne pas
 » dire sans nécessité que j'en aie eu la tenta-
 » tion ? Pourvu que je sois toujours discrète ,
 » la

» la confiance des autres sera aussi méritée
 » qu'avantageuse ». Maman , me dit Cécile,
 dites-moi tout ce que vous voudrez ; mais
 quant à me rappeler ce que vous m'avez dit ou
 écrit , il n'en est pas besoin. Je ne puis l'ou-
 blier. Je n'ai pas tout compris , mais les paroles
 sont gravées dans ma tête. J'expliquerai ce que
 vous m'avez dit par les choses que je verrai ,
 que je lirai , par celles que j'ai déjà vues &
 lues , & ces choses-là je les expliquerai par
 celles que vous m'avez dites. Tout cela s'éclair-
 cira mutuellement. Aidez-moi quelquefois, ma-
 man , à faire des applications comme autrefois
 quand vous me disiez : « Voyez cette petite
 » fille , c'est cela qu'on appelle être propre &
 » soigneuse ; voyez celle-là , c'est cela qu'on
 » appelle être négligente. Celle-ci est agréable
 » à voir , l'autre déplaît & dégoûte. » Faites-
 en autant sur ce nouveau chapitre. C'est tout
 ce dont je crois avoir besoin , & à présent je
 je ne veux m'occuper que de mon ouvrage.

Le jeune Lord est venu comme on l'en avoit
 prié. La partie d'échecs est fort bien allée.
 Milord me dit une fois pendant la soirée : vous
 me trouverez bien bizarre , Madame ; je me
 plaignois avant-hier de ce que Mademoiselle

étoit trop peu attentive , ce soir je trouve qu'elle l'est trop. A son tour il étoit distrait & rêveur. Cécile a paru ne rien voir & ne rien entendre. Elle m'a priée de lui procurer Filidor. Si cela continue, je l'admirerai. Adieu, je répète ce que j'ai dit au commencement de ma lettre ; cette fois-ci vous me devez des remerciemens. J'ai rempli ma tâche encore plus exactement que je ne pensois. J'ai copié la lettre & les cartes. Je me suis rappelée ce qui s'est dit presque mot à mot.



TREIZIÈME LETTRE.

TOUT va assez bien. Cécile s'observe avec un soin extrême. Le jeune homme la regarde quelquefois d'un air qui dit : me serois-je trompé, & vous serois-je tout-à-fait indifférent ? Il devient chaque jour plus attentif à lui plaire. Nous ne voyons plus le jeune Ministre mon parent, ni son ami des montagnes. Le jeune Bernois, se sentant peut-être trop éclipsé par son cousin, ne nous honore plus de ses visites. Mais ce cousin vient nous voir très-souvent, & me paroît toujours très-aimable. Quant aux deux autres hommes, je les appelle *mes péna-*
tes. Vos hommes m'ont bien fait rire. Celui qui est étonné qu'une hérétique sache ce que c'est que le Décalogue, me rappelle un François qui disoit à mon pere : Monsieur, qu'on soit Huguenot pendant le jour, je le comprends ; on s'étourdit, on fait ses affaires, on ne pense à rien ; mais le soir, en se couchant, dans son lit, dans l'obscurité, on doit être bien inquiet ; car, au bout du compte, on pourroit mourir pendant la nuit ; & un autre qui lui disoit :

Je fais bien , Monsieur , que , vous autres Huguenots , vous croyez en Dieu. Je l'ai toujours soutenu , je n'en doute pas ; mais en Jésus-Christ ? . . . Quant au Président qui ne comprend pas comment une femme , qui a quelque instruction & quelque usage du monde , ose encore parler des dix Commandemens , & en général de la religion ; il est encore plus plaisant ou plus pitoyable. Il a voulu raisonner ; il dit , comme tant d'autres , que sans la religion nous n'aurions pas moins de morale , & cite quelques Athées honnêtes gens. Répondez-lui que , pour en juger , il faudroit trois ou quatre générations & un peuple entier d'Athées ; car , si j'ai eu un père , une mère , des maîtres Chrétiens ou Déistes , j'aurai contracté des habitudes de penser & d'agir qui ne se perdront pas le reste de ma vie , quelque système que j'adopte , & qui influenceront sur mes enfans sans que je le veuille ou le sache. De sorte que Diderot , s'il étoit honnête homme , pouvoit le devoir à une religion que , de bonne foi , il soutenoit être fausse. Vous n'aviez pas besoin de m'assurer que vous ne disiez jamais rien de mes lettres qui pût avoir le plus petit inconvénient. Les écrirois-je si je n'en étois assurée ? Je suis bien aise que

vous foyez si contente de Cécile. Vous me trouvez extrêmement indulgente , & vous ne savez pas pourquoi ; en vérité , ni moi non plus. Il n'y auroit eu , ce me semble , ni justice ni prudence dans une conduite plus rigoureuse. Comment se garantir d'une chose qu'on ne connoît & n'imagine point , qu'on ne peut ni prévoir , ni craindre ? Y a-t'il quelque loi naturelle ou révélée , humaine ou divine qui dise : la première fois que ton amant te baisera la main , tu n'en feras point émue ? Falloit-il la menacer

Des chaudières bouillantes

Où l'on plonge à jamais les femmes mal-vivantes ?

Falloit-il , en la boudant , en lui montrant de l'éloignement , l'inviter à dire , comme Télémaque , *O Milord ! si maman m'abandonne , il ne me reste plus que vous*. Supposé que quelqu'un fût assez fou pour me dire , oui , il le falloit ; je dirois que , n'ayant ni indignation , ni éloignement dans le cœur , cette conduite , qui ne m'auroit paru ni juste ni prudente , n'auroit pas non plus été possible.



QUATORZIÈME LETTRE.

QUE direz-vous d'une scène qui nous bouleversa hier , ma fille & moi , au point que nous n'avons presque pas ouvert la bouche aujourd'hui , ne voulant pas en parler & ne pouvant parler d'autre chose ? Voilà du moins ce qui me ferme la bouche , & je crois que c'est aussi ce qui la ferme à Cécile. Elle a l'air encore toute effrayée. Pour la première fois de sa vie elle a mal passé la nuit , & je la trouve très-pâle.

Hier , Milord & son parent dînant au château , je n'eus l'après-dîné que mon cousin du régiment de ***. Ma fille le pria de faire une pointe à son crayon. Il prit pour cela un canif ; le bois du crayon se trouva dur , son canif fort tranchant. Il se coupa la main fort avant , & le sang coula avec une telle abondance que j'en fus effrayée. Je courus chercher du taffetas d'Angleterre , un bandage , de l'eau. C'est singulier , dit-il en riant , & ridicule , j'ai mal au cœur. Il étoit assis. Cécile dit qu'il pâlit extrêmement. Je criai de la porte , ma fille , vous avez de l'eau de Cologne. Elle en mouilla vite son mouchoir ; d'une main elle tenoit ce mon-

choir, qui lui cachait le visage de M. de ** ; de l'autre, elle tâchoit d'arrêter le sang avec son tablier. Elle le croyoit presque évanoui, dit-elle, quand elle sentit qu'il la tiroit à lui. Penchée comme elle l'étoit, elle n'auroit pu résister ; mais l'effroi, la surprise lui en ôtèrent la pensée. Elle le crut fou ; elle crut qu'une convulsion lui faisoit faire un mouvement involontaire, ou plutôt elle ne crut rien, tant ses idées furent rapides & confuses. Il lui disoit : chère Cécile ! charmante Cécile ! Au moment où il lui donnoit avec transport un baiser sur le front, ou plutôt dans ses cheveux par la manière dont elle étoit tombée sur lui, je rentre. Il se lève, & l'assied à sa place. Son sang couloit toujours. J'appelle Fanchon, je lui montre mon parent, je lui donne ce que je tenois, & sans dire un seul mot j'emmène ma fille. Plus morte que vive, elle me raconta ce que je viens de vous dire. Mais, maman, disoit-elle, comment n'ai-je pas eu la pensée de me jeter de côté, de détourner sa tête ? J'avois deux mains ; il n'en avoit qu'une. Je n'ai pas fait le moindre effort pour me dégager du bras qui étoit autour de ma taille & qui me tiroit. J'ai toujours continué

à tenir mon tablier autour de la main blessée. Qu'importoit qu'elle saignât un peu plus ! C'est lui qui doit se faire de moi une idée bien étrange ! N'est-il pas affreux de pouvoir perdre le jugement au moment où l'on en auroit le plus de besoin ? Je ne répondois rien. Craignant également de graver dans son imagination d'une manière trop fâcheuse une chose qui lui faisoit tant de peine , & de la lui faire envisager comme un événement commun , ordinaire & auquel il ne falloit point mettre d'importance ; je n'osois parler. Je n'osai même exprimer mon indignation contre M. de ***. Je ne disois rien du tout. Je fis dire à ma porte que Cécile étoit incommodée. Nous passâmes la soirée à lire de l'anglois. Elle entend passablement Robertson. L'histoire de la malheureuse Reine Marie l'attacha un peu ; mais de tems en tems elle disoit : mais , maman , cela n'est-il pas bien étrange ? Etoit-il donc fou ? Quelque chose d'approchant , lui répondois-je ; mais lisez , ma fille , cela vous distrait & moi aussi. — Le voilà. Il ne s'est pas fait annoncer de peur sans doute qu'on ne le renvoyât. Je ne fais comment lui parler , comment le regarder. Je continue d'écrire pour me dispenser de l'un & de l'autre.

Je vois Cécile lui faire une grande révérence. Il est aussi pâle qu'elle , & ne paroît pas avoir mieux dormi. Je ne puis pas écrire plus longtemps. Il ne faut pas laisser ma fille dans l'embarras.

Monsieur de *** s'est approché de moi quand il m'a vu poser la plume. Me bannirez-vous de chez vous , Madame ? m'a-t'il dit. Je ne fais moi-même si j'ai mérité une aussi cruelle punition. Je suis coupable , il est vrai , de l'oubli de moi-même le plus impardonnable , le plus inconcevable ; mais non d'aucun mauvais dessein , d'aucun dessein. Ne savois-je pas que vous alliez rentrer ? J'aime Cécile ; je le dis aujourd'hui comme une excuse , & hier , en entrant chez vous , j'aurois cru ne pouvoir jamais le dire sans crime. J'aime Cécile , & je n'ai pu sentir sa main contre mon visage , ma main dans la sienne , sans perdre pour un instant la raison. Dites à présent , Madame , me bannissez-vous de chez vous ? Mademoiselle , me bannissez-vous , ou me pardonnez-vous généreusement l'une & l'autre ? Si vous ne me pardonnez pas , je quitte Lausanne dès ce soir. Je dirai qu'un de mes amis me prie de venir tenir sa place au régiment. Il me seroit im-

possible de vivre ici si je ne pouvois venir chez vous , ou d'y venir si j'y étois reçu comme vous devez trouver que je le mérite. Je ne répondois pas. Cécile m'a demandé la permission de répondre. J'ai dit que je souscrivois d'avance à tout ce qu'elle diroit. Je vous pardonne , Monsieur , a-t-elle dit , & je prie ma mère de vous pardonner. Au fonds c'est ma faute. J'aurois dû être plus circonspecte , vous donner mon mouchoir & ne le pas tenir , détacher mon tablier après en avoir enveloppé votre main. Je ne savois pas la conséquence de tout cela ; me voici éclairée pour le reste de ma vie. Mais , puisque vous m'avez fait un aveu , je vous en ferai un aussi qui vous sera utile peut-être , & qui vous fera comprendre pourquoi je ne crains pas de continuer à vous voir. J'ai aussi de la préférence pour quelqu'un. Quoi ! s'écria-t-il , vous aimez ! Cécile ne répondit pas. De ma vie je n'ai été aussi émue. Je le croyois , mais le savoir ! savoir qu'elle aime assez pour le dire & de cette manière ! pour sentir que c'est un préservatif , que les autres hommes ne sont point à craindre pour elle ! M. de *** , sur qui je jettai les yeux , me fit pitié dans ce moment , & je lui pardonnai

tout. L'homme que vous aimez, Mademoi-
 selle, lui dit-il d'une voix altérée, fait-il son
 bonheur ? Je me flatte qu'il n'a pas deviné mes
 sentimens, répondit Cécile avec le son de
 voix le plus doux & une expression dans l'ac-
 cent la plus modeste qu'elle ait jamais eue.
 Mais comment cela est-il possible, dit-il ; car,
 vous aimant, il doit étudier vos moindres pa-
 roles, vos moindres actions, & alors ne doit-
 il pas démêler.... Je ne fais pas s'il m'aime,
 interrompit Cécile, il ne me l'a pas dit, & il
 me semble que je le verrois par la raison que
 vous dites. Je voudrois savoir, reprit-il, quel
 est cet homme assez heureux pour vous plaire,
 assez aveugle pour l'ignorer. Et pourquoi vou-
 driez-vous le savoir ? dit Cécile. Il me semble,
 dit-il, que je ne lui voudrois point de mal, &
 cela parce que je ne le crois pas aussi amou-
 reux que moi. Je lui parlerois tant de vous,
 avec tant de passion, qu'il feroit une plus grande
 attention à vous, qu'il vous en apprécierait
 mieux & qu'il mettroit son sort entre vos mains ;
 car je ne puis croire qu'il soit malheureusement
 lié comme moi. J'aurois eu au moins le bonheur
 de vous servir, & je trouverois quelque conso-
 lation à penser qu'un autre ne saura pas être



heureux autant que je le ferois à sa place. Vous êtes généreux & aimable, lui dis-je; je vous pardonne aussi de tout mon cœur. Il pleura & moi aussi. Cécile baissoit la tête & reprit son ouvrage. L'aviez-vous dit à votre mère? lui dit-il. Non, lui dis-je, elle ne me l'avoit pas dit. — Mais vous savez qui c'est. — Oui, je le devine. — Et si vous cessiez de l'aimer, Mademoiselle? Ne le souhaitez pas, lui dis-je, vous êtes trop aimable pour qu'en ce cas-là je pusse ne vous pas bannir. Il me vint du monde, il se sauva. Je dis à Cécile de rester le dos tourné à la fenêtre, & je fis apporter du café que je la priai de me servir, quoiqu'il ne fût guère l'heure d'en prendre. Tout cela l'occupant & la cachant, elle essuya peu de questions sur sa pâleur & sur son indisposition de la veille. Il n'y eut que notre ami l'Anglois à qui rien n'échappa. J'ai rencontré votre parent, me dit-il tout bas. Il m'auroit évité s'il l'avoit pu. Quel air je lui ai trouvé! Dix jours de maladie ne l'auroient pas plus changé qu'il n'a changé depuis avant-hier. Vous me trouvez bien pâle, m'a-t-il dit. Figurez-vous, en me montrant sa main, qu'une piquûre, profonde à la vérité, m'a changé de la sorte. Je lui ai demandé où

il s'étoit fait cette piquûre. Il m'a dit que c'étoit chez vous avec un canif, en taillant un crayon ; qu'il avoit perdu beaucoup de sang & s'étoit trouvé mal. Cela est si ridicule , a-t-il dit, que j'en rougis. En effet il a rougi, & n'en a été le moment d'après que plus pâle. J'ai vu qu'il disoit vrai, mais qu'il ne disoit pas tout. En entrant ici je vous trouve un air d'émotion & d'attendrissement. Mlle. Cécile est pâle & abattue. Permettez moi de vous demander ce qui s'est passé. Parce que vous avez été confident une fois, lui ai-je répondu en souriant, vous voulez toujours l'être ; mais il y a des choses que l'on ne peut dire — & nous avons parlé d'autre chose. On a travaillé, goûté, joué au piquet, au whist, aux échecs comme à l'ordinaire. La partie d'échecs a été fort grave. Le Bernois faisoit jouer Cécile d'après Filidor que j'avois fait chercher, Milord, que cela n'amusoit guère, lui a cédé sa place & demandé à faire un robber au whist. A la fin de la soirée, la voyant travailler, il a dit à Cécile : vous m'avez refusé tout l'hiver, Mademoiselle, une bourse ou un porte-feuille. Il faudra bien pourtant, quand je partirai, que j'emporte un souvenir de vous, & que vous me

permettiez de vous en laisser un de moi. Point du tout, Milord, répondit-elle; si nous devons ne nous jamais revoir, nous ferons fort bien de nous oublier. Vous avez bien de la fermeté, Mademoiselle, dit-il, & vous prononcez *ne nous jamais revoir*, comme si vous ne disiez rien. Je me suis approchée, & j'ai dit : il y a de la fermeté dans son expression ; mais vous, Milord, il y en a eu dans votre pensée, ce qui est bien plus beau. — Moi, Madame ! — Oui, quand vous avez parlé de départ & de souvenir, vous pensiez bien à une éternelle séparation. Cela est clair, a dit Cécile en s'efforçant pour la première fois de sa vie à prendre un air de fierté & de détachement. Au reste, je crois que si le détachement n'étoit que dans l'air, la fierté étoit dans le cœur. Le ton dont il avoit dit *quand je partirai*, l'avoit blessée. Il fut blessé à son tour. N'est-il pas étrange qu'on ne se soucie d'être aimé que quand on croit ne le pas être ; qu'on sente tant la privation, & si peu la jouissance ; qu'on se joue du bien qu'on a, & qu'on l'estime dès qu'on ne l'a plus ; qu'on blesse sans réflexion, & qu'on s'offense & s'afflige de l'effet de la blessure ; qu'on repousse ce qu'on voudroit ensuite retirer

à foi ! Quelle journée ! me dit Cécile dès que nous fûmes seules. M'est-il permis, maman, de vous demander ce qui vous en a le plus frappée. — Ce sont ces mots : *J'ai aussi de la préférence pour quelqu'un*. Je ne me suis donc pas trompée, reprit-elle en m'embrassant ; mais ne craignez rien, maman. Il me semble qu'il n'y a rien à craindre. Je me trouve, comme il dit, de la fermeté, & j'ai une envie si grande de ne pas vous donner de chagrins ! Ce matin vous savez que nous n'avons presque point parlé. Eh bien ! je me suis occupée pendant notre silence de la manière dont il me conviendrait que vous voulussiez vivre pendant quelque tems. Cela fera un peu gênant pour vous, & bien triste pour moi ; mais je fais que vous feriez des choses beaucoup plus difficiles. Comment faudroit-il vivre, Cécile ? — Il me semble qu'il faudroit moins rester chez nous, & que ces trois ou quatre hommes nous trouvaient moins souvent seules. La vie que nous menons est si douce pour moi & si agréable pour eux, vous êtes si aimable, maman, on est trop bien, rien ne gêne, on pense & on dit ce qu'on veut. Il vaudra mieux, au risque de s'ennuyer, aller chercher le monde. Vous

m'ordonnerez d'apprendre à jouer , il ne fera plus question d'échecs ni de dames. On se désaccoutumera un peu les uns des autres. Si on aime , on pourra bien le montrer , & enfin le dire. Si on n'aime pas , cela se verra plus distinctement , & je ne pourrai plus m'y tromper. Je la ferrai dans mes bras. Que vous êtes aimable , que vous êtes raisonnable ! m'écriai-je. Que j'en suis contente & glorieuse de vous ! Oui , ma fille , nous ferons tout ce que vous voudrez. Qu'on ne me reproche jamais ma foiblesse ni mon aveuglement. Seriez-vous ce que vous êtes , si j'avois voulu que ma raison fût votre raison , & qu'au lieu d'avoir une ame à vous , vous n'eussiez que la mienne ? Vous valez mieux que moi. Je vois en vous ce que je croyois presque impossible de réunir , autant de fermeté que de douceur , de discernement que de simplicité , de prudence que de droiture. Puisse cette passion , qui a développé des qualités si rares , ne vous pas faire payer trop cher le bien qu'elle vous a fait ! Puisse-t-elle s'éteindre ou vous rendre heureuse ! Cécile , qui étoit très-fatiguée , me pria de la déshabiller , de l'aider à se coucher & de souper auprès de son lit. Au milieu de
notre

notre souper elle s'endormit profondément. Il est onze heures, elle n'est pas encore levée. Dès ce soir je commencerai à exécuter le plan de Cécile, & je vous dirai dans peu de jours comment il nous réussit.



QUINZIÈME LETTRE.

Nous vivons comme Cécile l'a demandé, & j'admire qu'on nous fasse accueil dans un monde que nous négligeons beaucoup. Nous y sommes une sorte de nouveauté. Cécile qui a pris de la contenance, assez d'aisance dans les manières, de la prévenance, de l'honnêteté, est assurément une nouveauté très-agréable; & ce qui fait plus que tout cela, c'est que nous rendons à la société quatre hommes qu'on n'est pas fâché d'avoir. Les premières fois que Cécile a joué au whist, le Bernois voulut être son maître comme aux échecs, & l'assiduité qu'il a montrée auprès d'elle a un peu écarté le jeune Lord. Les gens ont aussi perdu la pensée qu'il fallût le faire jouer constamment avec Cécile, comme ils l'avoient eue au commencement de l'hiver. Nous avons eu dans un même jour différentes scènes assez singulières, & des momens assez plaisans. Cécile avoit dîné chez une parente malade, & j'étois seule à trois heures quand Milord & son parent entrèrent chez moi. Il faut à présent venir de bien bonne

heure pour avoir l'espérance de vous trouver , dit Milord. Il y a eu , avant ce changement , six semaines bien plus agréables que n'ont été ces derniers huit ou dix jours. Me seroit-il permis de vous demander , Madame , qui de vous , ou de Mademoiselle Cécile , a souhaité qu'on se mît à sortir tous les jours ? C'est ma fille , ai-je répondu. S'ennuyoit-elle ? dit Milord. Je ne le crois pas , ai-je dit. Mais pourquoi donc , a-t-il repris , quitter une façon de vivre si commode & si agréable , pour en prendre une pénible & infipide ? Il me semble. . . . il me semble à moi , a interrompu son parent , que Mademoiselle Cécile peut en avoir eu trois raisons ; c'est-à-dire , une raison entre trois , qui chacune lui feroit honneur. Et quelles trois raisons ? a dit le jeune homme. — D'abord elle peut avoir craint qu'on ne trouvât à redire à la façon de vivre que nous regrettons , & que des femmes fâchées de ne plus voir ces deux Dames parmi elles , & leur enviant les empressements de tous les hommes qu'elles veulent bien souffrir , ne fissent quelque remarque injuste & maligne ; or une femme , & encore plus une jeune fille , ne peut prévenir avec trop de soin les mauvais propos & la disposition qui les fait tenir. Et

votre seconde raison ? voyons , dit Milord , si
 je la trouverai meilleure que la première. — Ma-
 demoiselle Cécile peut avoir inspiré à quel-
 qu'un de ceux qui venoient ici un sentiment au-
 quel elle n'a pas cru qu'il lui convînt de répon-
 dre , & que , par conséquent , elle n'a pas voulu
 encourager. — Et la troisième ? — Il n'est pas
 impossible qu'elle ne se soit sentie elle-même un
 commencement de préférence auquel elle n'a
 par voulu se livrer. Les hommes vous remer-
 cieront de la première & de la dernière con-
 jecture , a dit Milord. C'est dommage qu'elles
 soient si gratuites , & que nous ayons si peu de
 raisons de croire que nous attirions de l'envie
 sur ces Dames , ou que nous donnions de l'a-
 mour. Mais Milord , a dit en souriant son parent ,
 puisque vous voulez qu'on soit si modeste pour
 vous aussi bien que pour soi , permettez-moi de
 vous dire qu'il vient deux hommes ici qui sont
 plus aimables que nous. Voici Mlle. Cécile ,
 a dit Milord : je pense que vous ne seriez pas
 bien aise que je lui rendisse compte de vos con-
 jectures quelque'honorables que vous les trou-
 viez ? Comme vous voudrez , lui a t-on répondu.
 Cécile étoit entrée. Le plaisir a brillé dans ses
 yeux. Voulons-nous faire encore une pauvre

partie d'échecs sans que personne s'en mêle ? a dit Milord. Je le voudrois , a répondu Cécile , mais cela n'est pas possible. Dans un quart-d'heure il faut que j'aie me coëffer & m'habiller pour l'assemblée de Mad. de *** (c'étoit la femme de notre parent, chez qui nous avions été invitées) & j'aime mieux causer un moment que de jouer une demi-partie d'échecs. En effet elle s'est mise à causer avec nous d'un air si tranquille , si réfléchi , si serein , que je ne l'avois jamais trouvée aussi aimable. Les deux Anglois sont restés pendant qu'elle faisoit sa toilette. Elle est revenue simplement & agréablement vêtue ; nous l'avons tous un peu admirée , & nous sommes sortis. A la porte de la maison où nous allions , le parent de Milord a dit qu'il ne falloit pas entrer avec nous , & a voulu faire encore une visite. Enviera-t-on aussi à ces Dames , a dit Milord , le bonheur d'avoir été accompagnées par nous ? Non , a dit son parent , mais on pourroit envier le nôtre ; & je ne voudrois faire de la peine à personne. Nous sommes entrées , ma fille & moi. L'assemblée étoit nombreuse , Madame de *** avoit mis beaucoup de soin à une parure qui devoit avoir l'air négligé. Son mari n'est pas resté long-tems

dans le salon; de sorte qu'il n'y étoit plus quand on a présenté deux jeunes François, dont l'un avoit l'air fort éveillé, l'autre fort taciturne. Je n'ai fait qu'entrevoir le premier; il étoit par-tout. L'autre est resté immobile à la place que le hasard lui avoit d'abord donnée. Nos Anglois sont venus. Ils ont demandé à Madame de *** où étoit son mari. Demandez à Mademoiselle, a-t-elle répondu d'un ton de plaisanterie, en montrant ma fille: il n'a parlé qu'à elle; & content d'avoir eu ce bonheur, il s'en est allé aussi-tôt. Les Anglois se sont donc approchés de Cécile: elle a dit, sans se déconcerter, que son cousin s'étant plaint d'un grand mal de tête, il avoit proposé au Général d'A. de faire une partie de piquet dans un cabinet éloigné du bruit. Là-dessus j'ai laissé Cécile sur sa bonne foi, & suis allée trouver mon cousin, à qui j'ai demandé s'il avoit aussi mal à la tête que le prétendoit Cécile, ou s'il avoit trouvé sa situation dans le salon trop embarrassante. Seriez-vous assez barbare pour me plaisanter? a-t-il; (il faut vous dire en passant que le digne Général d'A. est un peu sourd) mais n'importe, je vous ferai ma confession. J'avois mal à la tête,

ma fanté ne s'est pas remise de cette piquûre (il montrait sa main) cela ne m'auroit pourtant pas obligé à me retirer, mais j'ai senti que je serois très-embarrassé ; & puis, j'ai toujours trouvé qu'un homme avoit mauvaise grace chez lui dans une assemblée nombreuse, & j'ai eu la coquetterie, de ne pas vouloir que vous me vissiez promener sottement ma figure de femme en femme, de table en table. Ces sortes d'assemblées étant au contraire le triomphe des maîtresses de maison, j'ai voulu laisser jouir Madame de *** de ses avantages, & ne pas courir le risque de gâter son plaisir en lui donnant de l'humeur. Je plaisantois de tout ce raffinement, quand l'un des François est venu mettre sa tête dans le cabinet. Ouvrant tout-à-fait la porte dès qu'il m'a aperçue : je parierois, Madame, a-t-il dit en me saluant, que vous êtes la sœur, la tante, ou la mère d'une jolie personne que je viens de voir là-dedans. Laquelle ? ai-je dit. Ah ! vous le savez bien, Madame, m'a-t-il répondu. J'ai dit : eh bien ! je suis sa mère ; mais à quoi l'avez-vous deviné ? Ce n'est pas à ses traits, m'a-t-il dit, c'est à sa contenance, & à sa physionomie : mais comment pouvez-vous la laisser

en butte aux fureurs vengeresses de la maîtresse du logis ? Je l'ai suppliée de ne pas boire une tasse de thé qu'elle lui donnoit , & de dire qu'elle y avoit vu tomber une araignée ; mais Mademoiselle votre fille a haussé les épaules & a bu. Elle est courageuse , ou bien elle croit à la vertu comme Alexandre ; mais moi je crois à la jalousie de Madame de ***. Certainement elle lui a enlevé son mari ou son amant ; mais je pense que c'est son mari , car la Dame a l'air plus vaine que tendre. Je voudrois bien le voir. Je suis sûr qu'il est très-aimable & très-amoureux. D'ailleurs j'ai ouï dire ici & dans la ville où son régiment est en garnison , qu'il étoit le plus aimable comme le plus brave cavalier du monde. Mais , Madame , ce n'est pas la seule situation intéressante que Mademoiselle votre fille donne lieu aux spectateurs de considérer. Elle a auprès d'elle deux Bernois , un Allemand & un Lord Anglois , qui est le seul à qui elle ne dise pas grand'chose. Il a l'air d'en être contenté. Il n'est guère fin à mon avis. Il me semble qu'à sa place j'en serois flatté. Cette distinction en vaut bien une autre. Vos tableaux me paroissent être d'imagination , lui ai-je dit en souriant ; mais j'étois au fonds très-peinée.

Allons voir tout cela. J'ai fermé la porte du cabinet après en être sortie. Savez-vous bien, Monsieur, ai je dit, que vous avez parlé devant le maître de la maison ? celui qui joue — Quoi, lui ! Je suis au désespoir. Je ne le croyois pas si jeune ; & r'ouvrant aussi-tôt la porte & me ramenant à la partie de piquet, que faut-il, Monsieur, a-t-il dit à mon parent, que fasse un jeune écervelé vis-à-vis d'un galant homme qui a bien voulu faire semblant de ne pas entendre les sottises qui lui sont échappées ? Ce que vous faites, Monsieur, a dit M. de *** en se levant. Et serrant de bonne grace la main que lui présentait le jeune étranger, il a avancé une chaise, & nous a priés de nous asseoir. Ensuite il a demandé des nouvelles de plusieurs Officiers de son régiment & d'autres personnes que le jeune homme avoit vues après lui. A mon tour, je l'ai questionné. Il est parent de votre mari ; il vous a vue & votre fille, mais seulement en passant ; de sorte que je n'ai pu en tirer grand'chose sur cet intéressant sujet. Il est plus proche parent de l'Evêque de B. que nous avons vu ici encore Abbé de Th. & il a un peu de sa fine & vive physionomie. Je lui ai demandé ce qu'étoit son frère. Officier d'artil-

lerie , m'a-t-il dit , rempli de talens & d'application ; mais aussi il n'est que cela. Et vous ? lui ai-je dit. — Un étourdi , un espiègle , & je ne suis aussi que cela. J'avois cru que cette profession me suffiroit jusqu'à vingt ans ; mais , quoique je n'en aie que dix-sept , j'ai envie d'abdiquer tout de suite. Encore seroit-ce trop tard d'un jour. — Et laquelle prendrez-vous à la place ? Je m'étois toujours promis , m'a-t-il répondu , d'être un héros en cessant d'être un fou. A vingt ans je veux être un héros. J'ai envie d'employer ces trois ans d'intervalle à me préparer à ce métier , mieux que je n'aurois pu faire si je n'avois quitté l'autre dès-à-présent. Je vous remercie , lui ai-je dit , & suis très-contente de vous & de vos réponses. Allons voir ce que fait ma fille. Je prie l'apprenti Héros de penser que la loyauté , la prudence , la discrétion envers les Dames faisoient partie de la profession de ses devanciers les plus célèbres , ceux dont les Troubadours de son pays chantoient les amours & les exploits. Je le prie de ne pas dire un mot de ma fille qui ne soit digne du preux Chevalier le plus discret. Je vous le promets ; non pas en plaisantant , mais tout de bon , m'a-t-il dit. Je ne saurois me

taire trop scrupuleusement après l'extravagance avec laquelle j'ai parlé. Nous étions alors dans le fallon. Ma fille jouoit au whist avec des enfans, Princes à la vérité, mais qui n'en étoient pas moins les petits ours les plus mal léchés du monde. Voyez, m'a dit le François, le Lord Anglois & le beau Bernois ont été placés à l'autre extrémité de la chambre. Point de remarques, lui ai-je dit. M'est-il donc permis, de vous montrer mon frère qui, assis à la même place où nous l'avons laissé, bombarde & canonne encore la même ville ; Gibraltar, par exemple ? cette table est la forteresse ; ou bien c'est Mastricht qu'il s'agit de défendre. Ce babil n'auroit jamais fini, si je n'eusse prié qu'on me fit jouer. Je finissois ma partie quand mon cousin est rentré dans le fallon. Il s'est approché de moi. Faut-il, m'a-t-il dit, que ce petit étourdi ait vu en un instant ce que je n'ai su voir malgré toute mon application ! Faut-il qu'il soit venu me tirer d'une incertitude dont à présent je connois tout le prix ! Il s'assit tristement à mes côtés, n'osant s'approcher de ma fille, ne pouvant se résoudre à s'approcher de sa femme ni de Milord. Je vous laisse croire, lui dis-je ; vous porteriez

vos soupçons sur quelqu'autre , & ils seroient peut-être encore plus fâcheux ; car cet enfant ne me paroît pas d'une figure ui d'un esprit bien distingués. Demandez-vous pourtant s'il est bien raisonnable d'ajouter tant de foi aux observations qu'a pu faire en un demi-quart d'heure un jeune étourdi. Cet étourdi , m'a-t-il répondu , n'a-t-il pas deviné ma femme ? Nous nous retirâmes ; je laissai mon cousin plongé dans la tristesse. Les Anglois nous ramenèrent , & Milord me pria si instamment de permettre qu'on portât leur souper chez moi , que je ne pus le refuser. Ils me racontèrent tous les mots piquans , les regards malveillans de notre parente. C'étoit l'explication de cette tasse de thé que le François ne vouloit pas que ma fille bût. On parla de la partie qu'on lui avoit fait faire. A tout cela Cécile ne disoit pas un mot ; & me tirant à part , ne nous plaignons pas , maman , me dit-elle , & ne nous moquons pas : à sa place j'en ferois peut-être tout autant. Non pas , lui dis-je , comme elle par amour-propre. Le souper fut gai. Le petit Lord me parut fort aise de n'avoir point de Bernois , point de François , point de concurrens autour de lui. En s'en allant

il me dit que cette fois-ci il adopteroit les ménagemens de son cousin , & ne diroit mot du soupé de peur de se faire porter envie. Je ne lui aurois pas demandé le secret , mais je ne suis pas fâchée que de lui-même il le garde. Mon cousin me fait tout de bon pitié. Les François repartent demain. Ils ont fait grande sensation ici ; mais , en admirant l'application & les talens de l'aîné , on regrettoit qu'il ne parlât pas un peu plus , qu'il ne fût pas comme un autre ; & , en admirant la vivacité d'esprit & la gentillesse du cadet , on auroit voulu qu'il parlât moins , qu'il fût circonspect & modeste , sans penser qu'il n'y auroit alors plus rien à admirer non plus qu'à critiquer chez aucun des deux. On ne voit point assez que , chez nous autres humains , le revers de la médaille est de son essence aussi bien que le beau côté. Changez quelque chose , vous changez tout. Dans l'équilibre des facultés vous trouverez la médiocrité comme la sagesse. Adieu. Je vous enverrai , par les parens de votre mari , la filhouette de ma fille.



SEIZIÈME LETTRE.

JE vais vite copier une lettre du Bernois que mon cousin vient de m'envoyer.

SA

« Ta parente Cécile de ***, est la première femme que j'aie jamais désiré d'appeler mienne. Elle & sa mère sont les premières femmes avec qui j'aie pu croire que je serois heureux de passer ma vie. Dis-moi, mon cher ami, toi qui les connois, si je me suis trompé dans le jugement parfaitement avantageux que j'ai porté d'elles ? Dis-moi encore, (car c'est une seconde question) dis, sans te croire obligé de détailler tes motifs, si tu me conseilles de m'attacher à Cécile & de la demander à sa mère ? »

Plus bas mon cousin a écrit : « A ta première question je réponds sans hésiter, *oui*, & cependant je réponds *non* à la seconde. Si ce qui me fait dire *non*, vient à changer, ou si mon opinion à cet égard change, je t'en avertirai tout de suite ».

Il a écrit dans l'enveloppe : « Faites-moi la grace, Madame, de me faire savoir si vous

» & Mlle. Cécile approuvez ma réponse.
 » Supposé que vous ne l'approuviez pas, je
 » garderai ceci, & ferai la réponse que vous
 » me dicterez ».

Cécile est sortie, je l'attends pour répondre.

Elle approuve la réponse. Je lui ai dit : pensez-y bien, ma chère enfant ? J'y pense bien, m'a-t-elle répondu. Ne te fâche pas de ma question, lui ai-je dit. Trouves-tu ton Anglois plus aimable ? Elle m'a dit que non. Le crois-tu plus honnête, plus tendre, plus doux ? — Non. — Le trouves-tu d'une plus belle figure ? — Non. — Tu vivrois, du moins en été, dans le pays de Vaud. Aimerois-tu mieux vivre dans un pays inconnu ? — J'aimerois cent fois mieux vivre ici, & j'aimerois mieux vivre à Berne qu'à Londres. — Te seroit-il indifférent d'entrer dans une famille où l'on ne te verroit pas avec plaisir ? — Non, cela me paroîtroit très-fâcheux. *S'il est des nœuds secrets, s'il est des sympathies*, en est-il ici, ma chère enfant ? — Non, maman. Je ne l'occupe tout au plus que quand il me voit, & je ne pense pas qu'il me préfère à son cheval, à ses boîtes neuves, ni à son fouet anglois. Elle sourioit tristement, & deux larmes brilloient dans ses

yeux. Ne vous paroît-il pas possible, ma fille; d'oublier un pareil amant ? lui ai-je dit. — Cela me paroît possible ; mais je ne fais si cela arrivera. — Est-il bien sûr que tu te consolasses de rester fi'le ? — Cela n'est pas bien sûr, c'est encore une de ces choses dont il me semble qu'on ne peut juger d'avance. — Et cependant la réponse ? — La réponse est bonne, maman, & je vous prie d'écrire à mon cousin de l'envoyer. E. ris toi-même, ai-je dit. Elle a fait une enveloppe à la lettre & a écrit en dedans : « La réponse est bonne, Monsieur, & je vous en remercie. Cécile » de *** ».

La lettre envoyée, ma fille m'a donné mon ouvrage & a pris le sien. Vous m'avez demandé, maman, m'a-t-elle dit, si je me consolerois de ne pas me marier. Il me semble que ce seroit selon le genre de vie que je pourrois mener. J'ai pensé déjà plusieurs fois que si je n'avois rien à faire que d'être une Demoiselle au milieu de gens qui auroient des maris, des amans, des femmes, des maîtresses, des enfans, je pourrois trouver cela bien triste, & convoiter quelquefois, comme vous disiez l'autre jour, le mari ou l'amant de mon prochain ;
mais

mais si vous trouviez bon que nous allassions en Hollande ou en Angleterre tenir une boutique, ou établir une pension, je crois qu'étant toujours avec vous & occupée, & n'ayant pas le tems d'aller dans le monde ni de lire des romans, je ne convoiterois & ne regretterois rien, & que ma vie pourroit être très-douce. Ce qui manqueroit à la réalité, je l'aurois en espérance. Je me flatteroie de devenir assez riche pour acheter une maison entourée d'un champ, d'un verger, d'un jardin, entre Lausanne & Rolle, ou bien entre Vevey & Villeneuve, & d'y passer avec vous le reste de ma vie. Cela seroit bon, lui ai-je dit, si nous étions sœurs jumelles; mais, Cécile, je vous remercie; votre projet me plaît & me touche. S'il étoit encore plus raisonnable il me toucheroit moins. On meurt à tout âge, a-t-elle dit, & peut-être aurez-vous l'ennui de me survivre. Oui, lui ai-je répondu; mais il est un âge où l'on ne peut plus vivre, & cet âge viendra dix-neuf ans plutôt pour moi que pour vous. Nos paroles ont fini-là, mais non pas nos pensées. Six heures ont sonné, & nous sommes sorties, car nous ne passons plus de soirées à la maison, à moins que nous n'ayons véritablement du

monde; c'est-à-dire , des femmes aussi bien que des hommes. Jamais je n'étois moins sortie de chez moi que pendant le mois passé , & jamais je ne suis tant sortie que ce mois-ci. La retraite étoit une affaire de hasard & de penchant ; la dissipation est une tâche assez pénible. Si je n'étois pas la moitié du tems très-inquiette dans le monde , je m'y ennuirois mortellement. Les intervalles d'inquiétude sont remplis par l'ennui. Quelquefois je me repose & me remonte en faisant un tour de promenade avec ma fille , ou bien comme aujourd'hui en m'asseyant seule vis-à-vis d'une fenêtre ouverte qui donne sur le lac. Je vous remercie montagnes , neige , soleil de tout le plaisir que vous me faites. Je vous remercie Auteur de tout ce que je vois , d'avoir voulu que ces choses fussent si agréables à voir. Elles ont un autre but que de me plaire. Des loix auxquelles tient la conservation de l'Univers font tomber cette neige , & luire ce soleil. En la fondant , il produira des torrens , des cascades , & il colorera ces cascades comme un arc-en-ciel. Ces choses sont les mêmes là où il n'y a point d'yeux pour les voir ; mais en même tems qu'elles sont nécessaires , elles sont belles. Leur variété aussi est

nécessaire ; mais elle n'en est pas moins agréable , & n'en prolonge pas moins mon plaisir.
Beautés frappantes & aimables de la nature !
tous les jours mes yeux vous admirent , tous
les jours vous vous faites sentir à mon cœur !



DIX-SEPTIÈME LETTRE.

MA chère amie, vous m'avez fait encore plus de plaisir que vous ne croyez, en me disant que la filhouette de Cécile vous plaisoit si fort, & que les récits du Chevalier de *** vous avoient donné tant d'envie de voir la fille & de revoir la mère. Eh bien ! il ne tient qu'à vous de les voir. Ma fille perd sa gaieté dans la contrainte qu'elle s'impose. Si cela duroit plus long-tems, je craindrois qu'elle ne perdît sa fraîcheur, peut-être sa santé. Depuis quelques jours je méditois sur les moyens de prévenir un malheur qu'il m'est affreux de craindre, & qu'il me feroit impossible de supporter. On ne me félicitoit plus sur sa bonne grace, on ne me louoit plus sur son éducation, sans me donner une envie de pleurer que je ne surmontois pas toujours ; & tout le tems que j'étois seule, je le passois à imaginer un moyen de distraire ma fille, de lui rendre le bonheur, de lui conserver la santé & la vie, car mes craintes n'avoient point de bornes. Je ne trouvois rien qui

me fatist. Il est de trop bonne heure pour aller à la campagne. Si j'en avois loué une dans cette saison, & que j'y fusse allée, quels propos n'aurois-je pas fait tenir ! Et même plus tard si je l'avois prise près de Lausanne, outre que cela auroit été bien cher, cela n'auroit pas assez changé la scène ; & plus loin, dans nos montagnes ou dans la vallée du lac de Joux, ma fille n'étant plus sous les yeux du public auroit été exposée aux conjectures les plus injustes & les plus affligeantes. Votre lettre est venue. Toute incertitude a cessé. J'ai dit mon dessein à ma fille. Elle accepte courageusement. Nous irons donc vous voir, à moins que vous ne nous le défendiez ; mais je suis si persuadée que vous ne nous le défendrez pas, que je vais annoncer notre départ, & louer ma maison à des étrangers qui en cherchent une. Le régiment de *** est dans votre voisinage. Je ne saurois en être fâchée pour mon cousin, parce que lui-même en fera très-aise, & j'en suis bien aise à cause du Bernois. Si le jeune Lord nous laisse partir sans rien dire ; si du moins après notre départ, sentant ce qu'il a perdu, il ne court pas sur nos pas, ne m'écrit point, ne demande point à ses parens la per-

mission de leur donner Cécile pour belle fille ,
je me flatte que Cécile oubliera un enfant si
peu digne de sa tendresse , & qu'elle rendra
justice à un homme qui lui est supérieur à tous
égards.



E R R A T A

Pour la première Partie.

PAGE 5, ligne 18, qu'elle craigne le blâme sans desirer la louange ? *lisez* : on veut qu'elle craigne le blâme sans desirer la louange.

Page 6, ligne 15 ; une fille peu sensible & peu réfléchissante *que* se laisse marier ; *lisez* : se laisse, &c.

Page 17, lig. 12 ; *souveain* ; lisez *souverain*.

Page 18, ligne 15 ; & *de leurs enfans* ; lisez : *de leurs enfans*.

Page 20, ligne 15 ; *annoblissement* ; lisez : *ennoblissement*.

Page 23, ligne 3 ; *tenir la compagnie* ; lisez : *tenir compagnie*.

Page 31, ligne 23 ; *remonter de même* ; lisez : *remonter même*.

Page 32, ligne 16 ; j'ai du foible pour *son* sexe ; *lisez* : pour *mon* sexe.

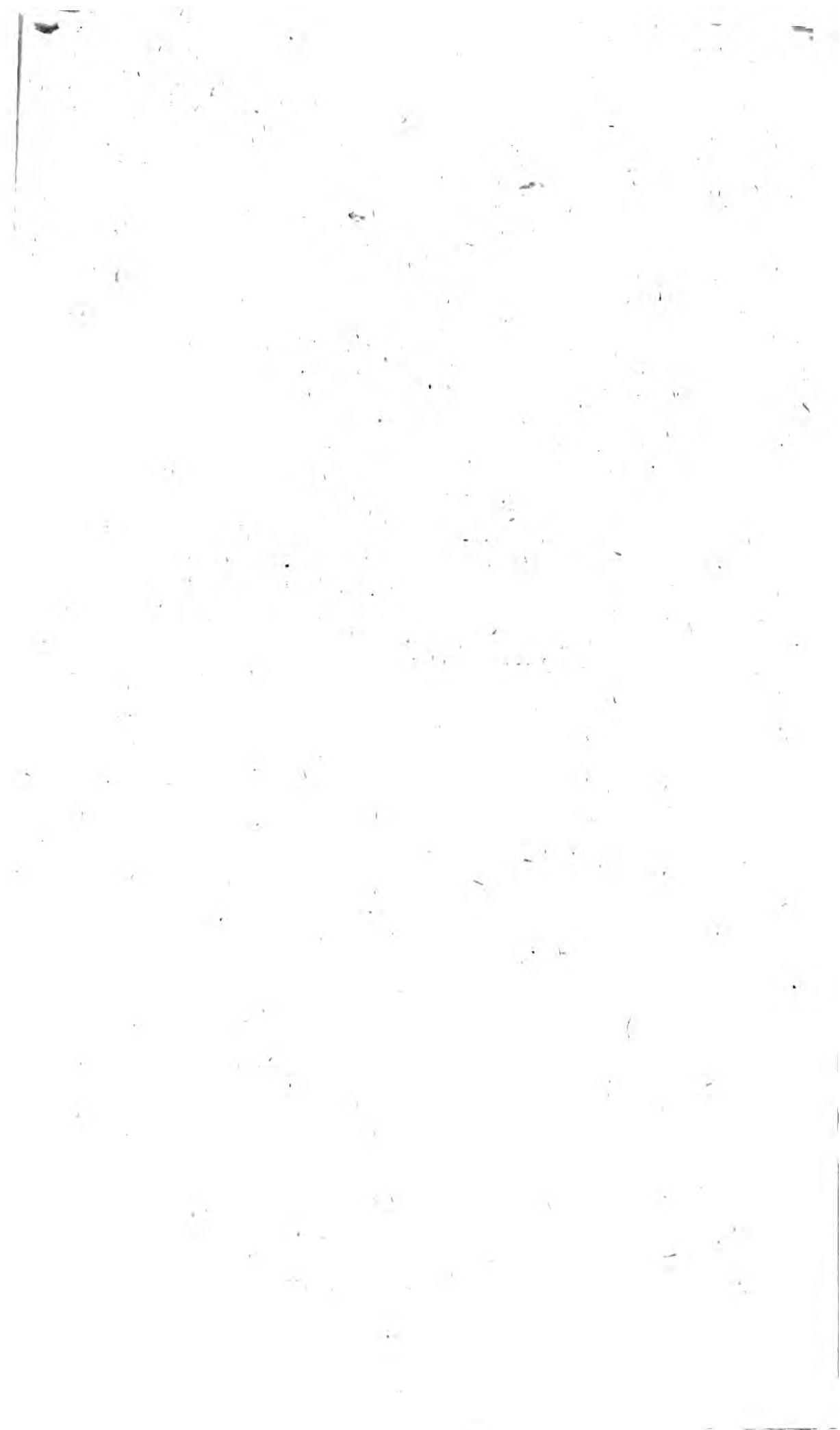
Page 34, ligne 14 ; après machinalement, mettre un (.) au lieu d'une virgule.

Page 38, ligne 11, *l'a prié* ; lisez : *priée*.

Page 62, ligne 9 ; après *qu'elle soit chère*
à tous, faites un renvoi, & mettez en note :
à Lausanne il y a des quartiers où le beau
monde ne se loge pas.

Page 98, ligne 3 ; *négligeons* ; lisez : *né-
gligions*.

L E T T R E S
É C R I T E S
D E L A U S A N N E.
SECONDE PARTIE.



CALISTE
O U
S U I T E
D E S L E T T R E S
ÉCRITES DE LAUSANNE.
SECONDE PARTIE.



A G È N E V E ,
Et se trouve
A P A R I S ,
Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des
Augustins , à l'Immortalité.

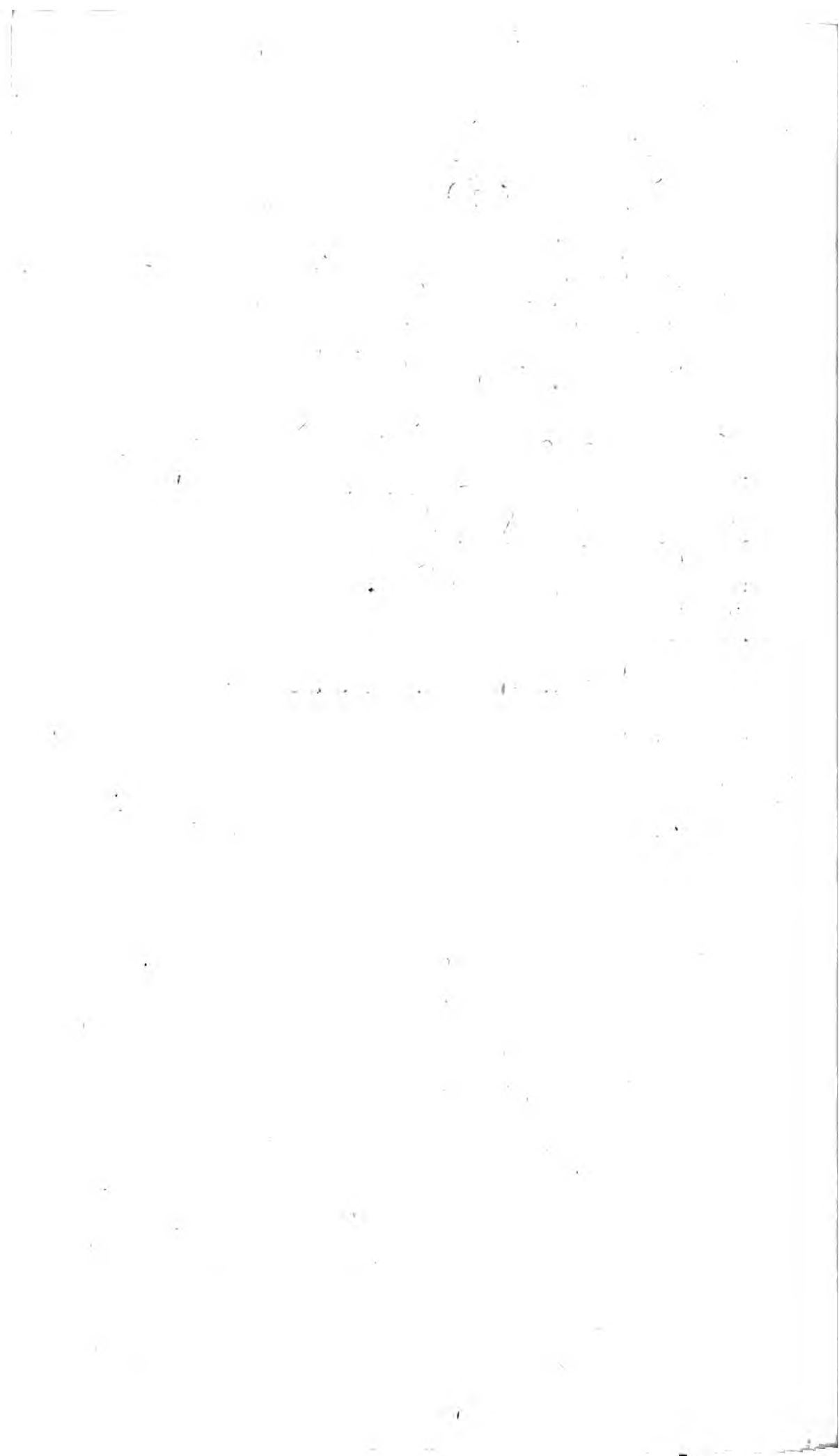
1 7 8 8 .



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

SUPPOSÉ que cette seconde Partie soit aussi bien accueillie du Public que l'a été la première , nous tâcherons de nous procurer quelques-unes des lettres que les personnes que nous lui avons fait connoître ont dû s'écrire depuis.





CALISTE,
OU
CONTINUATION
DES LETTRES
ÉCRITES DE LAUSANNE.

DIX-HUITIEME LETTRE.

Nous attendons votre réponse dans une jolie maison à trois quarts de lieues de Lausanne, que l'on m'a prêtée. Les étrangers qui demandoient à louer la mienne, & qui l'ont louée, étoient pressés d'y entrer. J'y ai laissé tous mes meubles; de sorte que nous n'avons eu ni fatigue ni embarras. Il seroit possible que la neige ne se fondant pas, ou se fondant tout-à-coup, nous ne pussions partir aussi-tôt.

A iij

que nous le voudrions. A présent cela m'est assez égal; mais au moment où nous quittâmes Lausanne j'aurois voulu avoir plus loin à aller, & des objets plus nouveaux à présenter aux yeux & à l'imagination de ma fille : quelque tendresse qu'on ait pour une mère, il me sembloit que se trouver toute seule avec elle au mois de Mars, pouvoit paroître un peu triste. C'eût été la première fois que j'aurois vu Cécile s'ennuyer avec moi, & désirer que notre tête à tête fût interrompu. Je vous avoue que, redoutant cette mortification, j'avois fait tout ce que j'avois pu pour me l'épargner. Un porte-feuille d'estampes que m'avoit prêté M. d'Ey * * ; les Mille & une Nuits, Gilblas, les Contes d'Hamilton & Zadig avoient pris les devans avec un piano-forté & une provision d'ouvrage. D'autres choses qui n'étoient pas dues à mes soins ont plus fait que mes soins. Mylord, son parent, un malheureux chien, un pauvre nègre..... Mais, je veux reprendre toute notre histoire de plus haut.

Après vous avoir écrit, je me disposai à aller dans une maison où je devois trouver tout le beau monde de Lausanne. Je conseillai à Cécile de n'y venir qu'une demi-heure après moi,

quand j'aurois offert ma maison & annoncé notre départ ; mais elle me dit qu'elle étoit intéressée à voir l'impression que je ferois. Vous la verrez , lui dis-je ; il n'y aura que la première surprise & les premières questions que mon arrangement vous épargnera. Non maman , dit-elle , laissez-moi voir l'impression toute entière ; que j'en aye tout le plaisir ou tout le chagrin. A vos côtés , appuyée contre votre chaise , touchant votre bras , ou seulement votre robe , je me sentirai forte de la plus puissante , comme de la plus aimable protection. Vous savez bien maman combien vous m'aimez , mais non pas combien je vous aime , & que vous ayant , vous , je pourrois supporter de tout perdre , & renoncer à tout. Allons maman , vous êtes trop poltronne , & vous me croyez bien plus foible que je ne suis. Est-il besoin , mon amie , de vous dire que j'embrassai Cécile , que je pleurai , que je la ferrai contre mon sein ; qu'en marchant dans la rue , je m'appuyai sur son bras , avec encore plus de plaisir & de tendresse qu'à l'ordinaire ; qu'en entrant dans la salle j'eus soin avant tout qu'une chaise fut placée pour elle , un peu derrière la mienne. Ah ! sans doute ,

vous imaginez, vous voyez tout cela ; mais, voyez-vous aussi mon pauvre cousin, & son ami l'anglois, venir à nous d'un air inquiet, cherchant dans nos yeux l'explication de je ne fais quoi qu'ils y voyent de nouveau & d'étrange. Mon cousin, sur-tout, me regardoit, regardoit Cécile, sembloit désirer & craindre à la fois que je ne parlasse ; & l'autre qui voyoit cette agitation, partageoit son intérêt entre lui & nous, & tantôt passoit machinalement le bras autour de M*** ; tantôt mettoit la main sur son épaule, comme pour lui dire je deviens véritablement votre ami ; si on vous apprend quelque chose de fâcheux, vous trouverez un ami dans un étranger chez qui vous n'avez vu jusqu'ici que de la sympathie, un certain rapport de caractère ou de circonstance. Moi, qui n'avois songé tout le jour à votre lettre & à ma réponse, que relativement à ma fille, qui n'avois songé qu'à elle & à ses impressions, je fus si touchée de ce que je voyois de la passion de l'un de ces hommes, de la tendre compassion de l'autre, du sentiment & de l'habitude qui s'étoient établis entr'eux & nous, & de l'espèce d'adieu qu'il falloit leur dire, que je me mis à pleurer.

Jugez si cela les rassura , & si ma fille fut surprise.

Notre silence n'étoit plus supportable ; l'inquiétude augmentoit ; mon parent pâlissoit , Cécile pressoit mon bras & me disoit tout bas : mais maman , qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? Je suis folle , leur dis-je enfin. De quoi s'agit-il ? d'un voyage qui ne nous mène pas hors du monde , pas même au bout du monde. Le Languedoc n'est pas bien loin. Vous , monsieur , vous voyagez , je puis espérer de vous revoir ; & vous , mon cousin , vous allez du même côté que moi. Nous avons envie d'aller voir une parente fort aimable , & qui m'est fort chère. Cette parente a aussi envie de nous voir ; rien ne s'y oppose , & je suis résolue à partir bientôt. Allez mon cousin , dire à monsieur & madame *** que ma maison est à louer pour six mois.

Il le leur dit. L'anglois s'affit. Les tuteurs de ma fille , & leurs femmes , accoururent : Mylord nous voyant occupées à leur répondre , s'appuya contre la cheminée , regardant de loin. Le Bernois vint nous témoigner sa joie de ce qu'il passeroit l'été plus à portée de nous qu'il ne l'auroit cru ; ensuite , vinrent les

étrangers qui louèrent sur le champ ma maison. Il ne restoit que l'embarras de nous loger en attendant votre réponse. On nous offrit un logement dans une maison de campagne que des Anglois ont quitté en automne. J'acceptai avec empressement; de sorte que tout fut arrangé, & devint public en un quart-d'heure; mais la surprise, les questions, les exclamations durèrent toute la soirée. Les plus intéressés à notre départ en parlèrent le moins. Mylord se contenta de s'informer de la distance de l'habitation qu'on nous donnoit, & nous assura que de long-tems la route de Lyon ne seroit praticable pour des femmes: il demanda ensuite à son parent, si au lieu de commencer par Berne, Basle, Strasbourg Nancy, Metz, Paris, ils ne pourroient pas commencer leur tour de France par Lyon, Marseille & Toulouse. Vous seroit-il plus aisé alors, lui dit-on, de quitter Toulouse qu'à présent de n'y pas aller? Je ne sai, dit Mylord plus foiblement & d'un air moins signifant que je n'aurois voulu. Après avoir été six semaines à Paris, lui dit son parent, vous irez où vous voudrez.

Cécile me pria de l'associer à mon jeu,

disant qu'elle avoit son voyage dans la tête, de manière qu'elle ne joueroit rien qui vaille. Après le jeu je demandai à M. d'Ey** qu'il nous prêtât des estampes & des livres; mon parent m'offrit son piano-forté; je l'acceptai; sa femme n'est pas musicienne. Le Bernois, qui a ici son carrosse & ses chevaux, me pria de les prendre pour me conduire à la campagne, & de permettre que son cocher pût savoir tous les matins, d'une laitière qui vient en ville, si je voulois me servir de lui pendant la journée. Ce fera moi, dit Mylord, qui toutes les fois qu'il fera un temps passable, irai demander les ordres de ces dames & qui vous les porterai. Cela est juste, dit son parent: de pauvres étrangers n'ont à offrir que leur zèle. Le Bernois nous dit ensuite qu'il n'auroit pas long-temps le plaisir de nous être bon à quelque chose, puisqu'il alloit à Berne pour tâcher de se faire élire du Deux-cent, ayant obtenu pour cela une prolongation de semestre. Comme son père est mort, & qu'il n'a point d'oncle qui soit Conseiller, on lui demanda s'il épouserait une fille à Baretly. Le Deux-cent est le Conseil Souverain de Berne; le Baretly est le chapeau avec lequel on va

en Deux-cent , & on appelle fille à Baretly celle dont le père peut donner une place dans le Deux-cent à l'homme qu'elle épouse. Non assurément , dit-il , je n'ai pas un cœur à donner en échange d'un Baretly , & je ne voudrois pas recevoir sans donner. On parla des élections. On s'étonna que M. de *** eût déjà vingt-neuf ans. Il en a trente. Le Baillif parla du Sénat & des Sénateurs de Berne. Sénat, Sénateurs , mon oncle ! s'écria le neveu ; mais pourquoi non ? On m'a dit que les Bourguemaîtres d'Amsterdam étoient quelquefois appelés consuls par leurs cliens & par eux-mêmes. Et vous mon cher oncle ne seriez-vous point le pro-consul d'Asie , résidant à Athènes ? Mon neveu , mon neveu , dit la Baillive , qui a de l'esprit , avec ces plaisanteries-là il vous faudroit épouser deux ou trois Baretly pour être sûr de votre élection. Madame de ** , la femme de mon parent , voyant tout le monde autour de nous , s'approcha à la fin , & s'adressant à son mari : & vous Monsieur , puisque ces dames partent , vous pourrez enfin vous résoudre à partir ; vous cesserez d'avoir tous les jours des lettres à écrire , des prétextes à imaginer. Il y a huit

jours , a-t-elle ajouté , en affectant de rire , que ses malles sont attachées sur sa voiture. Tout le monde se taisoit. Mais tout de bon , Monsieur , reprit-elle , quand partirez-vous ? Demain , Madame , ou ce soir , dit-il en pâ-
lissant , & courant vers la porte , après avoir serré la main à son ami , il sortit de la salle & de la maison. En effet , il partit cette nuit même , éclairé par la lune & la neige.

Le lendemain , qui étoit lundi , & le surlendemain je fus en affaire , & ne voulus voir personne ; & mercredi dernier à midi nous étions en carosse , Cécile , Fanchon , Philax & moi sur le chemin de Renens. On avoit bien donné l'ordre d'ouvrir notre appartement , de faire du feu dans la salle à manger , & nous comptions faire notre dîner d'une soupe au lait & de quelques œufs. Mais en approchant de la maison , nous fûmes surprises de voir du mouvement , un air de vie , toutes les fenêtres ouvertes , de grands feux dans toutes les chambres qui le dispuoient au soleil pour sécher & réchauffer l'air & les meubles. Arrivées à la porte , Mylord & son parent nous aidèrent à descendre de carosse , & portèrent dans la maison les boîtes & les paquets. La

table étoit mise , le piano-forté accordé , un air favori ouvert sur le pupitre ; un couffin pour le chien auprès du feu , des fleurs dans des vases sur la cheminée : rien ne pouvoit être plus galant ni mieux entendu. On nous servit le meilleur dîné ; nous bûmes du punch ; ou nous laissa des provisions , un pâté , des citrons , du rum , & on nous supplia de permettre qu'on vint une fois ou deux chaque semaine dîner avec nous. Quant à prendre le thé, Madame , dit Mylord , je n'en demande pas la permission , vous ne refuseriez cela à personne. A cinq heures on leur amena des chevaux , ils les laissèrent à leurs domestiques , & comme le temps étoit beau , quoique très-froid , nous les reconduisîmes jusqu'au grand chemin. Au moment où ils alloient nous quitter , voilà un beau chien danois qui vient à nous rasant de son museau la terre couverte de neige , c'étoit un dernier effort , un monceau de neige l'arrête ; il cherche d'un air inquiet , chancelle , & vient tomber aux pieds de Cécile. Elle se baisse. Mylord s'écrie & veut la retenir ; mais Cécile lui soutenant que ce n'est pas un chien enragé , mais un chien qui a perdu son maître , un pauvre chien à moitié mort de fatigue , de

faim & de froid , s'obstine à le careffer. Les laquais font envoyés à la maison pour chercher du lait , du pain ; tout ce qu'on pourra trouver. On apporte ; le chien boit & mange , & lèche les mains de sa bienfaitrice. Cécile pleuroit de plaisir & de pitié. Attentive , en le ramenant avec elle , à mesurer ses pas sur ceux de l'animal fatigué , à peine regarde-t-elle son amant qui s'éloigne ; toute la soirée fut employée à réchauffer , à consoler cet hôte nouveau , à lui chercher un nom , à faire des conjectures sur ses malheurs , à prévenir le chagrin & la jalousie de Philax. En se couchant , ma fille lui fit un lit de tous les habits qu'elle ôtoit , & cet infortuné est devenu le plus heureux chien de la terre. Au lieu de raisonner , au lieu de moraliser , donnez à aimer à quelqu'un qui aime ; si aimer fait son danger , aimer sera sa sauvegarde ; si aimer fait son malheur , aimer sera sa consolation : pour qui fait aimer , c'est la seule occupation , la seule distraction , le seul plaisir de la vie.

Voilà le mercredi passé , nous voilà établies dans notre retraite , & Cécile n'a pas l'air de pouvoir s'y ennuyer ; elle n'a pas eu recours encore à la moitié de ses ressources :

II. Part.

*

les livres, l'ouvrage, les estampes sont restés dans un tiroir.

Le jeudi vient, les fleurs, le chien, le piano suffisent à sa matinée. L'après-dîner elle va voir le fermier qui occupe une partie de la maison ; elle caresse ses enfans, cause avec sa femme ; elle voit porter du lait hors de la cuisine, & elle apprend que c'est à un malade qu'on le porte, à un nègre mourant de la consommation, que des Anglois dont il étoit le domestique ont laissé dans cette maison. Ils l'ont beaucoup recommandé au fermier & à la fermière, & ont laissé à un banquier de Lausanne l'ordre de leur payer toutes les semaines tant qu'il sera en vie une pension plus que suffisante pour les mettre en état de le bien soigner. Cécile vint me trouver avec cette information & me supplia d'aller avec elle auprès du nègre, de lui parler anglois, de savoir de lui si nous ne pouvions rien lui donner qui lui fût agréable. On m'a dit, maman, qu'il ne savoit pas le françois ; qui fait, dit-elle, si ces gens, malgré toute leur bonne volonté, devinent ses besoins. Nous y allâmes. Cécile lui dit les premiers mots d'anglois qu'elle eût jamais prononcés :

noncé : ce que l'amour avoit fait acquérir , l'humanité en fit usage. Il parut les entendre avec quelque plaisir. Il ne souffroit pas , mais il avoit à peine quelque reste de vie. Doux , patient , tranquille , il ne paroissoit pas qu'il souhaitât ou regrettât rien : il étoit jeune cependant. Cécile & Fanchon ne l'ont presque pas quitté. Nous lui donnions tantôt un peu de vin , tantôt un peu de soupe. J'étois assise auprès de lui avec ma fille , dimanche matin , quand il expira. Nous restâmes long-temps sans changer de place.

C'est donc ainsi qu'on finit, maman, dit Cécile, & que ce qui sent & parle, & se remue, cesse de sentir, d'entendre, de pouvoir se remuer ? Quel étrange sort ! naître en Guinée, être vendu par ses parens, cultiver du sucre à la Jamaïque, servir des Anglois à Londres, mourir près de Lausanne ! Nous avons répandu quelque douceur sur ses derniers jours. Je ne suis, maman, ni riche ni habile, je ne ferai jamais beaucoup de bien ; mais puisse-je faire un peu de bien par-tout où le sort me conduira, assez seulement pour que moi & les autres puissions croire que c'est un bien plutôt qu'un mal que j'y sois venue ! Ce

II Partie.

B

pauvre négre ! mais pourquoi dire ce pauvre négre ? mourir dans son pays ou ailleurs , avoir vécu long-temps ou peu de temps , avoir eu un peu plus ou un peu moins de peine ou de plaisir , il vient un moment où cela est bien égal : le Roi de France sera un jour comme ce négre : & moi aussi, interrompis-je , & toi.... & Mylord. Oui , dit-elle , c'est vrai ; mais sortons à présent d'ici. Je vois Fanchon qui revient de l'église , je le lui dirai. Elle alla à la rencontre de Fanchon , & l'embrassa & pleura , & revint caresser ses chiens en pleurant. On enterre aujourd'hui le négre. Nous avons vu dans cette occasion la mort toute seule , sans rien de plus : rien d'effrayant , rien de solennel , rien de pathétique. Point de parens , point de deuil , point de regrets feints ou sincères ; aussi ma fille n'a-t-elle reçu aucune impression lugubre. Elle est retournée auprès du corps deux ou trois fois tous les jours ; elle a obtenu qu'on le laissât couvert & dans son lit sans le toucher , & que l'on continuât à chauffer la chambre. Elle y a lu & travaillé , & il m'a fallu être aussi raisonnable qu'elle. Ah ! que je suis contente de voir qu'elle n'a pas cette sensibilité qui

fait qu'on fuit les morts, les mourans, les malheureux ! Au reste, je ne lui vois pas non plus l'activité qui les cherche, & j'avoue que j'en suis bien aise aussi. Je ne l'aimerois que chez une Madeleine pénitente : les Madeleines péchereuses, elles-mêmes, ne devroient faire du bien qu'à petit bruit, autrement elles ont l'air d'acheter du monde comme de Dieu, non des pardons, mais des indulgences. . . . Je me tais ! je me tais ! & j'en ai déjà trop dit. Qu'importe aux pauvres qu'on soulage, l'air qu'on a en les soulageant. Si quelqu'une des femmes dont je parle devoit lire ceci, je dirois : ne faites aucune attention à mes imprudentes paroles, ou donnez leur une attention entière ; continuez à faire du bien, ne vous privez pas des bénédictions des malheureux, & n'attirez pas sur moi leurs malédictions, ni la condamnation de celui qui vous a dit que la charité couvre une multitude de péchés. Je vous ai exhortées à faire l'aumône en secret. C'est l'aumône secrète qui est la plus agréable à Dieu, & la plus satisfaisante pour notre cœur, parce que le motif en est plus simple, plus pur, plus doux, moins mêlé de cet amour-propre qui tourmente la

vie ; mais ici l'action est plus importante que le motif , & peut-être que la bonne action rendra les motifs meilleurs , parce que la vue du pauvre souffrant & affligé ; la vue du pauvre soulagé & reconnoissant pourra attendrir votre cœur & le changer.



DIX-NEUVIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Vous paroissiez si triste hier que je ne puis m'empêcher de vous demander quel sujet de chagrin vous avez. Vous refuserez peut-être de le dire, mais vous ne pourrez pas me savoir mauvais gré de l'avoir demandé : je n'ai depuis hier que votre image dans l'esprit. Mylord vient nous voir presque tous les jours. Il est vrai qu'il ne reste d'ordinaire qu'un moment. Vous paroît-il qu'on y fasse attention à Lausanne, & qu'on puisse me blâmer de le recevoir ? Vous le connoissez autant qu'un jeune homme est connoissable ; vous connoissez ses parens, & leur façon de penser, je ne doute pas que vous n'ayez lu dans le cœur de Cécile, dites-moi comment je dois me conduire. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissante servante.



VINGTIEME LETTRE.

MADAME,

IL est vrai que je suis fort triste. Je suis si éloigné de vous savoir mauvais gré de votre question que j'avois déjà résolu de vous faire mon histoire, mais je l'écrirai; ce sera une sorte d'occupation & de distraction, & la seule dont je sois susceptible. Tout ce que je puis vous dire, Madame, touchant Mylord, c'est que je ne lui connois aucun vice. Je ne sais s'il aime Mademoiselle Cécile autant qu'elle le mérite; mais je suis presque sûr qu'il ne regarde aucune autre femme avec intérêt, & qu'il n'a aucune liaison d'une autre espèce. Il y a deux mois que j'écrivis à son père qu'il paroïssoit s'attacher à une fille sans fortune, mais dont la naissance, l'éducation, le caractère & la figure ne laissoient rien à desirer; & je lui demandois s'il vouloit que sous quelque prétexte je fisse quitter Lausanne à son fils; car chercher à l'éloigner de vous, Madame, & de votre fille, c'eût été lui dire, il y a quel-

Que chose de mieux que la beauté, la bonté, les graces, & l'esprit. J'avois plus de raison qu'un autre de ne me pas charger de cet odieux & absurde soin. Le père & la mère m'ont écrit tous deux que pourvu que leur fils aimât & fût aimé, qu'il épousât par amour, non par honneur, après que l'amour seroit passé, ils seroient très-contents, & que de la façon dont je parlois de celle à laquelle il s'attachoit, & de sa mère, il n'y avoit rien de pareil à craindre. Ils avoient bien raison, sans doute ; cependant j'ai peint au jeune homme la honte, le désespoir qu'on sentiroit en se voyant obligé à acquitter de sens froid un engagement qu'on auroit pris dans un moment d'ivresse totale ; car, de manquer à un pareil engagement, je n'ai pas voulu supposer que cela fût possible.

Je ne crois pas, Madame, qu'on trouve rien d'étrange à ses visites ; il les avoit annoncées avant votre départ devant tout le monde. On le voit assidu à ses leçons, & presque tous les soirs en compagnie de femmes. J'ai reçu de Lyon des nouvelles de votre parent : il ne lui étoit rien arrivé de fâcheux quoiqu'il fût allé nuit & jour, & que

les chemins soient couverts de neige comme ils ne l'ont jamais été dans cette saison. Il n'est pas heureux.

Je me mettrai à écrire dès ce soir peut-être.
J'ai l'honneur d'être , Madame , &c. , &c. ,
William ***.



VINGT-UNIEME LETTRE.

MON histoire est romanesque , Madame , autant que triste , & vous allez être désagréablement surprise en voyant des circonstances à peine vraisemblables ne produire qu'un homme ordinaire.

Un frere que j'avois & moi naquîmes presque en même-temps , & notre naissance donna la mort à ma mère. L'extrême affliction de mon père , & le trouble qui régna pendant quelques instans dans toute notre maison fit confondre les deux enfans qui venoient de naître. On n'a jamais su lequel de nous deux étoit l'aîné. Une de nos parentes a toujours cru que c'étoit mon frere , mais sans en être sûre , & son témoignage n'étant appuyé ni contredit par personne , a produit une sorte de présomption , & rien de plus ; car l'opinion qu'on avoit conçue s'évanouissoit toutes les fois qu'on en vouloit examiner le fondement. Elle fit une légère impression sur moi , mais n'en fit jamais aucune sur mon frere. Il se promit de n'avoir rien qu'en commun avec moi ; de ne se point marier si

Je me mariois. Je me fis & à lui la même promesse ; de sorte que n'ayant qu'une famille entre nous deux, ne pouvant avoir que les mêmes héritiers, jamais la loi n'auroit eu à décider sur nos droits ou nos prétentions.

Si le sort avoit mis entre nous toute l'égalité possible, il n'avoit fait en cela qu'imiter la nature ; l'éducation vint encore augmenter & affermir les rapports. Nous nous ressemblions pour la figure & pour l'humeur, nos goûts étoient les mêmes, nos occupations nous étoient communes ainsi que nos jeux ; l'un ne faisoit rien sans l'autre, & l'amitié entre nous étoit plutôt de notre nature que de notre choix ; de sorte qu'à peine nous nous en apercevions ; c'étoient les autres qui en parloient, & nous ne la reconnûmes bien que quand il fut question de nous séparer. Mon frère fut destiné à avoir une place dans le Parlement, & moi à servir dans l'armée ; on voulut l'envoyer à Oxford, & me mettre en pension chez un Ingénieur ; mais le moment de la séparation venu, notre tristesse & nos prières obtinrent que je le suivrois à l'Université, & j'y partageai toutes ses études comme lui toutes les miennes. J'appris avec lui le droit & l'histoire, & il apprit avec moi les

mathématiques & le génie ; nous aimions tous deux la littérature & les beaux arts. Ce fut alors que nous appreciâmes avec enthousiasme le sentiment qui nous lioit ; & si cet enthousiasme ne rendit pas notre amitié plus forte ni plus tendre , il la rendit plus productive d'actions , de sentimens , de pensées ; de sorte qu'en étant plus occupés nous en jouissions davantage. Castor & Pollux , Oreste & Pilade , Achille & Patrocle , Nisus & Euriale , David & Jonathan furent nos Héros. Nous nous persuadâmes qu'on ne pouvoit être lâche ni vicieux ayant un ami , car la faute d'un ami rejailliroit sur l'autre ; il auroit à rougir , il souffriroit ; & puis quel motif pourroit nous entraîner à une mauvaise action ? Sûr l'un de l'autre , quelles richesses , quelle ambition , quelle maîtresse pourroit nous tenter assez pour nous faire devenir coupables ? Dans l'histoire , dans la fable , par-tout nous cherchions l'amitié , & elle nous paroissoit la vertu & le bonheur.

Trois ans s'étoient écoulés , la guerre avoit commencé en Amérique : on y envoya le régiment dont je portois depuis longtemps l'uniforme. Mon frère vint me l'apprendre , & parlant du départ & du voyage ,

je fus surpris de lui entendre dire *nous* au lieu de *toi* ; je le regardai. Avois-tu cru que je te laisserois partir seul, me dit-il ? & voyant que je voulois parler : ne m'objecte rien , s'écriait-il , ce seroit le premier chagrin que tu m'aurois fait , épargne le moi. Nous allâmes passer quelques jours chez mon père , qui , de concert avec tous nos parens , pressa mon frère de quitter son bizarre projet. Il fut inébranlable , & nous partîmes. La première campagne n'eut rien que d'agréable & d'honorable pour nous. Un Sous-Lieutenant de la compagnie où je servois ayant été tué , mon frère demanda & obtint sa place. Habillés de même , de même taille , ayant presque les mêmes cheveux & les mêmes traits on nous confondoit sans cesse quoiqu'on nous vît toujours à côté l'un de l'autre. Pendant l'hiver nous trouvâmes le moyen de continuer nos études , de lever des plans , de dessiner des cartes , de jouer de la harpe , du luth & du violon , tandis que nos camarades perdoient leur temps au jeu & avec des filles. Je ne les condamne pas. Qui est-ce qui peut ne rien faire & n'être avec personne ?

Au commencement de la seconde cam-

pagne. . . . Mais à quoi bon vous détailler ce qui amena pour moi le plus affreux des malheurs ? Il fut blessé à mes côtés : pauvre William, dit-il, pendant que nous l'emportions, que deviendrez-vous ? Trois jours je vécus entre la crainte & l'espérance ; trois jours je fus témoin des douleurs les plus vives & les plus patiemment souffertes ; enfin le soir du troisième jour, voyant son état empirer de moment en moment : fais un miracle, ô Dieu, rends le moi ! m'écriai-je. Daigne toi-même le consoler, dit mon frère d'une voix presque éteinte : il me serre faiblement la main & expire.

Je ne me souviens pas distinctement de ce qui se passa dans le temps qui suivit sa mort. Je me retrouvai en Angleterre ; on me mena à Bristol & à Bath. J'étois une ombre errante, & j'attirois des regards de surprise & de compassion sur cette pauvre, inutile moitié d'existence qui me restoit. Un jour j'étois assis sur l'un des bancs de la promenade, tantôt ouvrant un livre que j'avois apporté ; tantôt le reposant à côté de moi. Une femme que je me souvins d'avoir déjà vue, vint s'asseoir à l'autre extrémité du même banc ; nous restâmes

long-temps sans rien dire, je la remarquois à peine ; je tournai enfin les yeux de son côté, & je répondis à quelques questions qu'elle m'adressa d'une voix douce & discrète. Je crus ne la ramener chez elle, quelques momens après, que par reconnoissance & politesse ; mais le lendemain & les jours suivans je cherchai à la revoir, & sa douce conversation, ses attentions caressantes me la firent bientôt préférer à mes tristes rêveries, qui étoient pourtant mon seul plaisir. Caliste, c'est le nom qui lui étoit resté du rôle qu'elle avoit joué avec le plus grand applaudissement la première & unique fois qu'elle avoit paru sur le théâtre, Caliste étoit d'une extraction honnête, & tenoit à des gens riches ; mais une mère dépravée & tombée dans la misère, voulant tirer parti de sa figure, de ses talens, & du plus beau son de voix qui ait jamais frappé une oreille sensible, l'avoit vouée de bonne heure au métier de Comédienne, & on la fit débiter par le rôle de Caliste, dans *The fair penitent*. Au sortir de la Comédie, un homme considérable l'alla demander à sa mère, l'acheta pour ainsi dire, & dès le lendemain partit

avec elle pour le continent. Elle fut mise à Paris , malgré sa religion , dans une Abbaye distinguée sous le seul nom de Caliste fille de condition , mais dont on cacheoit le nom de famille par des raisons importantes.

Elle fut adorée des Religieuses & de ses compagnes , & le ton qu'elle auroit pu contracter avec sa mère la déceloit si peu qu'on la crut fille du Duc de Cumberland , & cousine par conséquent de notre Roi ; & quand on lui en parloit , la rougeur que lui donnoit le sentiment de son véritable état fortifioit le soupçon , au lieu de le détruire. Elle fit bientôt tous les ouvrages de femme avec une adresse étonnante. Elle commença à dessiner & à peindre ; elle dansoit déjà assez bien pour que sa mère eût pensé à en faire une danseuse ; elle se perfectionna dans cet art si séduisant ; elle prit aussi des leçons de chant & de clavecin. J'ai toujours trouvé qu'elle jouoit & chantoit comme on parle ou comme on devoit parler , & comme elle parloit elle-même. Je veux dire qu'elle jouoit & chantoit , tantôt de génie , tantôt de souvenir , tout ce qu'on lui demandoit , tout ce qu'on lui présentoit , se laissant interrompre & recommençant mille

fois , se livrant rarement à ses propres impressions , & prenant sur-tout plaisir à faire briller le talent des autres. Jamais il ne fut une plus aimable musicienne ; jamais talent ne para tant la personne. Mais ce degré de perfection & de facilité , ce ne fut pas à Paris qu'elle l'acquît , ce fut en Italie où son amant passa deux ans avec elle , uniquement occupé d'elle , de son instruction & de son plaisir. Après quatre ans de voyages , il la ramena en Angleterre , & demeurant avec elle , tantôt chez lui à la campagne , tantôt à Londres chez le Général D** , son oncle. Il eut encore quatre ans de vie & de bonheur ; mais le bonheur & l'amour ne fléchissent pas la mort : une inflammation de poitrine l'emporta. Je ne lui laisse rien , dit-il à son oncle , un moment avant de mourir , parce que je n'ai plus rien ; mais vous vivez , vous êtes riche , & ce qu'elle tiendra de vous lui fera plus honorable que ce qu'elle tiendrait de moi : à cet égard je ne regrette rien , & je meurs tranquille.

L'oncle , au bout de quelques mois , lui donna , avec une rente de quatre cent pièces , cette maison à Bath , où je la voyois. Il y venoit

venoit passer quelques semaines toutes les années, & quand il avoit la goutte il la faisoit venir chez lui. Elle vous ressemble, Madame, ou elle vous ressembloit, je ne sais lequel des deux il faut dire. Dans ses pensées, dans ses jugemens, dans ses manières, elle avoit comme vous je ne sais quoi qui négligoit les petites considérations pour aller droit aux grands intérêts, à ce qui caractérise les gens & les choses. Son ame & ses discours, son ton & sa pensée étoient toujours d'accord : ce qui n'étoit qu'ingénieux ne l'intéressoit point, la prudence seule ne la déterminoit jamais, & elle disoit ne savoir pas bien ce que c'étoit que la raison, mais elle devenoit ingénieuse pour obliger, prudente pour épargner du chagrin aux autres, & elle paroissoit la raison même quand il falloit amortir des impressions fâcheuses & ramener le calme dans un cœur tourmenté, ou dans un esprit qui s'égaroit. Vous êtes souvent gaie & quelquefois impétueuse, elle n'étoit jamais ni l'un ni l'autre. Dépendante, quoiqu'adorée, dédaignée par les uns tandis qu'elle étoit servie à genoux par d'autres, elle avoit contractée je ne sais quelle réserve triste qui te-

noit tout ensemble de la fierté & de l'effroi ; & si elle eût été moins aimante elle eût pu paroître sauvage & farouche. Un jour la voyant s'éloigner de gens qui l'avoient abordée avec empressement , & la confidéroient avec admiration , je lui en demandai la raison. Rapprochons-nous d'eux , me dit-elle ; ils ont demandé qui je suis , vous verrez de quel air ils me regarderont ! Nous fîmes l'essai : elle n'avoit deviné que trop juste , une larme accompagna le sourire & le regard par lequel elle me le fit remarquer. Que vous importe , lui dis-je ? Un jour peut-être cela m'importera , me dit-elle en rougissant. Je ne l'entendis que long-temps après. Je me souviens qu'une autrefois , invitée chez une femme chez qui je devois aller, elle refusa. Mais pourquoi , lui dis-je ? cette femme , & tous ceux que vous verrez chez elle ont de l'esprit & vous admirent. Ah ! dit-elle , ce ne sont pas les dédains marqués que je crains le plus , j'ai trop dans mon cœur & dans ceux qui me dédaignent de quoi me mettre à leur niveau ; c'est la complaisance , le soin de ne pas parler d'une Comédienne , d'une fille entretenue , de Mylord , de son oncle. Quand

Je vois la bonté & le mérite souffrir pour moi , & obligé de se contraindre ou de s'étourdir , je souffre moi-même. Du vivant de Mylord la reconnoissance me rendoit plus sociable , je tâchois de gagner les cœurs pour qu'on n'affligeât pas le sien. Si ses domestiques ne m'eussent pas respectée , si ses parens ou ses amis m'avoient repoussée , ou que je les eusse fui , il se seroit brouillé avec tout le monde. Les gens qui venoient chez lui s'étoient si bien accoutumés à moi , que souvent sans y penser ils disoient devant moi les choses les plus offensantes. Mille fois j'ai fait signe à Mylord en souriant de les laisser dire ; tantôt j'étois bien aise qu'on oubliât ce que j'étois , tantôt flattée qu'on me regardât comme une exception parmi celles de ma sorte , & en effet ce qu'on disoit de leur effronterie , de leur manège , de leur avidité ne me regardoit assurément pas. Pourquoi ne vous a-t-il pas épousée , lui demandai-je ? Il ne m'en a parlé qu'une seule fois , me répondit-elle ; alors il me dit : le mariage entre nous ne seroit qu'une vaine cérémonie qui n'ajouteroit rien à mon respect pour vous , ni à l'inviolable attachement que je vous ai

voué ; cependant si j'avois un trône à vous donner ou seulement une fortune passable je n'hésiterois pas ; mais je suis presque ruiné, vous êtes beaucoup plus jeune que moi, que serviroit de vous laisser une veuve titrée sans bien ! Ou je connois mal le public , ou celle qui n'a rien gagné à être ma compagne que le plaisir de rendre l'homme qui l'adoroit le plus heureux des mortels , en sera plus respectée que celle à qui on laisseroit un nom & un titre (*).

Vous êtes étonnée peut-être , Madame , de l'exactitude de ma mémoire , ou peut-être me soupçonnerez-vous de suppléer & d'embellir. Ah ! quand j'aurai achevé de vous faire connoître celle de qui je rapporte les paroles , vous ne le croirez pas , & vous ne serez pas surprise non plus que je me souvienne si bien des premières conversations que nous avons eues ensemble. Depuis quelque temps sur-tout elles me reviennent avec un détail étonnant ; je vois l'endroit où elle parloit , & je crois l'entendre encore. Je re-

(*) Il connoissoit mal le public & raisonnoit mal.

viens, pour vous la peindre mieux, aux comparaisons que je n'ai cessé de faire depuis le premier moment où j'ai eu le bonheur de vous voir. Plus silencieuse que vous avec les indifférens, aussi aimante que vous, & n'ayant pas une Cécile, elle étoit plus caressante, plus attentive, plus insinuante encore avec les gens qu'elle aimoit; son esprit n'étoit pas aussi hardi que le vôtre, mais il étoit plus adroit; son expression étoit moins vive, mais plus douce; dans un pays où les arts tiennent lieu d'une nature pittoresque, qui frappe les sens & parle au cœur, elle avoit la même sensibilité pour les uns que vous pour l'autre. Votre maison est simple & noble, on est chez une femme de condition peu riche; la sienne étoit ornée avec goût & avec économie, elle épargnoit tout ce qu'elle pouvoit de son revenu pour de pauvres filles qu'elle faisoit élever, mais elle travailloit comme les fées, & chaque jour ses amis trouvoient chez elle quelque chose de nouveau à admirer, ou dont on jouissoit. Tantôt c'étoit un meuble commode qu'elle avoit fait elle-même; tantôt un vase dont elle avoit donné le dessin, & qui fai-

soit la fortune de l'ouvrier. Elle copioit des portraits pour ses amis, pour elle-même des tableaux des meilleurs maîtres. Quel talent, quel moyen de plaire cette aimable fille n'avoit - elle pas !

Soigné , amusé par elle , ma santé revint ; la vie ne me parut plus un fardeau si pesant , si insipide à porter ; je pleurai enfin mon frère , je pus enfin parler de lui ; j'en parlois sans cesse. Je pleurois & je la faisois pleurer. Je vois , dit-elle un jour , pourquoi vous êtes tendre, doux, & pourtant un homme. La plupart des hommes qui n'ont eu que des camarades ordinaires & de leur sexe , ont peu de délicatesse & d'aménité , & ceux qui ont beaucoup vécu avec des femmes, plus aimables d'abord que les autres ; mais moins adroits, moins hardis aux exercices des hommes , deviennent sédentaires , & avec le temps pusillanimes , exigeans , égoïstes & vaporeux comme nous. Vos courses , vos jeux , vos exercices avec votre frère vous ont rendu robuste & adroit , & avec lui votre cœur naturellement sensible est devenu délicat & tendre. Qu'il étoit heureux , s'écria-t-elle un jour que le cœur plein de mon frère j'en avois

long-temps parlé ! heureuse la femme qui remplacera ce frère chéri ! & qui m'aimeroit comme il m'aimoit , lui dis-je . Ce n'est pas cela qu'il seroit difficile de trouver , me répondit-elle en rougissant . Vous n'aimerez pas une femme autant que vous l'aimiez , mais si vous aviez seulement cette tendresse que vous pouvez encore avoir , si on se croyoit ce que vous aimez le mieux à présent que vous n'avez plus votre frère . . . Je la regarde , des larmes couloient de ses yeux . Je me mets à ses pieds , je baise ses mains . N'aviez vous point vu , dit-elle , que je vous aimois ? Non , lui dis-je , & vous êtes la première femme qui me fasse entendre ces mots si doux . Je me suis dédommée , dit-elle , en m'obligeant à m'asseoir , d'une longue contrainte & du chagrin de n'être pas devinée ; je vous ai aimé dès le premier moment que je vous ai vu , avant vous j'avois connu la reconnaissance & non point l'amour , je le connois à présent qu'il est trop tard . Quelle situation que la mienne ! moins je mérite d'être respectée , plus j'ai besoin de l'être . Je verrois une insulte dans ce qui auroit été des marques d'amour ; au moindre oubli de la plus sévère

décence , effrayée , humiliée , je me rappellerois avec horreur ce que j'ai été , ce qui me rend indigne de vous à mes yeux & sans doute aux vôtres , ce que je ne veux , ce que je ne dois jamais redevenir. Ah ! je n'ai connu le prix d'une vie & d'une réputation sans tache que depuis que je vous connois. Combien de fois j'ai pleuré en voyant une fille , la fille la plus pauvre , mais chaste , ou seulement encore innocente ! A sa place je me ferois allé donner à vous , je vous aurois consacré ma vie , je vous aurois servi à tel titre , à telle condition que vous auriez voulu ; je n'aurois été connue que de vous , vous auriez pu vous marier , j'aurois servi votre femme & vos enfans , & je me ferois enorgueillie d'être si complètement votre esclave , de tout faire & de tout souffrir pour vous. Mais moi , que puis-je faire ? que puis-je offrir ? connue & avilie je ne puis devenir ni votre égale , ni votre servante. Vous voyez que j'ai pensé à tout ; depuis si long-temps je ne pense qu'à vous aimer , au malheur & au plaisir de vous aimer ; mille fois j'ai voulu me soustraire à tous les maux que je prévois ; mais qui peut échapper à sa destinée ? Du moins en vous disant

combien je vous aime , me suis-je donnée un moment de bonheur. Ne prévoyons point de maux , lui dis-je , pour moi je ne prévois rien ; je vous vois , vous m'aimez. Le présent est trop délicieux pour que je puisse me tourmenter de l'avenir , & en lui parlant je la ferrois dans mes bras. Elle s'en arracha. Je ne parlerai donc plus de l'avenir , dit-elle : je ne saurois me résoudre à tourmenter ce que j'aime. Allez à présent , laissez-moi reprendre mes esprits ; & vous , réfléchissez à vous & à moi , peut-être ferez vous plus sage que moi & ne voudrez-vous pas vous engager dans une liaison qui promet si peu de bonheur. Croire que vous pourrez toujours me quitter & ne pas être malheureux , ce seroit vous tromper vous-même ; mais aujourd'hui vous pouvez me quitter sans être cruel. Je ne m'en consolerai point , mais vous n'aurez aucun reproche à vous faire. Votre santé est rétablie , vous pouvez quitter cet endroit. Si vous revenez demain ce sera me dire que vous avez accepté mon cœur , & vous ne pourrez plus , sans éprouver des remords , me rendre tout à fait malheureuse : pensez-y , dit-elle en me serrant la main , encore une fois vous pouvez partir , votre santé est rétablie. Oui , dis-je ,

mais c'est à vous que je la dois , & je m'en allai.

Je ne délibérai , ni ne balançai , ni ne combattis , & cependant comme si quelque chose m'avoit retenu , je ne sortis de chez moi que fort tard le lendemain ; le soir fort tard je me retrouvai à la porte de Caliste sans que je puisse dire que j'eusse pris le parti d'y retourner. Ciel ! quelle joie je vis briller dans ses yeux ! Vous revenez , vous revenez ! s'écria-t-elle. Qui pourroit , lui dis-je , se dérober à tant de félicité ! après une longue nuit l'aurore du bonheur se remontre à peine , pourrais-je m'y dérober & me replonger dans cette nuit lugubre ! Elle me regardoit , & assise vis-à-vis de moi , levant les yeux au ciel , joignant les mains , pleurant & souriant à la fois avec une expression céleste , elle répétoit , il est revenu ! Ah ! il est revenu ! la fin , dit-elle , ne fera pas heureuse. Je n'ose au moins l'espérer , mais elle est éloignée peut-être. Peut-être mourrai-je avant de devenir misérable. Ne me promettez rien , mais recevez le serment que je fais de vous aimer toujours. Je suis sûre de vous aimer toujours , quand même vous ne m'aimeriez plus je ne cesserois pas de vous aimer. Que le moment où vous aurez à vous plaindre de mon cœur soit

le dernier de ma vie ! Venez avec moi , venez vous asseoir sur ce même banc où je vous parlai pour la première fois. Vingt fois déjà je m'étois approchée de vous ; je n'avois osé vous parler. Ce jour-là je fus plus hardie. Béni soit ce jour ! bénie soit ma hardiesse ! béni soit le banc & l'endroit où il fut posé ! J'y planterai un rosier, du chèvre-feuil & du jasmin. En effet elle les y planta. Ils croissent, ils prospèrent, c'est tout ce qui reste d'heureux de cette liaison si douce.

Que ne puis-je, Madame, vous peindre toute sa douceur, & le charme inexprimable de cette aimable fille ! Que ne puis-je vous peindre avec quelle tendresse, quelle délicatesse, quelle adresse elle opposa si long-temps l'amour à l'amour ; maîtrisant les sens par le cœur, mettant des plaisirs plus doux à la place de plaisirs plus vifs, me faisant oublier sa personne à force de me faire admirer ses graces, son esprit & ses talens ! Quelque fois je me plaignois de sa retenue, que j'appellois dureté & indifférence, alors elle me disoit que mon père me permettroit peut-être de l'épouser ; & quand je voulois partir pour demander le consentement de mon

père : tant que vous ne l'avez pas demandé, disoit-elle, nous avons le plaisir de croire qu'on vous l'accorderoit. Bercé par l'amour & l'espérance, je vivois aussi heureux qu'on peut l'être hors du calme, & quand tout notre cœur est rempli d'une passion qu'on avoit long-tems regardée comme indigne d'occuper le cœur d'un l'homme. Oh mon frère ! mon frère ! que diriez-vous ? m'écriois-je quelquefois ; mais je ne vous ai plus, & qui étoit plus digne qu'elle de vous remplacer !

Mes jours ne s'écouloient pourtant pas dans une oisiveté entière. Le Régiment où je serois ayant été enveloppé dans la disgrâce de Saratoga, il eût falu si on eût voulu me renvoyer en Amérique me faire entrer dans un autre corps ; mais mon père d'autant plus désolé d'y avoir perdu un fils qu'il n'approuvoit pas cette guerre, jura que l'autre n'y retourneroit jamais, & profitant de cette circonstance de la capitulation de Saratoga il prétendit que ma mauvaise santé seule m'ayant séparé de mon régiment, je devois être regardé comme appartenant encore à une armée qui ne pouvoit plus servir contre les Américains ; de sorte qu'ayant en quelque

façon quitté le service , quoique je n'eusse pas encore quitté l'uniforme ni rendu mon brevet , je me préparois à la carrière du Parlement & des emplois , & pour y jouer un rôle honorable , je résolus en même-temps que j'étudierois les loix & l'histoire de mon pays , d'apprendre à me bien exprimer dans ma langue. Je définissois l'éloquence , le pouvoir d'entraîner quand on ne peut pas convaincre , & ce pouvoir me paroissoit nécessaire avec tant de gens , & dantant d'occasions que je crus ne pouvoir pas me donner trop de peine pour l'acquérir. A l'exemple du fameux Lord Chattam , je me mis à traduire Cicéron , & sur-tout Démostène , brûlant ma traduction & la recommençant mille fois. Caliste m'aideroit à trouver les mots & les tournures , quoiqu'elle n'entendît ni le grec ni le latin ; mais après lui avoir traduit littéralement mon auteur je lui voyois saisir sa pensée souvent beaucoup mieux que moi , & quand je traduisois Pascal ou Bossuet , elle m'étoit encore d'un plus grand secours.

De peur de négliger les occupations que je m'étois prescrites , nous avions réglé l'emploi de ma journée , & quand , m'oubliant

auprès d'elle , j'en avois passé une dont je ne devois pas être content , elle me faisoit payer une amende au profit de ses pauvres protégées. J'étois matineux : deux heures de ma matinée étoient consacrées à me promener avec Caliste. Heures trop courtes , promenades délicieuses où tout s'embellissoit & s'animoit pour deux cœurs à l'unisson , pour deux cœurs à la fois tranquilles & charmés , car la nature est un tiers que des amans peuvent aimer , & qui partage leur admiration sans les refroidir l'un pour l'autre. Le reste de mon temps jusqu'au dîné étoit employé à l'étude. Je dînois chez moi , mais j'allois prendre le café chez elle. Je la trouvois habillée ; je lui montrois ce que j'avois fait , & quand j'en étois un peu content , après l'avoir corrigé avec elle , je le copiois sous sa dictée. Ensuite , je lui lisois les nouveautés qui avoient quelque réputation , ou quand rien de nouveau n'excitoit notre curiosité , je lui lisois Rousseau , Voltaire , Fénelon , Buffon , tout ce que votre langue a de meilleur & de plus agréable. J'allois ensuite à la salle publique , de peur , disoit-elle , qu'on ne crût que pour me garder mieux elle ne m'eût en-

terré. Après y avoir passé une heure ou deux , il m'étoit permis de revenir & de ne la plus quitter. Alors , selon la saison , nous nous promenions ou nous cautions , & nous faisions nonchalamment de la musique jusqu'au souper , excepté deux jours dans la semaine où nous avions un véritable concert. J'y ai entendu les plus habiles musiciens Anglois & étrangers déployer tout leur art & se livrer à tout leur génie. L'attention & la sensibilité de Caliste excitoient leur émulation plus que l'or des grands. Elle n'y invitoit jamais personne , mais quelquefois des hommes de nos premières familles obtenoient la permission d'y venir. Une fois des femmes firent demander la même permission , elle les refusa. Une autre fois de jeunes gens entendant de la musique s'avisèrent d'entrer. Caliste leur dit qu'ils s'étoient mépris sans doute , qu'ils pouvoient rester pourvu qu'ils observassent le plus grand silence , mais qu'elle les prioit de ne pas revenir sans l'en avoir prévenue. Vous voyez , Madame , qu'elle favoit se faire respecter , & son amant même n'étoit que le plus soumis comme le plus enchanté de ses admirateurs. O femmes ! femmes , que

II. Part.

★

vous êtes malheureuses, quand celui que vous aimez se fait de votre amour un droit de vous tyranniser, quand au lieu de vous placer assez haut pour s'honorer de votre préférence il met son honneur à se faire craindre & à vous voir ramper à ses pieds !

Après le concert nous donnions un souper à nos musiciens & à nos amateurs. Il m'étoit permis de faire les frais de ces soupers, & c'étoit la seule permission de ce genre que j'eusse. Jamais il n'y en eut de plus gais. Anglois, Allemands, Italiens, tous nos Virtuoses y mêloient bizarrement leur langage, leurs prétentions, leurs préjugés, leurs habitudes, leurs faillies. Avec une autre que Caliste ces soupers eussent été froids, ou auroient dégénéré en orgies ; avec elle ils étoient décens, gais, charmans.

Caliste ayant trouvé que l'heure qui suivoit le souper étoit, quand nous étions seuls, la plus difficile à passer, à moins que le clair de lune ne nous invitât à nous promener, ou quelque livre bien piquant à en achever la lecture, imagina de faire venir dans ces occasions-là un petit Violoncel, ivrogne, crasseux, mais très-habile. Un signe imperceptible
fait

fait à son Laquais évoquoit ce petit gnome. Au moment où je le voyois sortir comme de dessous terre je commençois par le maudire & je faisois mine de m'en aller, mais un regard ou un sourire m'arrêtoit, & souvent le chapeau sur la tête, & appuyé contre la porte, je restois immobile à écouter les choses charmantes que produisoient la voix & le clavecin de Caliste avec l'instrument de mon mauvais génie. D'autres fois je prenois en grondant ma harpe ou mon violon, & je jouois jusqu'à ce que Caliste nous renvoyât l'un & l'autre. Ainsi se passèrent des semaines, des mois, plus d'une année, & vous voyez que le seul souvenir de ce temps délicieux a fait briller encore une étincelle de gaieté dans un cœur navré de tristesse.

A la fin je reçus une lettre de mon père : on lui avoit dit que ma santé, parfaitement remise, ne demandoit plus le séjour de Bath, il me parloit de revenir chez lui & d'épouser une jeune personne, dont la fortune, la naissance & l'éducation étoient telles qu'on ne pouvoit rien demander de mieux ; je répondis qu'effectivement ma santé étoit remise, & après avoir parlé de celle à qui j'en avois

II Partie.

D

l'obligation, & que j'appellai sans détour la maîtresse de feu Lord L **, je lui dis que je ne me marierois point à moins qu'il ne me permît de l'épouser ; & le suppliant de n'écouter pas un préjugé confus qui pourroit faire rejeter ma demande, je le conjurai aussi de s'informer à Londres , à Bath , par-tout , du caractère & des mœurs de celle que je voulois lui donner pour fille. *Oui de ses mœurs*, répétois-je, & si vous apprenez qu'avant la mort de son amant elle ait jamais manqué à la décence, ou qu'après sa mort elle ait jamais donné lieu à la moindre témérité, si vous entendez sortir d'aucune bouche autre chose qu'un éloge ou une bénédiction, je renonce à mon espérance la plus chère, au seul bien qui me fasse regarder comme un bonheur de vivre, & d'avoir conservé ou recouvré la raison. Voici la réponse que je reçus de mon père.

« Vous êtes majeur, mon fils, & vous pouvez vous marier sans mon consentement : quant à mon approbation vous ne l'aurez jamais pour le mariage dont vous me parlez, & si vous le contractez je ne vous reverrai jamais. Je n'ai point désiré d'illustration, & vous savez que j'ai laissé la branche cadette de notre

famille solliciter & obtenir un titre, sans faire la moindre tentative pour en procurer un à la mienne ; mais l'honneur m'est plus cher qu'à personne, & jamais de mon consentement on ne portera atteinte à mon honneur ni à celui de ma famille. Je frémis à l'idée d'une belle-fille devant qui on n'oseroit parler de chasteté, aux enfans de laquelle je ne pourrois recommander la chasteté sans faire rougir leur mère. Et ne rougiriez-vous pas aussi quand je les exhorterois à préférer l'honneur à leurs passions, à ne pas se laisser vaincre & subjugué par leurs passions ? Non mon fils, je ne donnerai pas la place d'une femme que j'adorois à cette belle-fille. Vous pourrez lui donner son nom, & peut-être me ferez-vous mourir de chagrin en le lui donnant, car mon sang frémit à la seule idée ; mais tant que je vivrai elle ne s'assèyera pas à la place de votre mère. Vous savez que la naissance de mes enfans m'a coûté leur mère ; vous savez que l'amitié de mes fils l'un pour l'autre m'a coûté l'un des deux, c'est à vous à voir si vous voulez que le seul qui me reste me soit ôté par une folle passion, car je n'aurai plus de

« fils si ce fils peut se donner une pareille femme ».

Caliste me voyant revenir chez elle plus tard qu'à l'ordinaire , & avec un air triste & défait , devina tout de suite la lettre ; m'ayant forcé à la lui donner , elle la lut , & je vis chaque mot entrer dans son cœur comme un poignard. Ne désespérons pas encore tout-à-fait , me dit - elle , permettez - moi de lui écrire demain ; à présent je ne pourrais ; & s'étant assise sur le canapé , à côté de moi , elle se pencha sur moi , & elle me caressoit en pleurant avec un abandon qu'elle n'avoit jamais eu. Elle savoit bien que j'étois trop affligé pour en abuser. J'ai traduit de mon mieux la lettre de Caliste , & je vais la transcrire.

« Souffrez , Monsieur , qu'une malheureuse femme en appelle de votre jugement à vous-même , & ose plaider sa cause devant vous. Je ne sens que trop la force de vos raisons , mais daignez considérer , Monsieur , s'il n'y en a point aussi qui soyent en ma faveur , & qu'on puisse opposer aux considérations qui me réprouvent. Voyez d'abord si le dévouement le plus entier , la tendresse la plus vive , la reconnoissance la mieux sentie ne pèsent

rien dans la balance que je voudrois que vous daignassiez encore tenir , & consulter dans cette occasion. Daignez vous demander si votre fils pourroit attendre d'aucune femme ces sentimens au degré où je les ai , & les aurai toujours , & que votre imagination vous peigne s'il se peut tout ce qu'ils me feroient faire & supporter : considérez ensuite d'autres mariages , les mariages qui paroissent les mieux assortis & les plus avantageux , & supposez que vous voyez dans presque tous des inconvéniens & des chagrins encore plus grands & plus sensibles que ceux que vous redoutez dans celui que votre fils desire , n'en supporterez-vous pas avec plus d'indulgence la pensée de celui-ci , & n'en désirerez-vous pas moins vivement un autre ? Ah ! s'il ne falloit qu'une naissance honorable , une vie pure , une réputation intacte pour rendre votre fils heureux ; si avoir été sage étoit tout ; si l'aimer passionnément , uniquement n'étoit rien , croyez que je serois assez généreuse , ou plutôt que je l'aimerois assez pour faire taire à jamais le seul desir , la seule ambition de mon cœur.

Vous me trouvez sur-tout indigne d'être

la mère de vos petits-enfants. Je me soumetts en gémissant à votre opinion , fondée sans doute sur celle du public. Si vous ne consultiez que votre propre jugement ; si vous daigniez me voir , me connoître , votre arrêt seroit peut-être moins sévère ; vous verriez avec quelle docilité je serois capable de leur répéter vos leçons , des leçons que je n'ai pas suivies , mais qu'on ne m'avoit pas données , & supposé qu'en passant par ma bouche elles perdissent de leur force , vous verriez du moins que ma conduite constante offriroit l'exemple de l'honnêteté. Toute avilie que je vous parois , croyez , Monsieur , qu'aucune femme de quelque rang , de quelque état qu'elle puisse être n'a été plus à l'abri que moi de rien voir ou entendre de licencieux. Ah Monsieur ! vous seroit-il difficile de vous former une idée un peu avantageuse de celle qui a su s'attacher à votre fils d'un amour si tendre ! Je finis en vous jurant de ne consentir jamais à rien que vous condamniez , quand même votre fils pourroit en avoir la pensée ; mais il ne peut l'avoir , il n'oubliera pas un instant le respect qu'il vous doit. Daignez permettre , Monsieur , que je par-

tage au moins ce sentiment avec lui , & n'en rejettez pas de ma part l'humble & sincère assurance ».

En attendant la réponse de mon père , toutes nos conversations roulèrent sur les parens de Caliste , son éducation , ses voyages , son histoire en un mot. Je lui fis des questions que je ne lui avois jamais faites. J'avois écarté des souvenirs qui pouvoient lui être fâcheux ; elle m'ôta mes craintes & mes ménagemens. Je voulus tout approfondir , & comme si cela eût dû favoriser notre dessein , je me plaïsois à voir combien elle gagnoit à être plus parfaitement connue. Hélas ! ce n'étoit pas moi qu'il falloit persuader. Elle me dit que par un effet de l'extrême délicatesse de son amant , personne , ni homme ni femme , dans aucun pays , ne pouvoit affirmer qu'elle eût été sa maîtresse. Elle me dit n'avoir pas essuyé de sa part un seul refus , un seul instant d'humeur ou de mécontentement , ou même de négligence. Quelle femme que celle qu'un homme , son amant , son bienfaiteur , son maître pour ainsi-dire , peut traiter pendant huit ans comme une divinité ! Je lui demandai un jour si jamais elle n'avoit

eu la pensée de le quitter. Oui, dit-elle, j'en ai eue une fois, mais je fus si frappée de l'ingratitude d'un pareil dessein que je ne voulus pas y voir de la sagesse : je me crus la dupe d'un fantôme qui s'appelloit la vertu, & qui étoit le vice, & je le repouffai avec horreur.

Pendant trois jours que tarda la lettre de mon père, j'eus la permission de laisser-là mes livres & le public. Je venois chez elle dès le matin ; le chagrin nous avoit rendus plus familiers sans nous rendre moins sages. Le quatrième jour Caliste reçut cette réponse. Au lieu de la transcrire ou de la traduire, Madame, je vous l'envoie, vous la traduirez si vous voulez que votre parent la lise un jour : je n'aurois pas la force de la traduire.

M A D A M E,

« Je suis fâché d'être forcé de dire des choses désagréables à une personne de votre sexe, & j'ajouterai de votre mérite ; car sans prendre des informations sur votre compte, ce qui seroit inutile, ne pouvant être déterminé par

les choses que j'apprendrois ; j'ai entendu dire beaucoup bien de vous. Encore une fois , je suis fâché d'être obligé de vous dire des choses désagréables , mais laisser votre lettre sans réponse feroit encore plus désobligeant que la réfuter. C'est donc ce dernier parti que je me vois forcé de prendre. D'abord , Madame , je pourrois vous dire que je n'ai d'autre preuve de votre attachement pour mon fils que ce que vous en dites vous-même , & une liaison qui ne prouve pas toujours un bien grand attachement ; mais en le supposant aussi grand que vous le dites , & j'avoue que je suis porté à vous en croire , pourquoi ne penserois-je pas qu'une autre femme pourroit aimer mon fils autant que vous l'aimez , & supposé même qu'une autre femme qu'il épouserait ne l'aimât pas avec la même tendresse ni avec un si grand dévouement , est-il bien sûr que ce degré d'attachement fût un grand bien pour lui , & trouvez-vous apparent qu'il ait jamais besoin de fort grands sacrifices de la part d'une femme ? Mais , je suppose que ce soit un grand bien , est-ce tout que cet attachement ? Vous me parlez des chagrins qu'on voit dans la plu-

part des ménages ; mais feroit-ce une bien bonne manière de raisonner que de se résoudre à souffrir des inconvéniens certains , parce qu'ailleurs il y en a de vraisemblables ? de passer par dessus des inconvéniens qu'on voit distinctement pour en éviter d'autres qu'on ne peut encore prévoir , & de prendre un parti décidément mauvais , parce qu'il y en auroit peut-être de pires ? Vous me demandez s'il me seroit difficile de prendre bonne opinion de celle qui aime mon fils ; vous pouviez ajouter & qui en est aimée. Non sans doute , & j'ai si bonne opinion de vous que je crois qu'en effet vous donneriez un bon exemple à vos enfans , & que loin de contredire les leçons qu'on pourroit leur donner , vous leur donneriez les mêmes leçons , & peut-être avec plus de zele & de soins qu'un autre. Mais , pensez-vous que dans mille occasions je ne croirois pas que vous souffrez de ce qu'on diroit ou ne diroit pas à vos enfans & touchant vos enfans , & sur mille autres sujets ? Et ne pensez-vous pas aussi que plus vous m'intéresseriez par votre bonté , votre honnêteté & vos qualités aimables , plus je souffrirois de voir , d'imaginer que vous souff-

frez, & que vous n'êtes pas aussi heureuse,
 aussi considérée que vous mériteriez à beau-
 coup d'égards de l'être ? En vérité, Madame,
 je me ferois mauvais gré à moi-même de
 n'avoir pas pour vous toute la considération
 & la tendresse imaginables, & pourtant il
 me seroit impossible de les avoir, si ce n'est
 peut-être pour quelques momens quand je ne
 me souviendrois pas que cette femme belle,
 aimable & bonne est ma belle-fille ; mais
 aussi-tôt que je vous entendrois nommer
 comme j'entendois nommer ma femme &
 ma mère, pardonnez ma sincérité, Madame,
 mon cœur se tourneroit contre vous, & je
 vous haïrois peut-être d'avoir été si aimable
 que mon fils n'eût voulu aimer & épouser
 que vous ; & si dans ce moment je croyois
 voir quelqu'un, parler de mon fils ou de
 ses enfans, je supposerois qu'on dit c'est le
 mari d'une telle, ce sont les enfans d'une
 telle. En vérité, Madame, cela seroit in-
 supportable, car à présent que cela n'a
 rien de réel, l'idée m'en est insupporta-
 ble ; ne croyez pourtant pas que j'aye au-
 cun mépris pour votre personne, il seroit
 très-injuste d'en avoir, & je suis disposé à un

sentiment tout contraire. Je vous ai obligation , & c'est sans rougir de vous avoir obligation , de la promesse que vous me faites à la fin de votre lettre. Sans bien savoir pourquoi j'y ai une foi entière. Pour vous payer de votre honnêteté & du respect que vous avez pour le sentiment qui lie un fils à son père je vous promets , ainsi qu'à mon fils , de ne rien tenter pour vous séparer , & de ne lui jamais reparler le premier d'aucun mariage , quand on me proposeroit une Princesse pour belle-fille , mais à condition qu'il ne me repare jamais non plus que vous du mariage en question. Si je me laissois fléchir je sens que j'en aurois le regret le plus amer , & si je résistois à de vives sollicitations , comme je ferois sûrement , outre le déplaisir d'affliger un fils que j'aime tendrement & qui le mérite , je me préparerois peut-être des regrets pour l'avenir ; car un père tendre se reproche quelque fois contre toute raison de n'avoir pas cédé aux instances les plus déraisonnables de son enfant. Croyez , Madame , que ce n'est déjà pas sans douleur que je vous afflige aujourd'hui l'un & l'autre ».

Je trouvai Caliste assise à terre , la tête

appuyée contre le marbre de sa cheminée. C'est la vingtième place que j'ai depuis une heure, me dit-elle, je m'en tiens à celle-ci parce que ma tête brûle. Elle me montra du doigt la lettre de mon père qui étoit ouverte sur le canapé. Je m'assis, & pendant que je lisois, s'étant un peu tournée elle appuya sa tête contre mes genoux. Absorbé dans mes pensées, regrettant le passé, déplorant l'avenir & ne sachant comment disposer du présent, je ne la voyois & ne la sentois presque pas. A la fin je la soulevai & je la fis asseoir. Nos larmes se confondirent. Soyons au moins l'un à l'autre autant que nous y pouvons être, lui dis-je fort bas, & comme si j'avois craint qu'elle ne m'entendit; je pus douter qu'elle m'eût entendu; je pus croire qu'elle consentoit, elle ne me répondit point, & ses yeux étoient fermés. Changeons ma Caliste, lui dis-je, ce moment si triste en un moment de bonheur. Ah, dit-elle en r'ouvrant les yeux, & jettant sur moi des regards de douleur & d'effroi, il faut donc redevenir ce que j'étois. Non, lui dis-je après quelques momens de silence, il ne faut rien, j'avois cru que vous m'ai-

miez. Et je ne vous aime donc pas , dit - elle en passant à son tour ses bras autour de moi , je ne vous aime donc pas ! Peignez-vous s'il se peut , Madame , ce qui se passoit dans mon cœur. A la fin je me mis à ses pieds , j'embrassai ses genoux. ; je lui demandai pardon de mon impétuosité. Je sai que vous m'aimez , lui dis-je , je vous respecte , je vous adore , vous ne ferez pour moi que ce que vous voudrez. Ah ! dit-elle , il faut , je le vois bien , redevenir ce qu'il me feroit affreux d'être , ou vous perdre , ce qui feroit mille fois plus affreux. Non , dis-je , vous vous trompez , vous m'offensez : vous ne me perdrez point , je vous aimerai toujours. Vous m'aimerez peut-être , reprit-elle , mais je ne vous en perdrai pas moins. Et quel droit aurois-je de vous conserver ! Je vous perdrai , j'en suis sûre , & ses larmes étoient prêtes à la suffoquer ; mais de peur que je n'appellasse du secours , de peur de n'être plus seule avec moi , elle me promit de faire tous ses efforts pour se calmer , & à la fin elle réussit. Depuis ce moment Caliste né fut plus la même ; inquiète quand elle ne me voyoit pas , frémissant

quand je la quittois , comme si elle eût craint de ne me jamais revoir ; transportée de joie en me revoyant ; craignant toujours de me déplaire , & pleurant de plaisir quand quelque chose de sa part m'avoit plu , elle fut quelque fois bien plus aimable , plus attendrissante , plus ravissante qu'elle n'avoit encore été , mais elle perdit cette sérénité , cette égalité , cet à propos dans toutes ses actions qui auparavant ne la quittoit pas , & qui l'avoit si fort distinguée. Elle cherchoit bien à faire les mêmes choses , & c'étoient bien en effet les mêmes choses qu'elle faisoit ; mais , faites tantôt avec distraction , tantôt avec passion , tantôt avec ennui , toujours beaucoup mieux ou moins bien qu'auparavant , elles ne produisoient plus le même effet sur elle ni sur les autres. Ah ! ciel , combien je la voyois tourmentée & combattue ! Emue de mes moindres caresses qu'elle cherchoit plutôt qu'elle ne les évitoit , & toujours en garde contre son émotion , m'attirant par une sorte de politique , & de peur que je ne lui échappasse tout-à-fait , se reprochant de m'avoir attiré , & me repoussant doucement , fâchée le moment d'après de m'avoir repoussé.

fé ; l'effroi & la tendresse , la passion & la retenue se succédoient dans ses mouvemens & dans ses regards avec tant de rapidité qu'on croyoit les y voir ensemble. Et moi tour-à-tour embrâsé & glacé , irrité , charmé , attendri ; le dépit , l'admiration , la pitié m'émouvant tour-à-tour me laissoient dans un trouble inconcevable. Finissons , lui dis-je un jour , transporté à la fois d'amour & de colère , en fermant sa porte à la clef , & l'emportant de devant son clavecin. Vous ne me ferez pas violence , me dit-elle doucement , car vous êtes le maître. Cette voix , ce discours m'ôtèrent tout mon emportement , & je ne pus plus que l'asseoir doucement sur mes genoux , appuyer sa tête contre mon épaule , & mouiller de larmes ses belles mains en lui demandant mille fois pardon , & elle me remercia autant de fois d'une manière qui me prouva combien elle avoit réellement eu peur ; & pourtant elle m'aimoit passionnément & souffroit autant que moi , & pourtant elle auroit voulu être ma maîtresse. Un jour je lui dis , vous ne pouvez vous résoudre à vous donner & vous voudriez vous êtes donnée. Cela est vrai , dit-elle , & cet aveu ne me
fir

fit rien obtenir ni même rien entreprendre. Ne croyez pourtant pas , Madame , que tous nos momens fussent cruels , & que notre situation n'eût encore des charmes , elle en avoit qu'elle tiroit de sa bizarrerie même & de nos privations. Les plus petites marques d'amour conservèrent leur prix. Jamais nous ne nous rendîmes qu'avec transport le plus léger service. En demander un étoit le moyen d'expier une offense , de faire oublier une querelle ; nous y avions toujours recours , & ce ne fut jamais inutilement. Ses caresses à la vérité me faisoient plus de peur que de plaisir , mais la familiarité qu'il y avoit entre nous étoit délicieuse pour l'un & pour l'autre. Traité quelquefois comme un frère , ou plutôt comme une sœur ; cette faveur m'étoit précieuse & chère.

Caliste devint sujette , & cela ne vous surprendra pas , à des insomnies cruelles. Je m'opposai à ce qu'elle prît des remèdes qui eussent pu déranger entièrement sa santé , & je voulus que tour-à-tour sa Femme-de-Chambre & moi nous lui procurassions le sommeil en lui faisant quelque lecture. Quand nous la voyions endormie , moi , tout aussi

scrupuleusement que Fanny , je me retirois
 le plus doucement possible , & le lendemain
 pour récompense j'avois la permission de
 me coucher à ses pieds , ayant pour chevet
 ses genoux , & de m'y endormir quand je
 le pouvois. Une nuit je m'endormis en li-
 sant à côté de son lit , & Fanny appor-
 tant comme à l'ordinaire le déjeuner de sa
 Maîtresse à la pointe du jour , on abrégéoit
 les nuits le plus qu'on le pouvoit , s'avança
 doucement & ne me réveilla pas tout de suite.
 Le jour devenu plus grand j'ouvre enfin les
 yeux & je les vois me sourire. Vous voyez ,
 dis-je à Fanny , tout est bien resté comme
 vous l'avez laissé , la table , la lampe , le livre
 tombé de ma main sur mes genoux. Oui ,
 c'est bien , me dit-elle , & me voyant em-
 barrassé de sortir de la maison , allez seule-
 ment , Monsieur , & quand même les voisins
 vous verroient , ne vous mettez pas en peine.
 Ils savent que Madame est malade , nous
 leur avons tant dit que vous viviez comme
 frère & sœur , qu'à présent nous aurions
 beau leur dire le contraire ils ne nous croi-
 roient pas. Et ne se moquent-ils pas de moi ?
 lui dis-je. Oh non , Monsieur , ils s'étonnent

& voilà tout. Vous êtes aimés & respectés l'un & l'autre. Ils s'étonnent Fanny, repris-je, ils ont vraiment raison ! Et quand nous les étonnerions moins , cesseroient-ils pour cela de nous aimer ? Ah ! Monsieur, cela deviendrait tout différent. Je ne puis le croire , Fanny , lui dis-je , mais en tout cas s'ils l'ignoroient.... Ces choses-là , Monsieur , me dit-elle naïvement , pour être bien cachées ne doivent pas être. — Mais. — Il n'y a point de *mais* , Monsieur , vous ne pourriez vous cacher si bien de James & de moi que nous ne vous devinassions. James ne diroit rien , mais il ne serviroit plus Madame comme il la sert , comme la première Duchesse du royaume , ce qui prouve toujours qu'on respecte sa maîtresse , & moi je ne dirois rien , mais je ne pourrais rester avec Madame , car je penserais , si on le fait un jour , cela me fera reproché tout le reste de ma vie ; alors les autres Domestiques qui m'ont toujours entendu louer Madame soupçonneraient quelque chose , & les voisins qui savent combien Madame est bonne & aimable soupçonneraient aussi , & puis il viendrait une autre Femme-de-Chambre qui n'aimerait pas Madame autant que je l'aime ,

& bientôt on parleroit. Il y a tant de langues qui ne demandent qu'à parler ! Quelles louent ou blâment, c'est tout un, pourvu qu'elles parlent. Il me semble que je les entends. *Vous voyez, diroient-ils. Et puis fiez-vous aux apparences. C'étoit un si belle réforme ! Elle donnoit aux pauvres, elle alloit à l'Eglise.* Ce qu'on admire à présent seroit peut-être alors traité d'hipocrisie ; mais , Monsieur , on vous pardonneroit encore moins qu'à Madame ; car , voyant combien elle vous aime , on trouve que vous devriez l'épouser , & l'on diroit toujours que ne l'épousoit-il ? Ah ! Fanny , Fanny , s'écria douloureusement Caliste , vous ne dites que trop bien. Qu'ai-je fait ? dit-elle en françois. Pourquoi lui ai-je laissé vous prouver que je ne puis plus changer de conduite , quand même je le voudrois ! Je voulus répondre , mais elle me conjura de sortir.

Un Marchand du voisinage , plus matineux que les autres , ouvroit déjà sa boutique. Je passai devant lui tout exprès pour n'avoir pas l'air de me sauver. Comment se porte Madame ? me dit-il. Elle ne dort toujours presque point , lui répondis-je. Nous lisons tous

Les soirs Fanny & moi pendant une heure ou deux avant de pouvoir l'endormir , & elle se réveille avec l'aurore. Cette nuit j'ai lu si long-temps que je me suis endormi moi-même. Et avez-vous déjeûné , Monsieur , me dit-il ? Non , lui répondis-je. Je comptois me jeter sur mon lit pour essayer d'y dormir une heure ou deux. Ce seroit presque dommage , Monsieur , me dit-il. Il fait si beau temps , & vous n'avez point l'air fatigué ni assoupi. Venez plutôt déjeûner avec moi dans mon jardin. J'acceptai la proposition , me flattant que cet homme-là seroit le dernier de tous les voisins à médire de Caliste , & il me parla d'elle , de tout le bien qu'elle faisoit & qu'elle me laissoit ignorer avec tant de plaisir & d'admiration , que je fus bien payé de ma complaisance. Ce jour-là même Caliste reçut une lettre de l'oncle de son amant , qui la prioit de venir incessamment à Londres. Je résolus de passer chez mon père le temps de son absence , & nous partîmes en même-temps. Vous reverrai-je , me dit-elle ? Est-il sûr que je vous revoye ? Oui , lui dis-je , & tout aussi-tôt que vous le souhaiterez , à moins que je ne sois mort. Nous nous promîmes de

nous écrire au moins deux fois par semaine, & jamais promesse ne fut mieux tenue. L'un ne pensant & ne voyant rien qu'il n'eût voulu le dire ou le montrer à l'autre, nous avions de la peine à ne pas nous écrire encore plus souvent.

Mon père m'auroit peut être mal reçu s'il n'eût été très-satisfait de la manière dont j'avois employé mon temps. Il en étoit instruit par d'autres que par moi, & heureusement il se trouva chez lui des gens capables selon lui de me juger, & dont je gagnai le suffrage. On trouva que j'avois acquis des connoissances & de la facilité à m'exprimer & on me prédit des succès qui flattèrent d'avance ce père tendre & disposé pour moi à une partialité favorable. Je fis connoissance avec la maison paternelle que je n'avois revue qu'un moment depuis mon départ pour l'Amérique, & dans un temps où je ne faisois attention à rien. Je fis connoissance avec les amis & les voisins de mon père. Je chassai & je courus avec eux, & j'eus le bonheur de ne leur être pas désagréable. Je vous ai vu à votre retour d'Amérique, me dit un des plus anciens amis de notre famille, si votre

père doit à une femme le plaisir de vous revoir tel que vous êtes à présent , il devroit bien par reconnoissance vous la laisser épouser. Les femmes que j'eus occasion de voir me firent un accueil flatteur. Combien il étoit plus aisé de réussir auprès de quelques-unes de celles que mon père honoroit le plus , qu'auprès de cette fille si dédaignée ! Je l'avouerai, mon ame avoit un si grand besoin de repos que dans certains momens toute manière de m'en procurer m'eût paru bonne , & Caliste s'étoit montrée si peu disposée à la jalousie que l'idée que je pourrois la chagriner ne me seroit peut-être pas venue. Je ne sentoís pas que toute distraction est une infidélité ; & ne voyant rien qui lui fut comparable , il ne me vint jamais dans l'esprit que je pusse lui devenir véritablement infidèle ; mais je dirai aussi que toutes les autres manières de me distraire me paroissoient préférables à celles que m'offroient les femmes. Il me tarδοit quelquefois de faire de mes facultés un plus noble & plus utile usage que je n'avois fait jusqu'alors. Je ne sentoís pas encore que le projet du bien public n'est qu'une noble chimère ; que la fortune, les circonstances, des évènemens que per-

sonne ne prévoit & n'amène changent les nations sans les améliorer ni les empirer , & que les intentions du citoyen le plus vertueux n'ont presque jamais influé sur le bien être de sa patrie ; je ne voyois pas que l'esclave de l'ambition est encore plus puérile & plus malheureux que l'esclave d'une femme. Mon père exigea que je me présentasse pour une place dans le Parlement à la première élection , & charmé de pouvoir une fois lui complaire , j'y consentis avec joie. Caliste m'écrivait.

« Si je suis pour quelque chose dans vos projets , comme j'ose encore m'en flatter , vous n'en pouvez pas moins entrer dans un arrangement qui vous obligeroit à vivre à Londres. Un oncle de mon père qui a voulu me voir vient de me dire que je lui avois donné plus de plaisir en huit jours que tous ses colatéraux & leurs enfans en vingt-ans , & qu'il me laisseroit sa maison & son bien ; que je saurois réparer & embellir l'une & faire un bon usage de l'autre , au lieu que le reste de sa parenté ne feroit que dissiper plattement , ou épargner vilainement. Je vous rapporte tout cela pour

» que vous ne me blâmiez pas de ne m'être
 » point opposée à sa bonne volonté , j'ai d'ail-
 » leurs autant de droit que personne à cet
 » héritage , & ceux qu'il pourroit regarder ne
 » sont pas dans le besoin. Mon parent est riche
 » & fort vieux ; sa maison est très-bien située
 » près de Whitehall. Je vous avoue que l'idée
 » de vous y recevoir ou de vous la prêter m'a
 » fait grand plaisir. S'il vous venoit quelque
 » fantaisie dispendieuse , si vous aviez envie
 » d'un très-beau cheval ou de quelque tableau,
 » je vous prie de la satisfaire , car le testament
 » est fait , & le testateur si opiniâtre qu'il n'en
 » reviendra sûrement pas. De sorte que je me
 » compte pour riche dès à présent , & je vou-
 » drois bien devenir votre créancière ».

Dans une autre lettre elle me disoit :

« Tandis que je m'ennuie loin de vous,
 » que tout ce que je fais me paroît inutile &
 » insipide , à moins que je ne puisse le rappor-
 » ter à vous d'une manière ou d'une autre , je
 » vois que vous vous reposez loin de moi. D'un
 » côté , impatience & ennui ; de l'autre satis-
 » faction & repos , quelle différence ! Je ne
 » me plains pas cependant. Si je m'affligois
 » je n'oserois le dire. Supposé que je visse une

» femme entre vous & moi je m'affligerois
 » bien plus , & cependant je ne devrois &
 » n'oserois jamais le dire ».

Dans une autre lettre encore elle disoit :

« Je crois avoir vu votre père. Frappé de
 » ses traits qui me rapelloient les vôtres , je
 » suis restée immobile à le considérer. C'est
 » sûrement lui , & il m'a aussi regardée ».

En effet , mon père , comme il me l'a dit depuis , l'avoit vue par hasard dans une course qu'il avoit faite à Londres. Je ne sai où il la rencontra , mais il demanda qui étoit cette belle femme. Quoi , lui dit quelqu'un , vous ne connoissez pas la Caliste de Lord L. & de votre fils ! Sans ce premier nom , me dit-il , & il s'arrêta. Malheureux , pourquoi la prononçâtes vous !

Je commençois à être en peine de la manière dont je pourrois retourner à Bath. Ma santé n'étoit plus une raison ni un prétexte , & quoique je n'eusse rien à faire ailleurs , il devenoit bizarre d'y commencer un nouveau séjour. Caliste le sentit elle-même , & dans la lettre par laquelle elle m'annonça son départ de Londres elle me témoigna son inquiétude là - dessus. Dans cette même lettre ,

elle me parloit de quelques nouvelles connoissances qu'elle avoit faites chez l'oncle de Mylord L. & qui toutes parloient d'aller à Bath. Il seroit affreux , ajouta-t-elle , d'y voir tout le monde , excepté la seule personne du monde que je souhaite de voir. Heureusement , (alors du moins je croyois pouvoir dire que c'étoit heureusement) mon père curieux peut-être dans le fond de l'ame , de connoître celle qu'il rejettoit , d'entendre parler d'elle avec certitude & avec quelque détail , peut-être aussi pour continuer à vivre avec moi sans qu'il m'en coûtât aucun sacrifice ; peut-être aussi pour rendre mon séjour à Bath moins étrange , car tant de motifs peuvent se réunir dans une seule intention , mon père , dis-je , annonça qu'il passeroit quelque mois à Bath. J'eus peine à lui cacher mon extrême joie. Ah ! ciel , disois-je en moi-même , si je pouvois tout réunir , mon père , mes devoirs , Caliste , son bonheur & le mien ! Mais , à peine le projet de mon père fut-il connu qu'une femme , veuve depuis dix-huit mois d'un de nos parens , lui écrivit que , desirant d'aller à Bath avec son fils , enfant de neuf à dix ans , elle le prioit de prendre une mai-

son où ils pussent demeurer ensemble. Les idées de mon père me parurent dérangées par cette proposition , sans que je pusse démêler si elle lui étoit agréable ou désagréable. Quoiqu'il en soit il ne pouvoit que l'accepter , & je fus envoyé à Bath pour arranger un logement pour mon père , pour cette cousine que je ne connoissois pas , pour son fils & pour moi. Caliste y étoit déjà revenue. Charmée de faire quelque chose avec moi , elle dirigea & partagea mes soins avec un zèle digne d'un autre objet , & quand mon père & Lady Betty B. arrivèrent ils admirèrent dans tout ce qu'ils voyoient autour d'eux une élégance, un goût qu'ils n'avoient vu , disoient-ils, nulle part, & me témoignèrent une reconnoissance qui ne m'étoit pas due. Caliste dans cette occasion avoit travaillé contre elle ; car, certainement, Lady Betty dès ce premier moment me supposa de vues que sa fortune , sa figure & son âge auroient rendus fort naturelles. Elle s'étoit mariée très-jeune , & n'avoit pas dix-sept ans lors de la naissance de Sir Harry B. son fils. Je ne lui reproche donc point les idées qu'elle se forma , ni la conduite qui en fut la conséquence. Ce qui m'étonne c'est l'impression

que me fit sa bonne volonté. Je n'en fus pas bien flatté, mais j'en fus moins sensible à l'attachement de Caliste. Elle m'en devint moins précieuse. Je crus que toutes les femmes aimoient, & que le hasard, plus qu'aucune autre chose, déterminoit l'objet d'une passion à laquelle toutes étoient disposées d'avance. Caliste ne tarda pas à voir que j'étois changé.... Chagné ? non, je ne l'étois pas. Ce mot dit trop, & rien de ce que je viens d'exprimer n'étoit distinctement dans ma pensée ni dans mon cœur. Pourquoi êtres mobiles & inconséquens que nous nous sommes, essayons-nous de rendre compte de nous mêmes ? Je ne m'aperçus point alors que j'eusse changé, & aujourd'hui pour expliquer mes distractions, ma sécurité, ma molle & foible conduite j'assigne une cause à un changement que je ne sentoie pas.

Le fils de Lady Betty, ce petit garçon d'environ dix ans, étoit un enfant charmant & il ressembloit à mon frère. Il me le rappelloit si vivement quelquefois, & les jeux de notre enfance, que mes yeux se remplissoient de larmes en le regardant. Il devint mon élève, mon camarade, je ne me promenois plus sans lui, & je le menois presque tous les jours chez Caliste.

Un jour que j'y étois allé seul, je trouvai chez elle un gentilhomme campagnard de très-bonne mine qui la regardoit deffiner. Je cachai ma surprise & mon déplaisir. Je voulus rester après lui, mais cela fut impossible, il lui demanda à souper. A onze heures je prétendis que rien ne l'incommodoit tant que de se coucher tard, & j'obligeai mon rival, oui, c'étoit mon rival, à se retirer aussi bien que moi. Pour la première fois les heures m'avoient paru bien longues chez Caliste. Le nom de cet homme ne m'étoit pas inconnu. C'étoit un nom que personne de ceux qui l'avoient porté n'avoit rendu brillant; mais sa famille étoit ancienne, & considérée depuis long-temps dans une province du Nord de l'Angleterre. Connoissant l'oncle de Lord L**, & ayant vu Caliste avec lui à l'Opéra; il avoit souhaité de lui être présenté, & avoit demandé la permission de lui rendre visite. Il fut chez elle deux ou trois fois, & crut voir en réalité les mœurs & les graces qu'il n'avoit vues que dans ses livres classiques. Après sa troisième visite, il vint demander au Général des informations sur Caliste, sa fortune & sa famille. On lui répondit avec toute la vérité possible. Vous êtes honnête homme, Mon-

Heur , dit alors l'admirateur de Caliste , me conseillez - vous de l'épouser ? Sans doute , lui fut-il répondu , si vous pouvez l'obtenir. Je donnerois le même conseil à mon fils , au fils de mon meilleur ami. Il y a un imbécile qui l'aime depuis long - tems , & qui n'ose l'épouser , parce que son père , qui n'ose la voir de peur de se laisser gagner ne veut pas y consentir. Ils s'en repentiront toute leur vie , mais dépêchez-vous , car ils pourroient changer.

Voilà l'homme que j'avois trouvé chez Caliste. Le lendemain je fus chez elle de très-bonne heure , & je lui exprimai mon déplaisir & mon impatience de la veille. Quoi ! dit-elle , cela vous fait quelque peine ! autrefois je voyois bien que vous ne pouviez souffrir de trouver qui que ce soit avec moi , pas même un artisan ni une femme ; mais depuis quelque tems vous ne cessez de mener avec vous le petit Chevalier , j'ai cru que c'étoit exprès pour que nous ne fussions pas seuls ensemble. Mais , dis-je , c'est un enfant. Il voit & entend comme un autre , dit-elle. Et si je ne l'amène plus , repris-je , cesserez-vous de recevoir l'homme qui m'importuna

hier ? Vous pouvez l'amener toujours , dit-elle , mais moi je ne puis renvoyer l'autre , tant que personne n'aura sur moi des droits plus grands que n'en a mon bienfaiteur , qui m'a fait faire connoissance avec lui , & m'a priée de le bien recevoir. Il est amoureux de vous , lui dis-je , après m'être promené quelque tems à grand pas dans la chambre , il n'a point de père , il pourra. . . . Je ne pus achever. Caliste ne me répondit rien , on annonça l'homme qui me tourmentoit , & je sortis. Peu après je revins. Je résolus de m'accoutumer à lui , plutôt que de me laisser bannir de chez moi , car c'étoit chez moi. J'y venois encore plus souvent qu'à l'ordinaire & j'y restois moins long-temps. Quelquefois elle étoit seule , & c'étoit une bonne fortune dont tout mon être étoit réjoui. Je n'amenois plus le petit garçon , qui au bout de quelques jours s'en plaignoit amèrement. Un jour , en présence de Lady Betty , il adressa ses plaintes à mon père , & le supplia de le mener chez Mistriss Calista , puisque je ne l'y menois plus. Ce nom , la manière de le dire firent sourire mon père avec un mélange de bienveillance & d'embarras. Je n'y vais pas moi-même , dit-il à Sir Harry. Est-ce que

que votre fils ne veut pas vous y mener , reprit l'enfant ? Ah ! si vous aviez y été quelquefois vous y retourneriez tous les jours comme lui. Voyant mon père ému & attendri , je fus sur le point de me jeter à ses pieds , mais la présence de Lady Betty ou ma mauvaise étoile , ou plutôt ma maudite foiblesse me retint ! Oh Caliste combien vous auriez été plus courageuse que moi ! Vous auriez profité de cette occasion précieuse ; vous auriez tenté & réussi , & nous aurions passé ensemble une vie que nous n'avons pu apprendre à passer l'un sans l'autre. Pendant qu'incertain , irrésolu je laissois échapper ce moment unique , on vint de la part de Caliste , à qui j'avois dit les plaintes de Sir Harry , demander à Mylady que son fils pût dîner chez elle. Le petit garçon n'attendit pas la réponse , il courut se jeter au cou de James & le pria de l'emmener. Le soir , le lendemain , les jours suivans il parla tant de ma maîtresse qu'il impatienta Lady Betty & commença tout de bon à intéresser mon père. Qui fait ce que n'auroit pas pu produire cette espèce d'intercession ? Mais mon père fut obligé d'aller passer quelques jours chez lui pour

des affaires pressantes , & ce mouvement de bonne volonté une fois interrompu ne put plus être redonné.

Sir Harry s'établit si bien chez Caliste que je ne la trouvois plus seule avec son nouvel amant. Il fut je pense aussi importuné de l'enfant que je pouvois l'être de lui. Caliste dans cette occasion déploya un art & des ressources de génie , d'esprit & de bonté que j'étois bien éloigné de lui connoître. L'habitant de Norfolk ne pouvant l'entretenir vouloit au moins qu'elle le charmât comme à Londres par sa voix & son claveffin , & demandoit des ariettes françoises , italiennes , des morceaux d'opéra ; mais Caliste trouvant que tout cela seroit vieux pour moi , & ennuyeux pour le petit garçon , & que je me soucierois peu d'ailleurs d'aider à l'effet en l'accompagnant comme à mon ordinaire , se mit à imaginer des romances dont elle faisoit la musique , dont elle m'aidoit à faire les paroles , qu'elle faisoit chanter par l'enfant , & juger par mon rival. Elle chanta & joua , & parodia , la charmante romance *Have you seen my Hanna* , de manière à m'arracher vingt fois des larmes. Elle voulut aussi que nous apprissions à dessiner à Sir Harry,

& pour pouvoir se refuser sans rudesse à cette musique perpétuelle , elle se procura quelques-uns de ces tableaux de Rubens & de Snyders , où des enfans se jouent avec des guirlandes de fleurs , & les copiant à l'aide d'un pauvre peintre fort habile , que le hasard lui avoit amené , & dont elle avoit démêlé le talent ; elle en entoura sa chambre , laissant entre eux de l'espace pour des consoles sur lesquelles devoient être placées des lampes d'une forme antique , & des vases de porcelaine ; ce travail nous occupoit tous , & si l'enfant seul étoit content , tout le monde étoit amusé. Surpris moi-même de l'effet quand l'appartement fut arrangé , & trouvant qu'elle n'avoit jamais eu autant d'activité ni d'invention , j'eus la cruauté de lui demander si c'étoit pour rendre à M. M** sa maison plus agréable. Ingrat ! dit-elle. Oui , m'écriai-je , vous avez raison , je suis un ingrat , mais aussi qui pourroit voir sans humeur des talens , dont on ne jouit plus seul , se déployer tous les jours d'une façon plus brillante ? C'est bien , dit-elle , de leur part le chant du cigne. On entendit heurter à la porte. Préparez-vous à voir , dit le petit Harry , comme s'il y avoit entendu si-

neffe , notre éternel Monsieur de Norfolk.
C'étoit lui en effet.

Nous menâmes encore quelques jours la même vie , mais ce n'étoit pas l'intention de mon rival de partager toujours Caliste avec un enfant & moi. Il vint lui dire un matin , que d'après ce qu'il avoit appris d'elle par le Général D. & le public , mais sur-tout d'après ce qu'il en voyoit lui-même , il étoit résolu à suivre le penchant de son cœur & à lui offrir sa main & sa fortune. Je vais , dit-il , prendre une connoissance exacte de mes affaires , afin de pouvoir vous en rendre compte. Je veux que votre ami , votre protecteur à qui je dois le bonheur de vous connoître , examine & juge avec vous si mes offres sont dignes d'être acceptées ; mais quand vous aurez tout examiné , vous êtes trop généreuse pour me faire attendre une réponse décisive , & si je vous trouvois ensemble il ne faudroit que quelques momens pour décider de mon sort. Je voudrois être moi-même plus digne de vos offres , lui dit Caliste , aussi troublée qu'elle ne s'étoit pas attendue à sa déclaration ; allez , Monsieur , je sens tout l'honneur que vous me faites. J'examinerai avec moi-même si je dois l'accepter , & après

votre retour je ferai bientôt décidée. Sir Har-
 ry & moi la trouvâmes une heure après si
 pâle, si changée qu'elle nous effraya. Est-il
 croyable que je ne me décidai pas alors ? Je
 n'avois certainement qu'un mot à dire. Je
 passai trois jours presque du matin au soir
 chez Caliste à la regarder, à rêver, à hésiter
 & je ne lui dis rien. La veille du jour où
 son amant devoit revenir, j'allai chez elle
 l'après-dîner, je venois seul. Je savois que sa
 Femme-de-chambre étoit allée chez des pa-
 rens à quelques milles de Bath, & ne devoit
 revenir que le lendemain matin. Caliste tenoit
 une cassette remplie de petits bijoux, de
 pierres gravées, de miniatures qu'elle avoit
 apportées d'Italie, ou que Mylord lui avoit
 données. Elle me les fit regarder & observa
 lesquelles me plaisoient le plus. Elle me mit
 au doigt une bague que Mylord avoit toujours
 portée, & me pria de la garder. Elle ne me
 disoit presque rien. Elle m'étonna & me parut
 différente d'elle-même. Elle étoit caressante,
 & paroissoit triste & résignée. Vous n'avez
 rien promis à cet homme, lui dis-je ? Rien,
 dit-elle, & voilà les seuls mots que j'aye pu
 me rappeler d'une soirée que je me suis rap-

pellée mille & mille fois. Mais je n'oublierai de ma vie la manière dont nous nous séparâmes. Je regardai ma montre. Quoi, dis-je, il est déjà neuf heures ! & je voulus m'en aller. Restez, me dit-elle. Il ne m'est pas possible, lui dis-je, mon père & Lady Betty m'attendent. Vous souperez tant de fois encore avec eux, dit-elle. Mais, dis-je, vous ne soupez plus !
 --- Je souperai. — On m'a promis des glaces.
 — Je vous en donnerai (il faisoit excessivement chaud.) Elle n'étoit presque pas habillée. Elle se mit devant la porte vers laquelle Je m'avançois ; je l'embrassai en l'ôtant un peu de devant la porte. Et vous ne laisserez donc pas de passer, dit-elle. Vous êtes cruelle, lui dis-je, de m'émouvoir de la sorte !
 --- Moi, je suis cruelle ! j'ouvris la porte, je sortis, elle me regarda sortir, & je lui entendis dire en la refermant, *c'est fait*. Ces mots me poursuivirent. Après les avoir mille fois entendus, je revins au bout d'une demi-heure en demander l'explication. Je trouvai la porte fermée à la clef. Elle me cria d'un cabinet, qui étoit par de-là sa chambre, qu'elle s'étoit mise dans le bain, & qu'elle ne pouvoit m'ouvrir n'ayant personne avec elle. Mais,

dis-je , s'il vous arrivoit quelque chose ! Il ne m'arrivera rien , me dit-elle. Est-il bien sûr , lui dis-je , que vous n'avez aucun dessein finistre. Très-sûr , me répondit-elle ; y a-t-il quelqu'autre monde où je vous retrouvassé ? Mais je m'enroue , & je ne puis plus parler. Je m'en retournai chez moi un peu plus tranquille , mais *c'est fait* ne put me sortir de l'esprit & n'en fortira jamais , quoique j'aye revu Caliste. Le lendemain matin je retournai chez elle. Fanny me dit qu'elle ne pouvoit me voir ; & me suivant dans la rue , qu'est-il donc arrivé à ma maîtresse , me dit-elle ? Quel chagrin lui avez-vous fait ? Aucun , lui dis-je , qui me soit connu. Je l'ai trouvée , reprit-elle dans un état incroyable. Elle ne s'est pas couchée cette nuit. . . . Mais je n'ose m'arrêter plus long-temps. Si c'est votre faute , vous n'aurez point de repos le reste de votre vie. Elle entra , je me retirai très-inquiet ; une heure après je revins : Caliste étoit partie. On me donna la cassette de la veille & une lettre que voici :

« Quand j'ai voulu vous retenir hier je n'ai
 » pu y réussir. Aujourd'hui je vous renvoye , &
 » vous obéissez au premier mot. Je pars pour
 » vous épargner des cruautés qui empoison-



» neroient le reste de votre vie si vous veniez
 » un jour à les sentir. Je m'épargne à moi
 » le tourment de contempler en détail un mal-
 » heur & des pertes d'autant plus vivement
 » senties que je ne suis en droit de les repro-
 » cher à personne. Gardez pour l'amour de
 » moi ces bagatelles que vous admirâtes hier,
 » vous le pouvez avec d'autant moins de
 » scrupule que je suis résolue à me réserver la
 » propriété la plus entière de tout ce que je
 » tiens de Mylord ou de son oncle ».

Comment vous rendre compte, Madame,
 du stupide abattement où je restai plongé,
 & de toutes les puériles, ridicules, mais
 peu distinctes considérations auxquelles se
 borna ma pensée comme si je fusse devenu
 incapable d'aucune vue saine, d'aucun raison-
 nement ? Ma léthargie fut-elle un retour
 du dérangement qu'avoit causé dans mon
 cerveau la mort de mon frère ? Je vou-
 drois que vous le crussiez, autrement com-
 ment aurez-vous la patience de continuer
 cette lecture ? Je voudrois parvenir sur-tout
 à le croire moi-même, ou que le souvenir
 de cette journée pût s'anéantir. Il n'y avoit
 pas une demie-heure qu'elle étoit partie, pour-

quoi ne la pas suivre , qu'est-ce qui me retint ?
 S'il est des intelligences témoins de nos pen-
 sées , qu'elles me disent ce qui me retint ? Je
 m'assis à l'endroit où Caliste avoit écrit , je
 pris sa plume , je la baisai , je pleurai ; je crois
 que je voulois écrire ; mais bientôt importuné
 du mouvement qu'on se donnoit autour de
 moi pour mettre en ordre les meubles & les
 hardes de ma maîtresse , je fors de sa maison ,
 je vais errer dans la campagne , je reviens
 ensuite me renfermer chez moi. A une heure
 après minuit je me couche tout habillé ; je
 m'endors , mon frère , Caliste , mille fantômes
 lugubres viennent m'affaillir ; je me réveille
 en sursaut tout couvert de sueur ; un peu remis
 je pense que j'irai dire à Caliste ce que j'ai
 souffert la veille , & la frayeur que m'ont causé
 mes rêves. A Caliste ? Elle est partie ; c'est
 son départ qui me met dans cet état affreux :
 Caliste n'est plus à ma portée , elle n'est plus
 à moi , elle est à un autre. Non , elle n'est pas
 encore à un autre , & en même-temps j'ap-
 pelle , je cours , je demande des chevaux ;
 pendant qu'on les mettoit à ma voiture j'allai
 éveiller ses gens & leur demander s'ils n'avoient
 rien appris de M. M**. Ils me dirent qu'il

« étoit arrivé à huit heures du soir , & qu'il avoit pris à dix le chemin de Londres. A l'instant ma tête s'embarraffa , je voulus m'ôter la vie , je méconnus les gens & les objets , je me persuadai que Caliste étoit morte ; une forte saignée iuffit à peine pour me faire revenir à moi , & je me retrouvai dans les bras de mon père qui joignit aux plus tendres soins pour ma fanté celui de cacher le plus qu'il fut possible l'état où j'avois été. Funeste précaution ! Si on l'avoit su il auroit effrayé peut-être , & personne n'eût voulu s'affocier à mon sort.

Le lendemain on m'apporta une lettre. Mon père qui ne me quittoit pas me pria de la lui laisser ouvrir ; que je voye une fois , me dit-il , quoiqu'il soit trop tard , ce qu'étoit cette femme. Lisez , lui dis-je , vous ne verrez certainement rien qui ne lui fasse honneur.

« Il est bien sûr à présent que vous ne » m'avez pas suivie. Il n'y a que trois heures » que j'espérois encore. A présent je me » trouve heureuse de penser qu'il n'est plus » possible que vous arriviez , car il ne pour- » roit en résulter que les choses les plus fu- » nestes , mais je pourrois recevoir une lettre.

» Il y a des instans où je m'en flatte en-
 » core L'habitude étoit si grande , & il est
 » pourtant impossible que vous me haïssiez ,
 » ou que je sois pour vous comme une autre.
 » J'ai encore une heure de liberté. Quoique
 » tout soit prêt , je puis encore me dédire ;
 » mais si je n'apprends rien de vous , je ne
 » me dédirai pas. Vous ne vouliez plus de
 » moi , votre situation auprès de moi étoit
 » trop uniforme ; il y a long-temps que vous
 » en êtes fatigué. J'ai fait une dernière tenta-
 » tive. J'avois presque cru que vous me re-
 » tiendriez ou que vous me suivriez. Je ne me
 » ferai pas honneur des autres motifs qui ont
 » pu entrer dans ma résolution , ils sont trop
 » confus , c'est pourtant mon intention de
 » chercher mon repos & le bonheur d'autrui
 » dans mon nouvel état , & de me conduire
 » de façon que vous ne rougissiez pas de moi.
 » Adieu , l'heure s'écoule , & dans un instant
 » on viendra me dire qu'elle est passée ; adieu ,
 » vous pour qui je n'ai point de nom , adieu
 » pour la dernière fois ». La lettre étoit tachée
 de larmes , celles de mon père tombèrent sur
 les traces de celles de Caliste, les miennes. . . .
 Je fais la lettre par cœur , mais je ne puis plus

la lire. Deux jours après, Lady Betty tenant la gazette, lut à l'article des mariages, *Charles M*** of Norfolk, with Maria Sophia****. Oui, elle lut ces mots; il fallut les entendre. Ciel! avec *Maria Sophia*!... Je ne puis pas accuser Lady Betty d'insensibilité dans cette occasion. J'ai lieu de croire qu'elle regardoit Caliste comme une fille honnête pour son état, avec qui j'avois vécu, qui m'aimoit encore quoique je ne l'aimasse plus, qui voyant que je m'étois détaché d'elle, & que je ne l'épouserois jamais, prenoit avec chagrin le parti de se marier, pour faire une fin honorable; certainement Lady Betty n'attribuoit ma tristesse qu'à la pitié; car, loin de m'en savoir mauvais gré, elle en eut meilleur opinion de mon cœur. Toute cette manière de juger étoit fort naturelle & ne différoit de la vérité que par des nuances qu'elle ne pouvoit deviner.

Huit jours se passèrent, pendant lesquels il me sembloit que je ne vivois pas. Inquiet, égaré, courant toujours comme si j'avois cherché quelque chose, ne trouvant rien, ne cherchant même rien, ne voulant que me fuir moi-même, & fuir successivement tous les objets

qui frapportoient mes regards ! Ah ! Madame ; quel état ! & faut-il que j'éprouve qu'il en est un plus cruel encore ! Un matin , pendant le déjeuner , Sir Harry s'approchant de moi , me dit : je vous vois si triste , j'ai toujours peur que vous ne vous en alliez aussi. Il m'est venu une idée. On parle quelquefois à maman de se remarier , j'aimerois mieux que ce fût vous que tout autre qui devinriez mon père ; alors vous resteriez auprès de moi , ou bien vous me prendriez avec vous , si vous vous en alliez. Lady Betty sourit. Elle eut l'air de penser que son fils ne faisoit que me mettre sur les voies de faire une proposition à laquelle j'avois pensé depuis long-temps. Je ne répondis rien. Elle crut que c'étoit par embarras , par timidité. Mais mon silence devenoit trop long. Mon père prit la parole : vous avez-là une très-bonne idée mon ami Harry , dit-il , & je me flatte qu'une fois ou l'autre tout le monde en jugera ainsi. Une fois ou l'autre ! dit Lady Betty. Vous me croyez plus prude que je ne suis. Il ne me faudroit pas tant de tems pour adopter une idée qui vous feroit agréable , ainsi qu'à votre fils & au mien. Mon père me prit par la main , & me fit sortir.

Ne me punissez pas, me dit-il, de n'avoir pas su faire céder des considérations qui me paroissent victorieuses à celles que je trouvois foibles. Je puis avoir été aveugle, mais je n'ai pas cru être dur. Je n'ai rien dans le monde de si cher que vous. Méritez jusqu'au bout ma tendresse ; je voudrois n'avoir point exigé ce sacrifice, mais puisqu'il est fait, rendez le méritoire pour vous & utile à votre père ; montrez-vous un fils tendre & généreux en acceptant un mariage qui paroîtroit avantageux à tout autre que vous, & donnez-moi des petits fils qui intéressent & amusent ma vieillesse, & me dédommagent de votre mère, de votre frère & de vous, car vous n'avez jamais été & ne serez peut-être jamais à vous, à moi, ni à la raison.

Je rentrai dans la chambre. Pardonnez mon peu d'éloquence, dis-je à Mylady, & croyez que je sens mieux que je ne m'exprime. Si vous voulez me promettre le plus grand secret sur cette affaire, & permettre que j'aille faire un tour à Paris & en Hollande, je partirai dès demain, & reviendrai dans quatre mois vous prier de réaliser des intentions qui me sont si honorables & si avantageuses. Dans

quatre mois ! dit Mylady ; & il faudroit m'engager au plus profond secret ? Pourquoi ce secret , je vous prie ? Seroit-ce pour ménager la sensibilité de cette femme ? n'importe mes motifs , lui dis-je ; mais je ne m'engage qu'à cette condition. Ne soyez pas fâché , dit Sir Harry , maman ne connoît pas Mistrifs Calista. Je t'épouserai toi , mon cher Harry , si j'épouse ta mère , lui dis-je en l'embrassant. C'est bien aussi toi que j'épouse , & je te jure tendresse & fidélité. Madame est trop raisonnable , dit avec gravité mon père , pour ne pas consentir au secret que vous voulez qu'on garde ; mais pourquoi ne pas vous marier secrètement avant que de partir ? J'aurai du plaisir à vous savoir marié ; vous partirez aussitôt qu'il vous plaira après la célébration. De cette manière on ne soupçonnera rien , & si l'on parloit de quelque chose , votre départ détruiroit ce bruit. Je comprends bien comment vous avez envie de faire un voyage de garçon , c'est-à-dire , sans femme. Il fut question de vous envoyer voyager avec votre frère au sortir de l'université , mais la guerre y mit obstacle. Lady Betty fut si bien apaisée par le discours de mon père qu'elle

consentit à tout ce qu'il vouloit , & trouva plaisant que nous fussions mariés avant un certain bal qui devoit se donner peu de jours après. L'erreur où nous verrions tout le monde , disoit-elle , nous amuseroit elle & moi. Avec quelle rapidité je me vis entraîné ! Je connoissois Lady Betty depuis environ cinq mois. Notre mariage fut proposé , traité & conclu en une heure. Sir Harry étoit si aisé que j'eus peine à me persuader qu'il pût être discret. Il me dit que quatre mois étoient trop longs pour pouvoir se taire , mais qu'il se tairoit jusqu'à mon départ si je promettois de le prendre avec moi.

Je fus donc marié , & il n'en transpara rien , quoique des vents contraires & un temps très-orageux retardassent mon départ de quelques jours qu'il étoit plus naturel de passer à Bath qu'à Harwich. Le vent ayant changé je partis laissant Lady Betty grosse. Je parcourus en quatre mois les principales villes de la Hollande , de la Flandre & du Brabant ; & en France , outre Paris , je vis la Normandie & la Bretagne. Je ne voyageai pas vite à cause de mon petit compagnon de voyage ; mais je restai peu par-tout où je fus ,
&

& je ne regrettai nulle part de ne pouvoir y rester plus long-temps. J'étois si mal disposé pour la société, tout ce que j'appercevois de femmes me faisoit si peu espérer que je pourrois être distrait de mes pertes, que par-tout je ne cherchai que les édifices, les spectacles, les tableaux, les artistes. Quand je voyois ou entendois quelque chose d'agréable, je cherchois autour de moi celle avec qui j'avois si long-temps vu & entendu, celle avec qui j'aurois voulu tout voir & tout entendre, qui m'auroit aidé à juger, & m'auroit fait doublement sentir. Mille fois je pris la plume pour lui écrire, mais je n'osai écrire; & comment lui aurois-je fait parvenir une lettre telle que j'eusse eu quelque plaisir à l'écrire, & elle à la recevoir !

Sans le petit Harry je me serois trouvé seul dans les villes les plus peuplées, avec lui je n'étois pas tout-à-fait isolé dans les endroits les plus écartés. Il m'aimoit, il ne me fut jamais incommode, & j'avois mille moyens de le faire parler de *Mistriss Calista*, sans en parler moi-même. Nous retournâmes en Angleterre; d'abord à Bath, delà chez mon père, & enfin à Londres, où mon mariage

devint public lorsque Lady Betty jugea qu'il étoit tems de se faire présenter à la cour. On avoit parlé de moi & de mon frère comme d'un phénomène d'amitié ; on avoit parlé de moi comme d'un jeune homme rendu intéressant par la passion d'une femme aimable ; les amis de mon père avoient prétendu que je me distinguerois par mes connoissances & mes talens. Les gens à talens avoient vanté mon goût & ma sensibilité pour les arts qu'ils professoient. A Londres, dans le monde, on ne vit plus rien qu'un homme triste, silencieux. On s'étonna de la passion de Caliste & du choix de Lady Betty ; & supposé que les premiers jugemens portés sur moi n'eussent pas été tout-à-fait faux, je conviens que les derniers étoient du moins parfaitement naturels, & j'y étois peu sensible ; mais Lady Betty s'appervant du jugement du public, l'adopta insensiblement, & ne se trouvant pas autant aimée qu'elle croyoit le mériter, après s'être plainte quelque tems avec beaucoup de vivacité, chercha sa consolation dans une espèce de dédain qu'elle nourrissoit, & dont elle s'applaudissoit. Je ne trouvois aucune de ses impressions assez injuste pour pouvoir m'en offenser

ou la combattre. Je n'aurois fu d'ailleurs comment m'y prendre, & j'avoue que jen'y prenois pas un intérêt assez vif pour devenir là-dessus bien clairvoyant ni bien ingénieux, encore moins pour en avoir de l'humeur; de sorte qu'elle fit tout ce qu'elle voulut, & elle voulut plaire & briller dans le monde, ce que sa jolie figure, sa gentillesse & cet esprit de répartie, qui réussit toujours aux femmes, lui rendoit fort aisé. D'une coquetterie générale, elle en vint à une plus particulière, car je ne puis pas appeller autrement ce qui la détermina pour l'homme du Royaume avec lequel une femme pouvoit être le plus flattée d'être vue, mais le moins fait, du moins à ce qu'il me sembla, pour prendre ou inspirer une passion. Je parus ne rien voir, & ne m'opposai à rien, & après la naissance de sa fille, Lady Betty se livra sans réserve à tous les amusemens que la mode ou son goût lui rendirent agréable. Pour le petit Chevalier, il fut content de moi, car je m'occupois de lui presque uniquement, aussi me resta-t-il fidelle, & le seul véritable chagrin que m'ait fait sa mère c'est d'avoir voulu obstinément qu'il fût mis en

penſion à Weſtminſter lorsqu'après ſes couchés nous allâmes à la campagne.

Ce fut vers ce temps-là que mon père m'ayant mené promener un jour à quelque diſtance du château, me parla à cœur ouvert du train de vie que prenoit Mylady, & me demanda ſi je ne penſois pas à m'y oppoſer avant qu'il ne devînt tout-à-fait ſcandaleux. Je lui répondis qu'il ne m'étoit pas poſſible d'ajouter à mes autres chagrins celui de tourmenter une perſonne qui s'étoit donnée à moi avec plus d'avantages apparens pour moi que pour elle, & qui dans le fond avoit à ſe plaindre. Il n'y a perſonne, lui diſ-je, au cœur, à l'amour-propre & à l'activité de qui il ne faille quelque'aliment. Les femmes du peuple ont leurs ſoins domeſtiques, & leurs enfans, dont elle ſont obligées de ſ'occuper beaucoup; les femmes du monde quand elles n'ont pas un mari dont elles ſoyent le tout, & qui ſoit tout pour elle, ont recours au jeu, à la galanterie ou à la haute dévotion. Mylady n'aime pas le jeu, elle eſt d'ailleurs trop jeune encore pour jouer, elle eſt jolie & agréable, ce qui arrive eſt trop naturel pour devoir ſ'en plain-

dre, & ne me touche pas assez pour que je veuille m'en plaindre. Je ne veux me donner ni l'humeur, ni le ridicule d'un mari jaloux. Si elle étoit sensible, sérieuse, capable en un mot de m'écouter & de me croire ; s'il y avoit entre nous de véritables rapports de caractère, je me ferois peut-être son ami, & je l'exhorterois à éviter l'éclat & l'indécence pour s'épargner des chagrins, & ne pas aliéner le public ; mais comme elle ne m'écouterait pas, il vaut mieux que je conserve plus de dignité, & que je laisse ignorer que mon indulgence est réfléchie. Elle en fera quelques écarts de moins si elle se flatte de me tromper. Je fais tout ce qu'on pourroit me dire sur le tort qu'on a de tolérer le désordre, mais je ne l'empêcherois pas, à moins de ne pas perdre ma femme de vue. Or, quel casuiste assez sévère pour oser me prescrire une pareille tâche ? Si elle m'étoit prescrite je refuserois de m'y soumettre, je me laisserois condamner par toutes les autorités, & j'inviterois l'homme qui pourroit dire qu'il ne tolère aucun abus, soit dans la chose publique, s'il y a quelque direction, soit dans sa maison, s'il en a une, ou dans la conduite

de ses enfans s'll en a ; soit , enfin , dans la sienne propre ; j'inviterois , dis-je , cet homme-là à me jeter la première pierre.

Mon père , me voyant si déterminé , ne me répliqua rien. Il entra dans mes intentions , & vécut toujours bien avec Lady Betty ; & dans le peu de tems que nous fûmes encore ensemble , il n'y eut point de jour qu'il ne me donnât quelque preuve de son extrême tendresse pour moi. Je me souviens que dans ce tems-là un Evêque , parent de Lady Betty , dînant chez mon père avec beaucoup de monde , se mit à dire de ces lieux communs moitié plaisans , moitié moraux , sur le mariage , l'autorité maritale , &c. , &c. qu'on pourroit appeller plaisanteries ecclésiastiques , qui sont de tous les tems , & qui dans cette occasion pouvoient avoir un but particulier. Après avoir laissé épuiser à neuf ce vieux sujet , je dis que c'étoit à la loi & à la religion , ou à leurs Ministres à contenir les femmes , & que si on en chargeoit les maris , il faudroit au moins une dispense pour les geus occupés , qui alors auroient trop à faire , & pour les gens doux & indolens qui seroient trop malheureux. Si on n'avoit cette bonté pour nous , dis-je avec

une sorte d'emphase , le mariage ne conviendrait plus qu'aux tracassiers & aux imbéciles , à Argus , & à ceux qui n'auroient point d'yeux. Lady Betty rougit. Je crus voir dans sa surprise que depuis long-tems elle ne me croyoit pas assez d'esprit pour parler de la sorte. Il ne m'auroit peut-être fallu pour rentrer en faveur auprès d'elle dans ce moment que les préférences de quelque jolie femme. Un mal entendu , qu'il ne vaut pas la peine de rappeler me le fit présumer. Il faut que dans le fond , quoiqu'il n'y paroisse pas toujours , les femmes aient une grande confiance au jugement & au goût les unes des autres. Un homme est une marchandise , qui en circulant entre leurs mains , hausse quelque tems de prix , jusqu'à ce qu'elle tombe tout-à-coup dans un décri total , qui n'est d'ordinaire que trop juste.

Vers la fin de Septembre je retournai à Londres pour voir Sir Harry. J'espérois aussi qu'y étant seul de notre famille dans une saison où la ville est déserte, je pourrois aller par-tout sans qu'on y prît garde, & trouver enfin dans quelque café, dans quelque taverne, quelqu'un qui me donneroit des nou-

velles de Caliste. Il y avoit un an & quelques jours que nous nous étions séparés. Si aucune de ces tentatives ne m'avoit réussi je serois allé chez le Général D***, ou chez le vieux oncle qui vouloit lui laisser son bien. Je ne pouvois plus vivre sans savoir ce qu'elle faisoit, & le vuide qu'elle m'avoit laissé se faisoit sentir tous les jours d'une manière plus cruelle. On a tort de penser que c'est dans les premiers tems qu'une véritable perte est la plus douloureuse. Il semble alors qu'on ne soit pas encore tout-à-fait sûr de son malheur. On ne fait pas tout-à-fait qu'il est sans remède, & le commencement de la plus cruelle séparation n'est que comme une absence. Mais quand les jours, en se succédant, ne ramènent jamais la personne dont on a besoin, il semble que notre malheur nous soit confirmé sans cesse, & à tout moment l'on se dit c'est donc pour jamais !

Le lendemain de mon arrivée à Londres, après avoir passé le jour avec mon petit ami, j'allai le soir seul à la Comédie, croyant y rêver plus à mon aise qu'ailleurs. Il y avoit peu de monde même pour le tems de l'année, parce qu'il faisoit très-chaud, & le ciel me-

naçoit d'orage. J'entre dans une loge. J'étois distrait, long-tems je m'y crois seul. Je vois enfin une femme cachée par un grand chapeau qui ne s'étoit pas retournée lorsque j'étois entré, & qui paroissoit ensevelie dans la rêverie la plus profonde ; je ne fai quoi dans sa figure me rappella Caliste, mais Caliste menée en Norfolkshire par son mari, & dont personne à Londres n'avoit parlé jusqu'au milieu de l'été, devoit être si loin delà, que je ne m'occupai pas un instant de cette pensée. On commence la pièce, il se trouve que c'est *The fair penitent*. Je fais une espèce de cri de surprise. La femme se retourne. C'étoit Caliste : qu'on juge de notre étonnement, de notre émotion, de notre joie ; car tout autre sentiment céda dans l'instant même à la joie de nous revoir. Je n'eus plus de torts, je n'eus plus de regrets, je n'eus plus de femme, elle n'eut plus de mari, nous nous retrouvions, & quand ce n'eût été que pour un quart-d'heure, nous ne pouvions sentir que cela. Elle me parut un peu pâle & plus négligée, mais cependant plus belle que je ne l'avois jamais vue. Quel sort, dit-elle, quel bonheur ! J'étois venue entendre cette même pièce, qui

sur ce même Théâtre décida de ma vie. C'est
 la première fois que je viens ici depuis ce
 jour-là. Je n'avois jamais eu le courage d'y
 revenir, à présent d'autres regrets m'ont ren-
 due insensible à cette espèce de honte. Je ve-
 nois revoir mes commencemens, & méditer
 sur ma vie, & c'est vous que je trouve ici,
 vous, le véritable, le seul intérêt de ma vie,
 l'objet constant de ma pensée, de mes souve-
 nirs, de mes regrets, vous que je ne me flat-
 tois pas de jamais revoir. Je fus long-tems
 sans lui répondre. Nous fûmes long-tems à
 nous regarder, comme si chacun des deux
 eût voulu s'assurer que c'étoit bien l'autre.
 Est-ce bien vous ? lui dis-je enfin. Quoi,
 c'est bien vous ! Je venois ici sans intention,
 par désœuvrement, je me serois cru heureux
 d'apprendre seulement de vos nouvelles après
 mille recherche que je me proposois de faire,
 & je vous trouve vous-même, & seule, &
 nous aurons encore au moins pendant quel-
 ques heures le plaisir que nous avions autre-
 fois à toute heure, & tous les jours ! Alors
 je la priai de trouver bon que nous fissions
 tous deux l'histoire du tems qui s'étoit pas-
 sé depuis notre séparation, pour que nous

pussions ensuite nous mieux entendre & parler plus à notre aise. Elle y consentit , me dit de commencer & m'écouta sans presque m'interrompre, seulement quand je m'accusois, elle m'excusoit ; quand je parlois d'elle , elle me sourioit avec attendrissement ; quand elle me voyoit malheureux, elle me regardoit avec pitié. Le peu de liaison qu'elle vit entre Lady Betty & moi ne parut point lui faire de plaisir , cependant elle n'en affecta point de chagrin. Je vois , dit-elle , que je n'ai jamais été entièrement dédaignée ni oubliée ; c'est tout ce que je pouvois demander. Je vous en remercie , & je rends grace au ciel de ce que j'ai pu le savoir. Je vais vous faire aussi l'histoire de cette triste année. Je ne vous dirai pas tout ce que j'éprouvai sur la route de Bath à Londres, tressaillant au moindre bruit que j'entendois derrière moi , n'osant regarder, de peur de m'assurer que ce n'étoit pas vous ; éclaircie ensuite malgré moi, me flattant de nouveau , de nouveau désabusée..... C'est assez : si vous ne sentez pas tout ce que je pourrois vous dire , vous ne le comprendriez jamais. En arrivant à Londres j'appris que l'oncle de mon père étoit mort il y avoit

quelques jours , & qu'il m'avoit laissé son bien , qui , tous les legs payés , montoit , outre sa maison , à près de trente mille pièces.

Cet événement me frappa , quoique la mort d'un homme de quatre-vingt-quatre ans soit dans tous les instans moins étonnante que sa vie , & je sentis une espèce de chagrin dont je fus quelque tems à démêler la cause. Je la démêlai pourtant. J'avois une obligation de plus à ne pas rompre mon mariage. Avoir écouté auparavant M. M** , & le rejeter au moment où j'avois quelque chose à donner en échange d'un nom , d'un état honnête , me parut presque impossible. Il en feroit résulté pour moi un genre de déshonneur auquel je n'étois pas encore accoutumée. Il arriva le lendemain , me montra un état de son bien , aussi clair que le bien même , & un contrat de mariage tout dressé , par lequel il me donnoit trois cens pièces par an pour ma vie , & outre cela un douaire de cinq mille pièces. Il ne savoit rien de mon héritage ; je le lui appris. Je refusai la rente mais je demandai que supposé que le mariage se fit ; phrase que je répétois sans cesse , je conservasse la

jouissance & la propriété de tout ce que je tenois & pourrois tenir encore des bienfaits de l'oncle de Lord L., & je priai qu'on me regardât comme absolument libre jusqu'au moment où j'aurois prononcé *oui* à l'Eglise. Vous voyez, Monsieur, lui dis-je, combien je suis troublée, je veux que jusques là mes paroles soyent pour ainsi dire comptées pour rien, & que vous me donniez votre parole d'honneur de ne me faire aucun reproche si je me dédis un moment avant que la cérémonie s'achève. Je le jure, me répondit-il, au cas que vous changiez de vous-même; mais si un autre venoit vous faire changer, il auroit ma vie ou moi la sienne. Un homme qui vous connoît depuis si longtemps, & n'a pas su faire ce que je fais ne mérite pas de m'être préféré. Après ce mot, ce que j'avois tant souhaité jusqu'alors ne me parut plus que la chose du monde la plus à craindre. Il revint bientôt avec le contrat changé comme je l'avois demandé mais il m'y donnoit cinq mille guinées pour des bijoux, des meubles ou des tableaux qui m'appartiendroient en toute propriété. Le Ministre

étoit averti, la licence obtenue, les témoins trouvés. Je demandai encore une heure de solitude & de liberté. Je vous écrivis, je donnai ma lettre au fidelle James. Il n'en vint point de vous. L'heure écoulée nous allâmes à l'Eglise & on nous maria. Laissez-moi respirer un moment, dit-elle, & elle parut écouter les acteurs & la Caliste du Théâtre, qui rendirent assez naturels les pleurs que nos voisins lui voyoient verser. Ensuite elle reprit : quelques jours après, les affaires qui regardoient l'héritage étant arrangées, & mon mari ayant été mis en possession du bien, il me mena à sa terre; l'oncle de Lord L. m'avoit fait promettre quand je lui dis adieu de venir le voir toutes les fois qu'il le demanderoit. Je fus parfaitement bien reçue dans le pays que j'allois habiter. Domestiques, Vassaux, amis, voisins, même les plus fiers, ou ceux qui auroient eu le plus de droit de l'être, s'empresèrent à me faire le meilleur accueil, & il ne tint qu'à moi de croire qu'on ne me connoissoit que par des bruits avantageux. Pour la première fois je mis en doute si votre père ne s'étoit pas trompé, & s'il

étoit bien sûr que je portasse avec moi le déshonneur. Moi, de mon côté je ne négligeai rien de ce qui pouvoit donner du plaisir, ou compenser de la peine. Mon ancienne habitude d'arranger pour les autres mes actions, mes paroles, ma voix, mes gestes, jusqu'à ma physionomie me revint, & me servit si bien que j'ose affurer qu'en quatre mois M. M*** n'eut pas un moment qui fût désagréable. Je ne prononçois pas votre nom; les habits que je portois, la musique que je jouois ne furent plus les mêmes qu'à Bath. J'étois deux personnes, dont l'une n'étoit occupée qu'à faire taire l'autre & à la cacher. L'amour, car mon mari avoit pour moi une véritable passion, secondant mes efforts par ses illusions, il parut croire que personne ne m'avoit été aussi cher que lui. Il méritoit sans doute tout ce que je faisois & tout ce que j'aurois pu faire pour son bonheur pendant une longue vie, & son bonheur n'a duré que quatre mois. Nous étions à table chez un de nos voisins. Un homme arrivé de Londres parla d'un mariage célébré déjà depuis long-tems, mais devenu public depuis quelques jours. Il ne se rappella pas d'abord votre nom; il vous

nomma enfin. Je ne dis rien , mais je tombai évanouie , & je fus deux heures sans aucune connoissance. Tous les accidens les plus effrayans se succédèrent pendant quelques jours , & finirent par une fausse-couche , dont les suites me mirent vingt fois au bord du tombeau. Je ne vis presque point M. M***. Une femme qui écouta mon histoire , & plaignit ma situation , le tint éloigné de moi pour que je ne visse pas son chagrin , & n'entendisse pas ses reproches ; & dans le même tems elle ne négligea rien pour le consoler , ni pour l'appaiser : elle fit plus. Je m'étois mise dans l'esprit que vous vous étiez marié secrètement avant que j'eusse quitté Bath ; que vous étiez déjà engagé avant d'y revenir ; que vous m'aviez trompée en me disant que vous ne connoissiez pas Lady Betty ; que vous m'aviez laissé arranger l'appartement de ma rivale , & que vous vous étiez servi de moi , de mon zèle , de mon industrie , de mes soins pour lui faire votre cour ; que lorsque vous m'aviez témoigné de l'humeur de trouver chez moi M. M** , vous étiez déjà promis , peut-être déjà marié. Cette femme me voyant m'occuper sans cesse de
toutes

toutes ces douloureuses suppositions , & revenir mille fois sur les plus déchirantes images , s'informa fans m'en avertir de l'impression qu'avoit fait sur vous mon départ , de la conduite de votre père , du moment de votre mariage , de celui de votre départ retardé par le mauvais tems ; de votre conduite pendant votre voyage , & à votre retour. Elle fut tout approfondir , faire parler vos gens & Sir Harry , & ses informations ont été bien justes , car ce que vous venez de me dire y répond parfaitement. Je fus foulagée , je la remerciai mille fois en pleurant , en baissant ses mains que je mouillois de larmes. Seule la nuit , je me disois , je n'ai pas du moins à le mépriser ni à le haïr ; je n'ai pas été le jouet d'un complot , d'une trahison préméditée. Il ne s'est pas fait un jeu de mon amour & de mon aveuglement. Je fus foulagée. Je me rétablis assez pour reprendre ma vie ordinaire , & j'espérois de faire oublier à mon mari , à force de soins & de prévenances , l'affreuse impression qu'il avoit reçue. Je n'ai pu en venir à bout. L'éloignement , si ce n'est la haine , avoit succédé à l'amour. Je l'intéressois pourtant encore , quand des

retours de mon indisposition sembloient menacer ma vie ; mais dès que je me portois mieux , il fuyoit sa maison , & quand en y rentrant il retrouvoit celle qui , peu auparavant la lui rendoit délicieuse , je le voyois tressaillir. J'ai combattu pendant trois mois cette malheureuse disposition , & cela bien plus pour l'amour de lui que pour moi-même. Toujours seule , ou avec cette femme qui m'avoit secourue , travaillant sans cesse pour lui ou pour sa maison , n'écrivant & ne recevant aucune lettre , mon chagrin , mon humiliation , car ses amis m'avoient tous abandonnée , me sembloient devoir le toucher , mais il étoit aigri sans retour. Il ne lui échappa jamais un mot de reproche ; de sorte que je n'eus jamais l'occasion d'en dire un seul d'excuse ni de justification. Une fois ou deux je voulus parler , mais il me fut impossible de proférer une seule parole. A la fin , ayant reçu une lettre du Général , qui me disoit qu'il étoit malade , & qu'il me prioit de le venir voir seule , ou avec M. M ** ; je la mis devant lui. Vous pouvez aller , Madame , me dit-il. Je partis dès le lendemain , & laissant Fanny , pour n'avoir pas l'air de

désert la maison, ni d'en être bannie, je lui dis de laisser mes armoires & mes caissettes ouvertes, & à portée de l'examen de tout le monde, mais je ne crois pas qu'on ait daigné regarder rien, ni faire la moindre question sur mon compte. Voilà comme est revenue à Londres celle que Mylord a tant aimée, & qu'une fois vous aimiez; & aujourd'hui je me revois ici plus malheureuse & plus délaissée que quand je vins jouer sur ce même Théâtre, & que je n'appartenois à personne qu'à une mère qui me donna pour de l'argent.

Caliste ne pleura pas après avoir fini son récit; elle sembloit considérer sa destinée avec une sorte d'étonnement, mêlé d'horreur, plutôt qu'avec tristesse. Moi, je restai abîmé dans les plus noires réflexions. Ne vous affligez pas, me dit-elle en souriant; je n'en vaud pas la peine. Je le savois bien que la fin ne seroit pas heureuse, & j'ai eu des momens si doux! Le plaisir de vous retrouver ici rachetteroit seul un siècle de peines. Que suis-je au fond, qu'une fille entretenue que vous avez trop honorée! Et d'une voix, & d'un air tranquille, elle me demanda des

nouvelles de Sir Harry , & s'il caressoit sa petite sœur. Je lui parlai de sa propre santé. Je ne suis point bien , me dit-elle , & je ne pense pas que je me remette jamais , mais je sens que le chagrin aura long-tems à faire pour tuer tout-à-fait une bonne constitution. Nous parlâmes un peu de l'avenir. Feroit-elle bien de chercher à retourner à Norfolk où son devoir seul , sans nul penchant , nul attrait , nulle espérance de bonheur , la feroit aller ? Devoit-elle engager l'oncle de Lord L. à la mener passer l'hiver en France ? Si elle & moi passions l'hiver à Londres pourrions-nous nous voir , pourrions-nous consentir à ne nous point voir ? La pièce finie nous fûmes sans être convenus de rien , sans savoir où nous allions , sans avoir pensé à nous séparer , à nous rejoindre , à rester ensemble. La vue de James me tira de cet oubli de tout. Ah James ! m'écriai-je. — Ah , Monsieur , c'est vous ! Par quel hasard , par quel bonheur ? ... Attendez. J'appellerai un fiacre au lieu de cette chaise. Ce fut James qui décida que je serois encore quelques momens avec Caliste. Où voulez vous qu'il aille , lui dit-il ? au parc S. James , dit-elle après m'avoir regardé. Soyons

encore un moment ensemble , personne ne le saura. C'est le premier secret que James ait jamais eu à me garder ; je suis bien sûre qu'il ne le trahira pas , & si vous voulez qu'on n'en croye pas les rapports de ceux qui pourroient nous avoir vus à la Comédie , ou qu'on ne fasse aucune attention à cette rencontre , retournez à la campagne cette nuit , ou demain ; on croira qu'il vous a été bien égal de me retrouver puisque vous vous éloignez de moi tout de suite. C'est ainsi qu'un peu de bonheur ramène l'amour de la décence , le soin du repos d'autrui , dans une ame généreuse & noble. Mais , écrivez-moi , ajouta-t-elle , conseillez-moi , dites-moi vos projets. Il n'y a point d'inconvénient à présent que je reçoive de tems en tems de vos lettres. J'approuvai tout. Je promis de partir & d'écrire. Nous arrivâmes à la porte du parc. Il faisoit fort obscur , & le tonnerre commençoit à gronder. N'avez-vous pas peur ? lui dis-je. Qu'il ne tue que moi , dit-elle , & tout sera bien. Mais s'il vaut mieux ne pas nous éloigner de la porte & du fiacre , asseyons-nous ici sur un banc ; & après avoir quelque tems considéré le ciel , assurément personne ne se promène ,

dit-elle , personne ne me verra ni ne m'écouterà. Elle coupa presqu'à tâtons une touffe de mes cheveux , qu'elle mit dans son sein , & passant ses deux bras autour de moi , elle me dit , que ferons-nous l'un sans l'autre ? Dans une demi heure je serai comme il y a un an , comme il y a six mois , comme ce matin : que ferai-je , si j'ai encore quelque tems à vivre ? Voulez-vous que nous nous en allions ensemble ? N'avez-vous pas assez obéi à votre père ? N'avez-vous pas une femme de son choix & un enfant ? Reprenons nos véritables liens. A qui ferons-nous du mal ? mon mari me hait , il ne veut plus vivre avec moi ; votre femme ne vous aime plus ! ... Ah ne répondez pas , s'écria-t-elle en mettant sa main sur ma bouche. Ne me refusez pas , & ne consentez pas non plus. Jusqu'ici je n'ai été que malheureuse , que je ne devienne pas coupable ; je pourrois supporter mes propres fautes , mais non les vôtres ; je ne me pardonnerois jamais de vous avoir dégradé ! Ah combien je suis malheureuse , & combien je vous aime ! Jamais homme ne fut aimé comme vous ! & me tenant étroitement embrassé , elle versoit un torrent de larmes. Je suis une ingratitude , dit-

elle un instant après , je suis une i ngrate de dire que je suis malheureuse ; je ne donnerois pour rien dans le monde le plaisir que j'ai eu aujourd'hui , le plaisir que j'ai encore dans ce moment. Le tonnerre étoit devenu effrayant , & le ciel étoit comme embrâsé : Caliste sembloit ne rien voir & ne rien entendre ; mais James accourant, lui cria, au nom du ciel Madame venez ! voici la grêle. Vous avez été si malade ! & la prenant sous le bras dès qu'il pût l'appercevoir , il l'entraîna vers le fiacre , l'y fit entrer & ferma la portière. Je restai seul dans l'obscurité ; je ne l'ai jamais revue.

Le lendemain , de grand matin , je repartis pour la campagne. Mon père étonné de mon retour & du trouble où il me voyoit , me fit des questions avec amitié. Il s'étoit acquis des droits à ma confiance , je lui contai tout. A votre place , dit-il ; mais ceci n'est pas parler en père , à votre place je ne fai ce que je ferois. Reprenons , a-t-elle dit , nos véritables liens. Auroit-elle raison ? mais elle ne voudroit pas elle-même.... Ce n'a été qu'un moment d'égarement , dont elle est bientôt revenue. Je me promenois à grands pas , dans la galerie où nous étions. Mon père , penché sur une table ,

avait sa tête appuyée sur ses deux mains ; du monde que nous entendîmes mit fin à cette étrange situation.

Mylady revenoit d'une partie de chasse; elle craignit apparemment quelque chose de fâcheux de mon prompt retour , car elle changea de couleur en me voyant ; mais je passai à côté d'elle & de ses amis sans leur rien dire. Je n'eus que le tems de m'habiller avant le dîner , & je reparus à table avec mon air accoutumé. Tout ce que je vis m'annonça que Mylady se trouvoit heureuse en mon absence , & que les retours inattendus de son mari pouvoient ne lui point convenir du tout. Mon père en fut si frappé , qu'au sortir de table il me dit , en me serrant la main avec autant d'amertume que de compassion , pourquoi faut-il que je vous aye ôté à Caliste ! Mais , vous , pourquoi ne me l'avez-vous pas fait connoître ! qui pouvoit savoir , qui pouvoit croire qu'il y eut tant de différence entre une femme & une autre femme , & que celle-là vous aimeroit avec une si véritable & si constante passion ? Me voyant entrer dans ma chambre il m'y suivit , & nous restâmes long-tems assis l'un vis-à-vis de l'autre sans nous rien dire. Un

bruit de carosse nous fit jeter les yeux sur l'avenue. C'étoit Mylord * *, le père du jeune homme avec qui vous me voyez. Il monta tout de suite chez moi , & me dit aussi-tôt, voyons si vous pourrez , si vous voudrez me rendre un grand service. J'ai un fils unique que je voudrois faire voyager. Il est très-jeune ; je ne puis l'accompagner , parce que ma femme ne peut quitter son père , & qu'elle mourroit d'inquiétude & d'ennui s'il lui falloit être à la fois privée de son fils & de son mari. Encore une fois , mon fils est très-jeune , cependant j'aime encore mieux l'envoyer voyager tout seul , que de le confier à qui que ce soit d'autre que vous. Vous n'êtes pas trop bien avec votre femme , vous n'avez été que quatre mois hors d'Angleterre ; mon fils est un bon enfant , les frais du voyage se payeront par moitié. Voyez. Puisque je vous trouve avec votre père , je ne vous laisse à tous deux qu'un quart-d'heure de réflexion. Je jette les yeux sur mon père. Il me tire à l'écart. Regardez ceci , mon fils , dit-il , comme un secours de la providence contre votre foiblesse , & contre la mienne. Celle qui est

pour ainsi dire chassée de chez son mari , & qui fait à Londres les délices d'un vieillard , son bienfaiteur , pourra rester à Londres. Je vous perdrai , mais je l'ai mérité. Vous rendrez service à un autre père & à un jeune homme dont on espère bien ; ce sera une consolation que je tâcherai de sentir. J'irai , dis-je en me rapprochant de Mylord , mais à deux conditions , que je vous dirai quand j'aurai pris l'air un moment. J'y souscris d'avance , dit-il en me serrant la main , & je vous remercie. C'est une chose faite. Mes deux conditions étoient l'une , que nous commençassions par l'Italie , pour que je n'eusse encore rien perdu de mon ascendant sur le jeune homme pendant le séjour que nous y ferions ; l'autre qu'après une année , content ou mécontent de lui , je pusse le quitter au moment où je le voudrois sans désobliger ses parens. Cette nuit même j'écrivis à Caliste tout ce qui s'étoit passé. J'exigeois qu'elle me répondît , & je promis de continuer à lui écrire. Ne nous refusons pas , lui disois-je , un plaisir innocent , & le seul qui nous reste.

Je fus d'avis que nous fissions le voyage

par mer, pour avoir cette expérience de plus. Nous nous embarquâmes à Plymouth ; nous débarquâmes à Lisbonne. De -là nous allâmes par terre à Cadix, puis par mer à Messine où nous vîmes les affreux vestiges du tremblement de terre. Je me souviens, Madame, de vous avoir raconté cela avec détail, & vous savez comment après une année de séjour en Italie, passant le mont S. Gotard, voyant dans le Valais les glaciers & les bains, au sortir du Valais les salines, nous nous sommes trouvés au commencement de l'hiver à Lausanne, où quelques traits de ressemblance m'attachèrent à vous, où votre maison me fut un asyle, & vos bontés une consolation. Il me reste à vous parler de la malheureuse Caliste.

Je reçus sa réponse à ma lettre un moment avant de m'embarquer. Elle plaignoit son sort, mais elle approuvoit ma conduite, mon voyage, & faisoit mille vœux pour qu'il fût heureux. Elle écrivit aussi à mon père pour le remercier de sa pitié, & lui demander pardon des peines dont elle étoit la cause. L'hiver vint. L'oncle de Lord L.

ne se rétablissant pas bien de sa goutte elle se décida à rester à Londres. Il fut même malade pendant quelque tems d'une manière assez sérieuse, & elle passa souvent les jours & la moitié des nuits à le soigner. Quand il se portoit mieux, il vouloit l'amuser & s'égayer lui-même, en invitant chez lui la meilleure compagnie de Londres en hommes. C'étoient de grands dînés ou des soupés assez bruyans, après lesquels le jeu duroit souvent fort avant dans la nuit, & il aimoit que Caliste ornât la compagnie jusqu'à ce qu'elle se séparât. D'autres fois il l'engageoit à aller dans le monde, lui disant qu'une retraite absolue lui donneroit l'air de s'être attiré la disgrâce de son mari, & que lui-même jugeroit d'elle plus favorablement s'il apprenoit qu'elle osoit se montrer & qu'elle étoit par-tout bien reçue. C'en étoit trop, que toutes ces différentes fatigues pour une personne dont la santé, après avoir reçu une secousse violente, étoit sans cesse minée par le chagrin (qu'on me pardonne de le dire avec une espèce d'orgueil que je paye assez cher) par le chagrin, par le regret continuel

de vivre sans moi. Ses lettres toujours remplies du sentiment le plus tendre ne me laissoient aucun doute sur l'invariable constance de son attachement. Vers le printems elle m'en écrivit une qui me fit en même-temps un grand plaisir & la peine la plus sensible.

» Je fus hier à la Comédie , me disoit-elle ; je
 » m'étois assurée une place dans la même loge
 » du mois de Septembre. Je crois que mon
 » bon ange habite cet endroit-là. A peine
 » étois-je assise que j'entends une jeune voix
 » s'écrier : ah voici ma chère Mistriss Ca-
 » lista ! Mais combien elle a maigri. Voyez-
 » là à présent , Monsieur. Votre fils ne vous
 » a jamais mené chez elle , mais vous pou-
 » vez la voir a présent. Celui à qui il parloit
 » étoit votre père. Il me salua avec un air
 » qu'il ne faut pas que je cherche à vous
 » peindre , si je veux que mes yeux me
 » servent à écrire , aussi bien seroit-il dif-
 » ficile de vous rendre tout ce que sa phi-
 » sionomie me dit d'honnête , de tendre &
 » de triste. Mais , qu'avez-vous fait pour être
 » si maigre ? me dit Sir Harry. Tant de choses
 » mon ami ! lui dis-je. Mais vous , vous

» avez grandi, vous avez l'air d'avoir été tou-
 » jours bien sage & bien heureux. Je suis pour-
 » tant extrêmement fâché, m'a-t-il répondu,
 » de n'être pas avec notre ami en Italie, & il
 » me semble que j'avois plus de droit d'être
 » avec lui que son cousin; mais j'ai toujours
 » soupçonné maman de ne l'avoir pas voulu,
 » car ce fut aussi elle qui voulut absolument
 » que l'on me mit à Westminster, pour lui
 » il m'auroit gardé volontiers, & s'offroit
 » à me faire faire toutes mes leçons, ce qui
 » auroit été plus agréable pour moi que l'école
 » de Westminster, & nous aurions souvent
 » parlé de vous. Il y a si long-tems que je
 » ne vous ai vue, il faut que je vous parle
 » à cœur ouvert ! Tenez, j'ai souvent cru que
 » de vous avoir tant aimée, & d'avoir été si
 » triste de votre départ ne m'avoit pas fait
 » grand bien dans l'esprit de maman; mais
 » je n'en dirai pas davantage, car elle me
 » regarde de la loge vis-à-vis, & elle
 » pourroit deviner ce que je dis à mon air.
 » Vous jugez de l'effet de chacune de ces
 » paroles. Je n'osois, à cause des regards de
 » Lady Betty, avoir recours à mon flacon,

» & je respirois avec peine. Mais vous
 » n'êtes pas pâle au moins, dit Sir Harry,
 » & je me flatte, à cause de cela, que vous
 » n'êtes pas malade. C'est que j'ai du rouge,
 » lui dis-je. — Mais vous n'en mettiez point
 » il y a dix-huit mois. Enfin, votre père lui
 » dit de me laisser un peu tranquille, &
 » quelques momens après me demanda si
 » j'avois de vos nouvelles, & me dit le con-
 » tenu de vos dernières lettres. Je pus rester
 » à ma place jusqu'au premier entr'acte;
 » mais les regards de votre femme, & de
 » ceux qui l'accompagnoient, toujours atta-
 » chés sur moi, m'obligèrent enfin à sortir.
 » Sir Harry courut chercher ma chaise &
 » votre père eut la bonté de m'y conduire ».

Vers le mois de Juin on lui conseilla
 le lait d'ânesse. Le Général voulut que ce
 fut chez elle qu'elle le prit, s'assurant qu'elle
 n'auroit qu'à se montrer à cet homme
 qu'il avoit vu si passionné pour elle, &
 qu'il reprendroit les sentimens qu'elle mé-
 ritoit d'inspirer. C'est moi, dit-il, en quel-
 que sorte qui vous ai mariée, je vous ramè-
 nerai chez vous, & nous verrons si on ose
 vous y mal recevoir. Caliste obtint la permis-

fion d'en prévenir son mari, mais non celle
 d'attendre sa réponse. En arrivant elle trouva
 cette lettre. « M. le Général a parfaitement
 » raison, Madame, & vous faites très-bien
 » de venir chez vous. Tâchez d'y rétablir
 » votre santé, & foyez y maîtresse absolue.
 » J'ai donné à cet égard les ordres les plus
 » positifs quoiqu'il n'en fût pas besoin, car
 » mes domestiques sont les vôtres. Je vous
 » ai trop aimée, & je vous estime trop pour
 » ne pas me flatter de pouvoir vivre encore
 » heureux avec vous ; mais dans ce moment
 » l'impression du chagrin que j'ai eu est trop
 » vive encore, & malgré moi je vous la lais-
 » serois trop voir. Je vais faire, pour tâ-
 » cher de la perdre entièrement, un voyage
 » de quelques mois dont j'espère d'autant plus
 » de succès que je ne suis jamais sorti de mon
 » pays. Vous ne pouvez m'écrire ne sa-
 » chant où m'adresser vos lettres, mais je
 » vous écrirai, & l'on verra que nous ne
 » sommes pas brouillés. Adieu Madame, c'est
 » bien sincèrement que je vous souhaite une
 » meilleure santé, & que je suis fâché d'avoir
 » témoigné tant de chagrin d'une chose in-
 » volontaire,

» volontaire , & que vous avez fait tant d'efforts pour réparer , mais mon chagrin alors étoit trop vif. Témoinnez bien de l'amitié à M^{rs}. ***. Elle l'a bien mérité, & je lui rends à présent justice. Je ne pouvois croire qu'il n'y eût point eu de correspondance secrète , aucune relation entre vous & l'heureux homme auquel votre cœur s'étoit donné , elle avoit beau dire que votre surprise en étoit la preuve , je n'écoutois rien ».

Le départ de M. M^{**} ayant fait plus d'impression que ses ordres, Caliste fut d'abord assez mal reçue, mais son protecteur le prit sur un ton si haut, & elle montra tant de douceur, elle fut si bonne, si charitable, si juste, si noble que bientôt tout fut à ses pieds, les voisins comme les gens de la maison, & ce qui n'est pas ordinaire chez des amis de campagne, ils furent aussi discrets qu'empressés; de sorte qu'elle prenoit son lait avec tous les ménagemens & la tranquillité qui pouvoient dépendre des autres. Elle m'écrivit qu'il lui faisoit un peu de bien, & que l'on commençoit à lui trouver meilleur visage, mais au milieu de sa cure le Général tomba malade de la longue maladie dont il

est mort. Il fallut retourner à Londres ; & les peines , les veilles , le chagrin portèrent à Caliste une trop forte & dernière atteinte. Son constant ami , son constant protecteur & bienfaiteur lui donna en mourant le capital de six cens pièces de rentes au trois pour cent , à prendre sur la partie de son bien la moins casuelle , & d'après l'estimation qui en feroit faite par des gens de loix.

D'abord après sa mort elle alla habiter sa maison de Whitehall qu'elle s'étoit déjà amu-
sée à réparer l'hiver précédent. Elle continua à y recevoir les amis de Lord L. & de son oncle , & recommença à se donner chaque semaine le plaisir d'entendre les meilleurs musiciens de Londres , & c'est presque dire de l'Europe. Je fus tout cela par elle-même. Elle m'écrivit aussi qu'elle avoit retiré chez elle une Chanteuse de la comédie qui s'étoit dégoûtée du théâtre , & lui avoit donné de quoi épouser un Musicien très-honnête homme. « Je » tire parti de l'un & de l'autre , disoit-elle , » pour faire apprendre un peu de musique à » de petites orphelines à qui j'enseigne moi- » même à travailler , & qui apprennent chez » moi une profession. Quand on m'a dit que je

» les préparois au métier de courtisanne ; j'ai
 » fait remarquer que je les prenois très-pauvres
 » & très-jolies , ce qui , joint ensemble & dans
 » une ville comme Londres, mène à une perte
 » presque sûre & entière, sans que de savoir
 » un peu chanter ajoute rien au péril , & j'ai
 » même osé dire qu'après tout il valoit en-
 » core mieux commencer & finir comme
 » moi , qu'arpenter les rues & périr dans un
 » hôpital. Elles chantent les chœurs d'Esther
 » & d'Athalie que j'ai fait traduire, & pour
 » lesquels on a fait la plus belle musique ; on
 » travaille à me rendre le même service pour
 » les Pseaumes cent trois & cent quatre. Cela
 » m'amuse , & elles n'ont point d'autre récréa-
 » tion. » Tous ces détails ne devoient pas ,
 vous l'avouerez Madame , me préparer à l'af-
 freuse lettre que je reçus il y a huit jours.
 Renvoyez la moi , & qu'elle ne me quitte
 plus jusqu'à ma propre mort.

« C'est bien à présent mon ami que je puis
 » vous dire *c'est fait*. Oui c'est fait pour tou-
 » jours. Il faut vous dire un éternel adieu. Je ne
 » vous dirai pas par quels symptômes je suis
 » avertie d'une fin prochaine ; ce feroit me fa-
 » tigner à pure perte , mais il est bien sûr que

» je ne vous trompe pas, & que je ne me
 » trompe pas moi-même. Votre père m'est
 » venu voir hier : je fus extrêmement touchée
 » de cette bonté. Il me dit : si au printems,
 » Madame, si au printems... (il ne pouvoit
 » se résoudre à ajouter) vous vivez encore,
 » je vous menerai moi-même en Provence,
 » à Nice ou en Italie. Mon fils est à présent
 » en Suisse, je lui écrirai de venir au devant
 » de nous. Il est trop tard, Monsieur, lui dis
 » -je, mais je n'en suis pas moins touchée
 » de votre bonté. Il n'a rien ajouté, mais
 » c'étoit par ménagement, car il sentoît bien
 » des choses qu'il auroit eu du penchant à dire.
 » Je lui ai demandé des nouvelles de votre fille,
 » il m'a dit qu'elle se portoit bien, & qu'il me
 » l'auroit déjà envoyée si elle vous ressembloit
 » un peu ; mais, quoiqu'elle n'ait que dix-huit
 » mois, on voit déjà qu'elle ressemblera à sa
 » mère. Je l'ai prié de m'envoyer Sir Harry,
 » & lui ai dit que par ses mains je lui ferois
 » un présent que je n'osois lui faire moi-même.
 » Il m'a dit qu'il recevroit avec plaisir de ma
 » main tout ce que je voudrois lui donner ;
 » là-dessus je lui ai donné votre portrait, que
 » vous m'avez envoyé d'Italie ; je donnerai à

» Sir Harry la copie que j'en ai faite , mais je
 » garderai celui que vous m'avez donné le pre-
 » mier , & je dirai qu'on vous le remette après
 » ma mort.

» Je ne vous ai pas rendu heureux , & je vous
 » laisse malheureux , & moi je meurs ; cepen-
 » dant je ne puis me résoudre à souhaiter
 » de ne vous avoir pas connu : supposé que
 » je dusse me faire des reproches , je ne le
 » puis pas ; mais le dernier moment où je
 » vous ai vu m'est quelquefois revenu dans l'es-
 » prit , & j'ai craint qu'il n'y ait eu une certaine
 » audace impie dans cet oubli total du danger
 » qui pouvoit menacer vous ou moi. C'est cela
 » peut-être qu'on appelle braver le ciel ; mais
 » un atôme , un peu de poussière peut-il braver
 » l'être tout puissant ? Peut-il en avoir la pensée ?
 » & supposé que dans un moment de délire
 » on put ne compter pour rien Dieu & ses
 » jugemens , Dieu pourroit-il s'en irriter ? Si
 » pourtant je t'ai offensé , père & maître du
 » monde , je te demande pardon pour moi &
 » pour celui à qui j'inspirois le même oubli , la
 » même folle & téméraire sécurité. Adieu mon
 » ami , écrivez-moi que vous avez reçu ma let-
 » tre. Rien que ce peu de mots ; il y a peu d'ap-

» parence qu'ils me trouvent encore en vie ;
» mais si je vis assez pour les recevoir , j'aurai
» encore une fois le plaisir de voir de votre
» écriture ».

Depuis cette lettre , Madame , je n'ai rien
recu. C'est trop tard , elle a dit c'est trop tard.
Ah ! malheureux j'ai toujours attendu qu'il fût
trop tard , & mon père a fait comme moi.
Que n'a-t-elle aimé un autre homme , & qui
eût eu un autre père ? elle auroit vécu , elle ne
mourroit pas de chagrin.



VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

MADAME,

JE n'ai point encore reçu de lettres. Il y a des instans où je crois pouvoir encore espérer. Mais non, cela n'est pas vrai. Je n'espère plus. Je la regarde déjà comme morte, & je me désole. Je m'étois accoutumée à sa maladie comme à sa sagesse, comme à son amant. Je ne croyois point qu'elle se marieroit; je n'ai point cru qu'elle pût mourir, & il faut que je supporte ce que je n'avois pas eu le courage de prévoir. Avant que le dernier coup soit porté, ou du moins tandis que j'en ignore, je vais profiter d'un reste de sang froid pour vous dire une chose qui peut-être ne signifie rien, mais qu'il me paroît que je suis obligé de vous dire. Depuis quelques jours, tout entier à mes souvenirs que l'histoire que je vous ai faite a rendus comme autant de choses présentes, je ne parlois plus à personne, pas même à Milord. Ce matin je lui ai ferré la main quand il est venu demander si j'avois dormi, & au lieu de répondre : jeune homme, lui ai-je dit, si

jamais vous intéressez le cœur d'une femme vraiment tendre & sensible, & que vous ne sentiez pas dans le vôtre que vous pourriez payer toute sa tendresse, tous ses sacrifices, éloignez-vous d'elle, faites-vous en oublier, ou croyez que vous l'exposez à des malheurs sans nombre, & vous même à des regrets affreux & éternels. Il est resté pensif auprès de moi, & une heure après me rappelant ce que j'avois dit un jour des différentes raisons que votre fille pouvoit avoir de ne plus vivre avec nous dans une espèce de retraite, il m'a demandé si je croyois qu'elle eût du penchant pour quelqu'un. Je lui ai répondu que je l'avois soupçonné. Il m'a demandé si c'étoit pour lui. Je lui ai répondu que quelquefois je l'avois cru. Si cela est, m'a-t-il dit, c'est bien dommage que Mademoiselle Cécile soit une fille si bien née, car de me marier à mon âge on n'y peut pas penser. Encore une fois cela ne signifie rien. Je n'ai jamais rien dit ni rien pensé de pareil, j'aurois en tout tems préféré Caliste à ma liberté comme à une couronne, & cependant qu'ai-je fait pour elle ? Souvent on a tout fait pour celle pour laquelle on croyoit qu'on ne feroit rien.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

QUEL intérêt pouvez-vous prendre , Madame , au sort de l'homme du monde le plus malheureux en effet , mais le plus digne de son malheur ! Je me revois sans cesse dans le passé , sans pouvoir me comprendre. Je ne fais tous les malheureux déçus par degré de la place où le sort les avoit mis , sont comme moi ; en ce cas-là je les plains bien. Jamais l'échaffaut sur lequel périt Charles premier ne m'a donné autant de pitié pour lui que la comparaison que j'ai faite aujourd'hui entre lui & moi. Il me semble que je n'ai rien fait de ce qu'il auroit été naturel de faire. J'aurois dû l'épouser sans demander un consentement dont je n'avois pas besoin. J'aurois dû l'empêcher de promettre qu'elle ne m'épouserait pas sans ce consentement. Si mille efforts n'avoient pu fléchir mon père , j'aurois dû en faire ma maîtresse , & pour elle & moi ma femme quand tout son cœur le demandoit malgré elle , & que je le voyois malgré ses paroles. J'aurois dû l'entendre lorsqu'ayant écarté tout le monde , elle voulut m'empêcher de la quit-

ter. Revenu chez elle, j'aurois dû briser sa porte; le lendemain, la forcer à me revoir, ou du moins courir après elle quand elle m'eut échappé. Je devois rester libre & ne pas lui donner le chagrin de croire que j'avois donné sa place d'avance; qu'elle avoit été trahie, ou qu'elle étoit oubliée. L'ayant retrouvée j'aurois dû ne la plus quitter; être au moins aussi prompt, aussi zélé que son fidèle James, peut-être ne l'aurois-je pas laissé sortir seule de ce carrosse; peut-être James m'auroit-il caché auprès d'elle; peut-être l'aurois-je pu servir avec lui: j'étois inconnu à tout le monde dans la maison de son bienfaiteur. Et cette automne encore, & cet hiver. . . Je savois que son mari l'avoit fui; que n'allois-je, au lieu de rêver à elle au coin de votre feu, soigner avec elle son protecteur, soulager ses peines, partager ses veilles; la faire vivre à force de caresses & de soins, ou au moins pour prix d'une passion si longue & si tendre, lui donner le plaisir de me voir en mourant, de voir qu'elle n'avoit pas aimé un automate insensible; & que si je n'avois pas su l'aimer comme elle le méritoit, je saurois la pleurer? Mais c'est trop tard, mes

regrets sont aussi venus trop tard , & elle les ignore. Elles les a ignorés , faut-il dire : il faut bien avoir enfin le courage de la croire morte ; s'il y avoit eu quelque retour d'espérance , elle auroit voulu adoucir l'impression de sa lettre , car elle , elle savoit aimer. Me voici donc seul sur la terre. Ce qui m'aimoit n'est plus. J'ai été sans courage pour prévenir cette perte ; je suis sans force pour la supporter.



VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

MADAME,

Ayant appris que vous comptez partir demain , je voulois avoir l'honneur de vous aller voir aujourd'hui pour vous souhaiter , ainsi qu'à Mademoiselle Cécile , un heureux voyage , & vous dire que le chagrin de vous voir partir n'est adouci que par la ferme espérance que j'ai de vous revoir l'une & l'autre , mais je ne puis quitter mon parent , l'impression que lui a fait une lettre arrivée ce matin a été si vive , que M. Tissot m'a absolument défendu de le quitter , ainsi qu'à son Domestique. Celui qui a apporté la lettre ne le quitte pas non plus , mais il est presque aussi affligé que lui , & je crois qu'il se tueroit lui-même plutôt qu'il ne l'empêcheroit de se tuer. Je vous supplie , Madame , de me conserver des bontés dont j'ai senti le prix plus encore peut-être que vous ne l'avez cru , & dont ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie.

J'ai l'honneur d'être , &c.

ÉDOUARD * *.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

C E L L E qui vous aimoit tant est morte avant hier au soir. Cette manière de la désigner n'est pas un reproche que je lui fais : il y avoit long-temps que je lui avois pardonné, & dans le fond elle ne m'avoit pas offensé. Il est vrai qu'elle ne m'avoit pas ouvert son cœur, je ne sais si elle l'auroit dû, & quand elle me l'auroit ouvert il n'est pas bien sûr que je ne l'eusse pas épousée, car je l'aimois passionnément. C'est la plus aimable, & je puis ajouter qu'à mes yeux, & pour mon cœur, c'est la seule aimable femme que j'aye connue. Si elle ne m'a pas averti, elle ne m'a pas non plus trompé, mais je me suis trompé moi-même. Vous ne l'aviez pas épousée ; étoit-il croyable que vous aimant elle n'eût pas su ou voulu vous déterminer à l'épouser ? Vous savez sans doute combien je fus cruellement désabusé ; & quoiqu'à présent je me repente d'avoir témoigné tant de ressentiment & de chagrin ; je ne puis même encore aujourd'hui m'étonner de ce que perdant à la fois la persuasion d'en être aimé, & l'espérance d'avoir

un enfant dont elle auroit été la mère, j'ai manqué de modération. Heureusement, il est bien sûr que ce n'est pas cela qui l'a tuée. Ce n'est certainement pas moi qui suis cause de sa mort, & quoique j'aye été jaloux de vous j'aime encore mieux à présent être à ma place qu'à la vôtre. Rien ne prouve cependant que vous ayez des reproches à vous faire, & je vous prie de ne pas prendre mes paroles dans ce sens-là. Vous me trouveriez, & avec raison, injuste & téméraire aussi bien que cruel, car je vous suppose très-affligé.

Le même jour que M^{rs}. M*** vous écrivit sa dernière lettre, elle m'écrivit pour me prier de la venir voir. Je vins sans perdre un instant ; je trouvais la maison comme d'une personne qui se porte bien, & elle-même assez bien en apparence, excepté sa maigreur. Je fus bien aise de pouvoir lui dire qu'elle ne me paroissoit pas aussi mal qu'elle le croyoit ; mais elle me dit en souriant que j'étois trompé par un peu de rouge qu'elle mettoit dès le matin, & qui avoit déjà épargné quelques larmes à Fanny, & quelques soupirs à James. Je vis le soir les petites filles qu'elle fait élever ; elles chantèrent, & elle les accompagna de l'orgue : c'étoit une musique touchante, & telle à-peu-

près que j'en ai entendu en Italie dans quelques Eglises. Le lendemain matin elles chantèrent d'autres hymnes du même genre , cette musique finissoit & commençoit la journée. Ensuite M^{rs}. M *** me lut son testament , me priant , si je voulois qu'elle y changeât quelque chose de le lui dire librement , mais je n'y trouvai rien à changer. Elle donne son bien aux pauvres , de cette manière. La moitié , qui est le capital de trois cent pièces de rente , sera à perpétuité entre les mains des Lords Maires de Londres , pour faire apprendre à trois petits garçons , tirés chaque année de l'hôpital des enfans trouvés , le métier de pilote , de charpentier ou d'ébéniste. La première de ces professions , dit-elle , sera choisie par les plus hardis , la seconde par les plus robustes , la troisième par les plus adroits. L'autre moitié de son bien sera entre les mains des Evêques de Londres , qui devront tirer chaque année deux filles de l'hôpital de la Madeleine , & les associer à des marchandes bien établies en donnant à chacune cent cinquante pièces à mettre dans le commerce auquel on les associera ; elle recommande cette fondation à la piété & à la bonté de l'Evêque , de sa

femme & de ses parentes. Sur les cinq mille pièces dont je lui avois fait présent , elle n'a voulu disposer que de mille en faveur de Fanny , & de cinq cent en faveur de James ; cependant le bien de son oncle qu'elle m'a apporté en mariage vaut au moins trente-cinq mille pièces.

Elle m'a prié de garder Fanny , disant que je lui ferois honneur par là aussi bien qu'à une fille qui méritoit cet honneur , & qui n'ayant jamais servi à rien que d'honnête , ne devoit pas être soupçonnée du contraire. Elle donne ses habits & ses bijoux à Mistris *** de Norfolk , sa maison de Bath , & tout ce qu'il y a dedans , à Sir Harry B. Elle veut que ses funérailles payées , son argent comptant , & le reste de son revenu de cette année soit distribué par égales portions aux petites filles & aux domestiques qu'elle avoit outre James & Fanny. S'étant assurée qu'il n'y avoit rien dans ce testament qui me fit de la peine , ni qui fût contraire aux loix , elle m'a fait promettre , ainsi qu'à deux ou trois amis de Lord L. & de son oncle , de faire en sorte qu'il fût ponctuellement exécuté ; après cela elle a continué à mener sa vie ordinaire autant que ses forces ,

forces , qui diminueoient tous les jours pou-
voient le lui permettre , & nous avons plus
causé ensemble que nous n'avions jamais fait
auparavant. En vérité , Monsieur , j'aurois
donné tout au monde pour la conserver , la
tenir en vie, fut-ce dans l'état où je la voyois,
& passer le reste de mes jours avec elle.

Beaucoup de gens ne vouloient pas la
croire aussi malade qu'elle l'étoit , & on
continuoit à lui envoyer , comme on avoit
fait tout l'hiver , beaucoup de pièces en vers
qui lui étoient adressées , tantôt sous le nom
de Caliste , tantôt sous celui d'Aspasie ; mais
elle ne les lisoit plus. Un jour je lui parlois
du plaisir qu'elle devoit avoir en se voyant
estimée de tout le monde. Elle m'assura
qu'ayant été autrefois fort sensible au mé-
pris , elle ne l'étoit jamais devenue à l'estime.
Mes juges ne sont , dit-elle , que des hommes
& des femmes ; c'est-à-dire , ce que je suis
moi-même , & je me connois bien mieux qu'ils
ne me connoissent. Les seuls éloges qui
m'ayent fait plaisir sont ceux de l'oncle de
Lord L. Il m'aimoit sur le pied d'une personne
telle que selon lui on devoit être , & s'il
avoit eu à changer d'opinion cela l'auroit

fort dérangé. J'en aurois été fâchée comme de mourir avant lui. Il avoit besoin en quelque sorte que je vécuſſe , & besoin de meſtimer.

On ne l'a jamais veillée. J'aurois voulu coucher dans ſa chambre, mais elle me dit que cela la gêneroit. Le lit de Fanny n'étoit ſéparé du ſien que par une cloiſon qui s'ouvroit ſans effort & ſans bruit : au moindre mouvement Fanny ſe réveillait & donnoit à boire à ſa maîtreſſe. Les dernières nuits je pris ſa place , non qu'elle ſe plaignît d'être trop ſouvent réveillée , mais parce que la pauvre fille ne pouvoit plus entendre cette voix ſi affoiblie , cette haleine ſi courte ſans fondre en larmes. Cela ne me faiſoit certainement pas moins de peine qu'à elle; mais je me contraignoïs mieux. Avant hier , quoique M^{rs}. M*** fût plus oppreſſée , & plus agitée qu'auparavant , elle voulut avoir ſon concert du mercredi comme à l'ordinaire ; mais elle ne put ſe mettre au claveſſin. Elle fit exécuter des morceaux du Meſſiah de Hendel , d'un Miſerere qu'on lui avoit envoyé d'Italie , & du Stabat Mater de Pergoleſe. Dans un intervalle elle ôta une bague de ſon doigt ,

& elle me la donna. Ensuite elle fit appeller James, lui donna une boîte qu'elle avoit tirée de sa poche, & lui dit portez-la lui vous-même, & s'il se peut restez à son service. C'est la place, & dites le lui James, que j'ai long-temps ambitionnée pour moi. Je m'en ferois contentée. Après avoir eu quelques momens les mains jointes & les yeux levés au ciel elle s'est enfoncée dans son fauteuil, & a fermé les yeux. Je lui ai demandé, la voyant très-foible, si elle vouloit que je fisse cesser la musique, elle m'a fait signe que non, & a retrouvé encore des forces pour me remercier de ce qu'elle appelloit mes bontés. La pièce finie, les musiciens sont sortis sur la pointe des pieds, croyant qu'elle dormoit, mais ses yeux étoient fermés pour toujours.

Ainsi a fini votre Caliste; les uns diront comme une payenne, les autres comme une sainte; mais les cris de ses Domestiques, les pleurs des pauvres, la consternation de tous le voisinage, & la douleur d'un mari qui croioit avoir à se plaindre, disent mieux que des paroles ce qu'elle étoit.

En me forçant, Monsieur, à vous faire ce récit si triste, j'ai cru en quelque sorte lui

complaire & lui obéir ; par le même motif ;
par le même tendre respect pour sa mémoire , si je ne puis vous promettre de
l'amitié , j'abjure au moins tout sentiment de
haine.

Fin de la seconde Partie.

ERRATA

Pour la seconde Partie.

PAGE 8, ligne 18, circonstance; *lisez* circonstances.

Page 23, ligne 2, plus de raison; *lisez* plus de raisons.

Page 26, ligne 9, les rapports, *lisez* ces rapports.

Page 31, ligne, du Duc de Cumberland, *lisez* du feu Duc de Cumberland.

Page 32, ligne 13, & demeurant avec elle tantôt chez lui à la campagne, tantôt à Londres chez le Général D** son oncle. Il eut encore quatre ans de vie & le bonheur; *lisez* son oncle, il eut encore, &c.

Page 32, ligne 16, Inflammation; *lisez* inflammation.

Page 33, ligne dernière, contractée, *lisez* contracté.

Page 43, ligne 5, mettez un point après *hardie*.

Page 44, ligne 8, d'un l'homme; *lisez* d'un homme.

Page 49, ligne 15, Démostene; *lisez* Démosthene.

Page 49, ligne 6, chapeau; *lisez* chapeau sans accent circonflexe.

Page 51, ligne 15, d'une femme; *lisez* d'une femme.

Page 53, ligne 11, supposé que vous voyés; *lisez* voyiez.

Page 57, ligne 23, d'un femme; *lisez* d'une femme.

Page 68, ligne 6, aux aupparences, *lisez* aux apparences.

Ibid. un si belle réforme; *lisez* une si belle.

Page 76, lig. 20, me supposa de vues; *lisez* des vues.

Page 77, lig. 13, que nous nous sommes; *lisez* que nous sommes.

Page 80, lig. 8, à grand pas, *lisez* à grands pas.

Page 81, lig. 2, si vous aviés y été; *lisez* si vous y aviés été.

Page 85, lig. 4, que je ne me décidai pas; *lisez* que je ne me fois pas décidé.

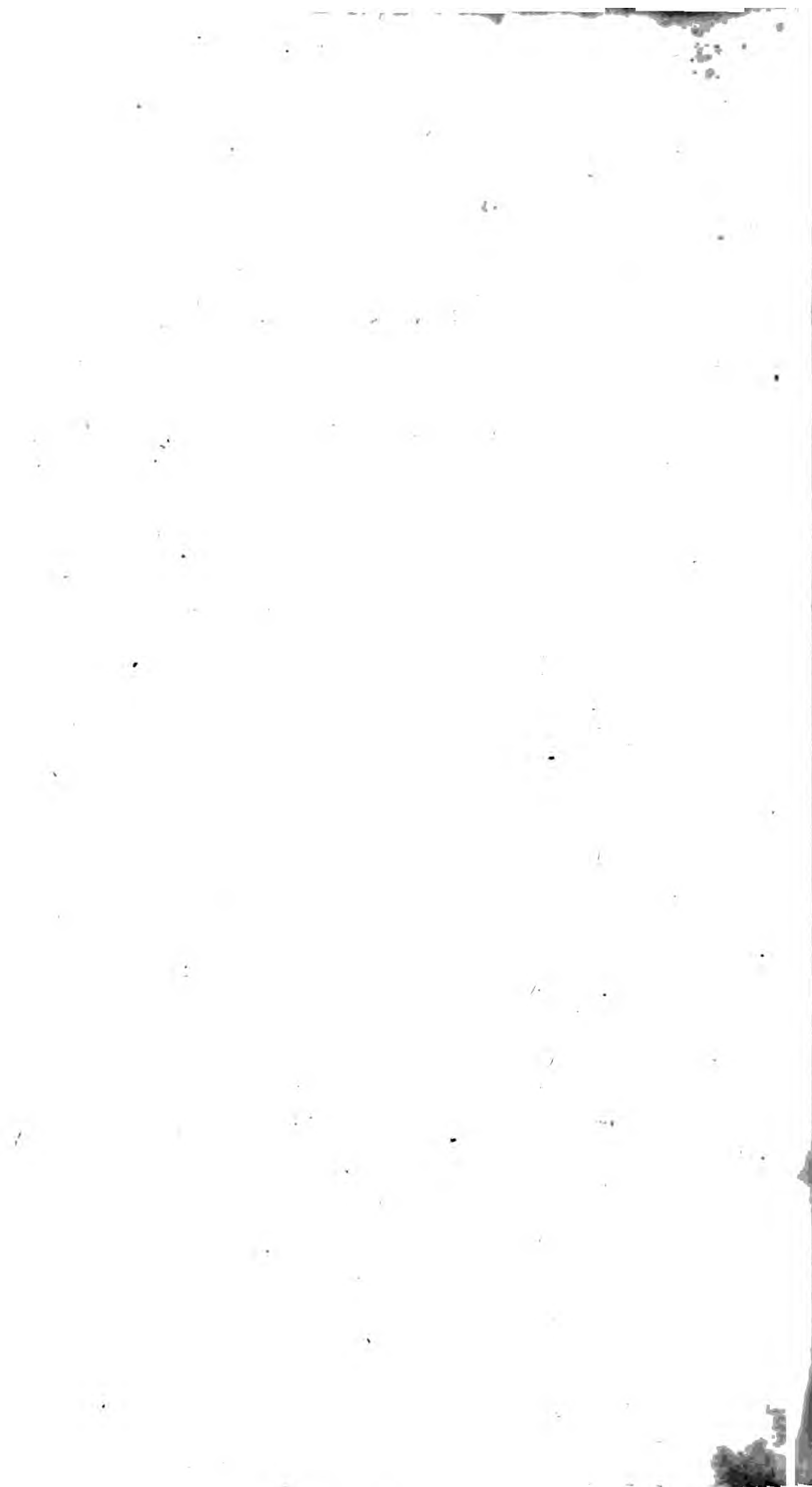
Idib. ligne 11, Je favois que sa femme de chambre étoit allez; *lisez* étoit allée.

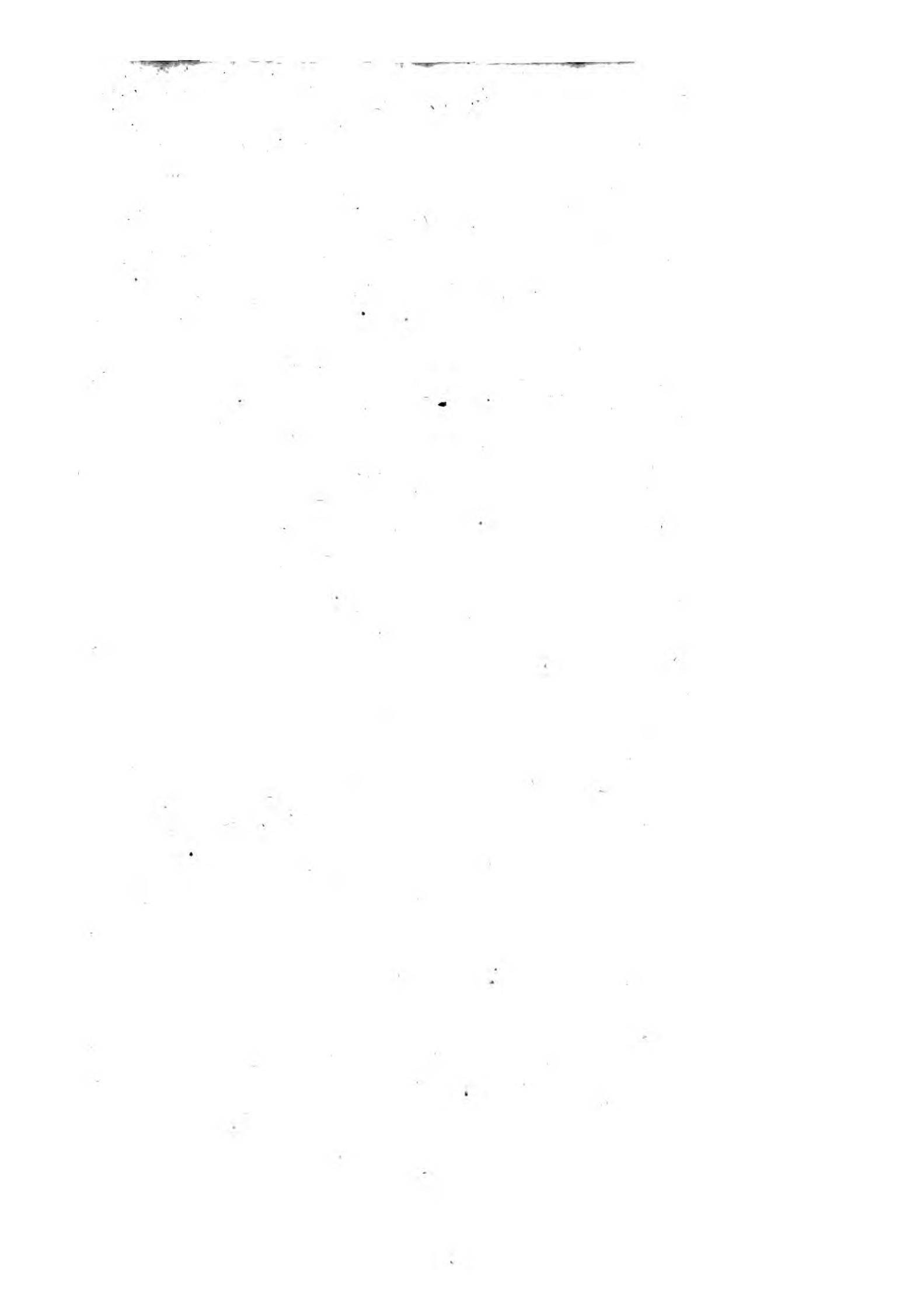
Page 93 , ligne 9 , devinfiés ; *lisez* devinfiés.

Page 96 , ligne 6 , elle & mois ; *lisez* elle & moi.

Page 106 , ligne 19 , milles recherche ; *lisez* mille recherches.

Page 135 , ligne 5 , Je ne me suis accoutumée ; *lisez* accoutumé.







8 822682

846

R. Hatchwell

19.3.82

